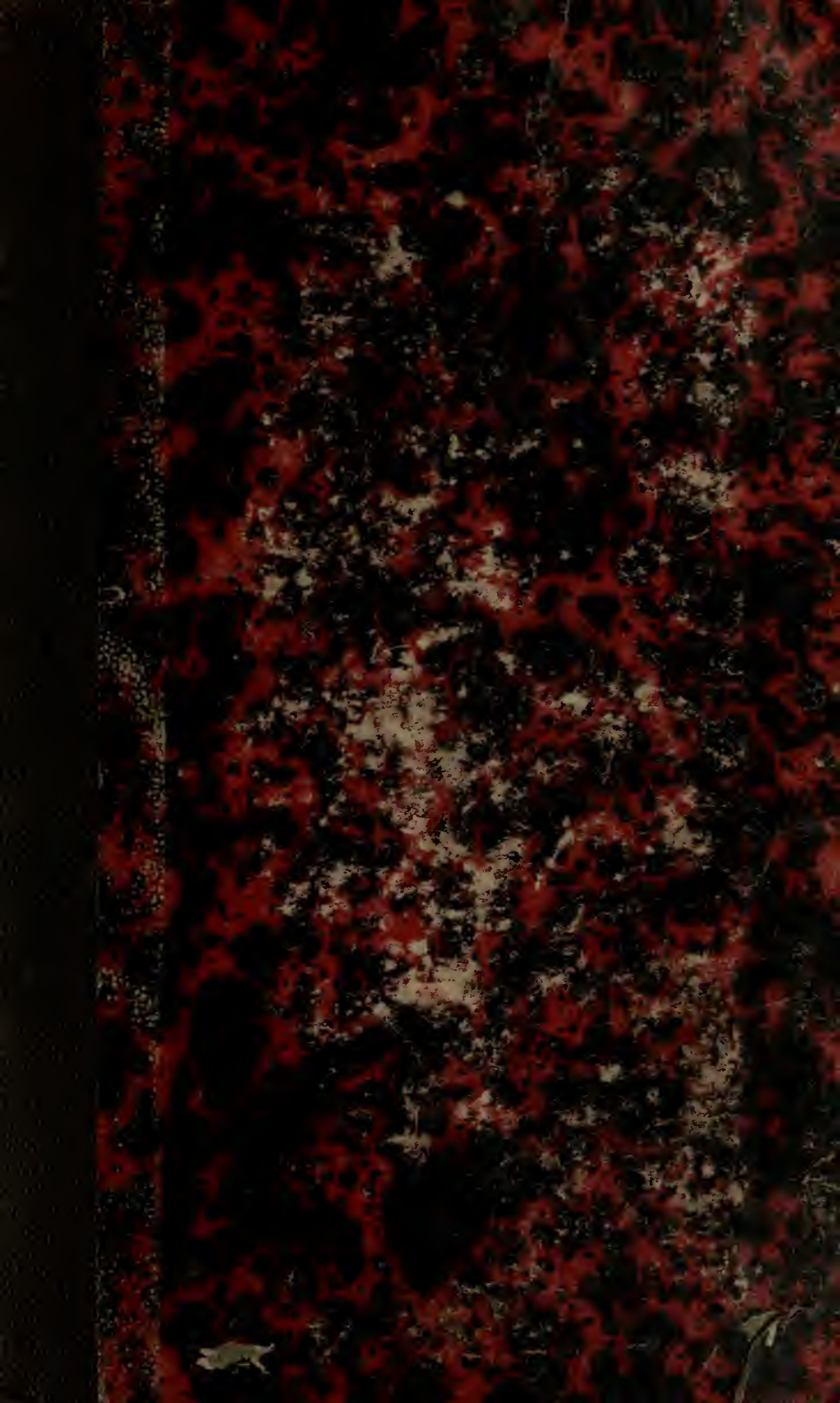


LA CHAMBRE

DE LA REINE.

III.

DU MÊME AUTEUR :

ÉTUDES SUR LA BRETAGNE,

Romans historiques.

Jeanne de Montfort. (Époque guerrière : 1342.)
Michel Columb. (Époque des arts : 1490.)
Aliénor de Lok-Maria. (Époque de la ligue : 1594.)
Conan-le-Têtu. (Époque maritime : 1690.)
Mademoiselle de Kersac. (Epoque révolutionnaire : 1793.)
Alix les-Yeux-Bleus. (Mœurs actuelles : 1840.)
Fées et Revenants. (Traditions fantastiques.)

—

Les Jeunes Filles, Poèmes et Nouvelles.
Brune et Blonde, Roman, 2 vol. in-8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

LA CHAMBRE

DE LA REINE,

PAR

PITRE-CHEVALIER.

TOME TROISIÈME.

2e édition.



PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
RUE JACOB, 48.

—

1843.

LA CHAMBRE DE LA REINE.

Quatrième partie.

MADAME DE KERDANIEL.



On a vu, dans la première partie de la Chambre de la Reine, comment le château de Cernan, près de Saint-Marc en Bourgogne, dérobé aux spéculations de la bande noire, était devenu la digne propriété de mademoiselle de Mériadek; on a vu comment l'étrange arrivée de cette belle et noble fille avait plongé les esprits bourguignons dans la plus grande stupeur, pour les lancer ensuite dans le champ des plus folles conjectures; on a vu comment la fantastique châtelaine, nouvelle Dame-Blanche de cette contrée, avait été successivement la Fée-Sour-

noise, l'Illuminée, la duchesse de Berry, la reine Christine, etc., etc., etc., jusqu'au jour où, tous les mystères s'expliquant à la fois, l'orpheline des Mériadek avait épousé M. de Kerdaniel. On se souvient peut-être des figures intéressantes ou comiques, tristes ou bouffonnes, qui animaient tour à tour la scène : de M. Noiraud, le notaire royal, de son unique clerc et de ses trois chiens; — de l'honnête M. Laridon, ce juge qui dormait si bien et qui entendait si mal, — de M. Sarmilly, l'Harpagon de l'endroit, et de ses deux filles majeures; — du brillant et infortuné Potiron-Gachet, si vainement amoureux de la Fée-Sournoise, et foudroyé si cruellement dans son colombier; — du galant docteur Valinski, sauveur de mademoiselle de Mériadek, après Dieu et l'amour; — de tous les personnages du Comité des Recherches et du Comité-Valinski, de leurs

perquisitions actives et de leurs ardentes rivalités ; des émotions palpitantes de mesdames de Saint-Vital, de Preuil, de Charleville et d'Acigné, de l'espionage acharné de Merluchon, du facteur de la poste et du maître d'école, de leurs prodigieux colloques et de leurs suppositions mirobolantes. On n'a pas oublié les bizarres et fidèles serviteurs de la châtelaine : cette bonne madame de Kernalo, toujours grondeuse et toujours dévouée ; cette vieille Magan, armée de ses moustaches grises et de son fusil à deux coups ; ce brave et impassible Guénolé, qui avait été chouan sous Monsieur; et ce grand et superbe chien montagnard, dont les aboiements avaient signalé le manoir de Saint-Marc !... Quant au kloarek Daniel, le lévite brûlé dans sa robe noire, quant au pâle et grave capitaine Albert de Kerdaniel, au fougueux amiral, son père, et à son assidu

compagnon, M. de B***, l'adroit historien du pèlerinage de Sainte-Anne, ce sont-là des personnages trop importants pour qu'il soit besoin de les rappeler à personne.

Eh bien, tous ces personnages qu'on a vus figurer dans l'HISTOIRE DE MADEMOISELLE DE MÉRIADEK, on va les retrouver à leur place dans l'HISTOIRE DE MADAME DE KERDANIEL. Deux nouveaux venus seulement en augmenteront le nombre, non sans apporter avec eux le trouble et la terreur; mais ceux-là ne se nommeront qu'à la dernière page; car ils seront, comme dit Horace, les dieux du dénouement... Le théâtre sera encore cette CHAMBRE DE LA REINE, illustrée par l'héroïque Marie d'Anjou. Les entr'actes seront toujours remplis par ces histoires que les amis de la châtelaine de Cernan content si volontiers. Enfin, la scène s'ouvrira, comme la première fois, devant l'hôtellerie du *Lion-d'Argent*.

I.

LES NOUVEAUX MYSTÈRES.

— Nous nous reverrons au printemps prochain, avait dit madame de Kerdaniel à ses hôtes, en partant pour Paris; préparez de nouvelles histoires pour les MATINÉES DE LA CHAMBRE DE LA REINE.

Le printemps était revenu, madame de

Kerdaniel avec lui ; les histoires et les conteurs étaient prêts... et cependant la Chambre de la Reine ne s'ouvrait point...

C'est qu'un hôte indispensable avait manqué au rendez-vous du château de Cernan ; et cet hôte était le bonheur !

— Quoi ! l'orpheline si doucement consolée de la perte de sa famille, la mourante ramenée à la vie par tant de soins conjurés, la fiancée réunie à l'époux qu'elle croyait à jamais perdu, madame de Kerdaniel enfin, n'était-elle pas heureuse ?...

—Madame de Kerdaniel était la plus heuseuse des femmes ; entourée de toutes les joies que peuvent donner la jeunesse et la beauté, la fortune et l'amour, bercée par le souvenir lointain du père et du frère qu'elle voyait aux cieux, souriant au plus calme et au plus bel avenir qu'on puisse rêver sur la terre, madame Kerdaniel n'aurait eu rien de

plus à demander à la Providence... si son mari eût partagé son bonheur.

Oui, M. de Kerdaniel était malheureux. —Voilà pourquoi le deuil semblait planer encore sur le château de Cernan; voilà pourquoi la Chambre de la Reine ne s'ouvrait point à ses joyeux convives.

Mais quel pouvait être le chagrin d'un homme à qui rien ne manquait ici-bas? C'est ce que personne n'avait su deviner encore; c'est ce que lui seul... et Dieu connaissaient. La plaie qu'il portait au cœur paraissait aussi incurable que profonde; et, sur ce nouveau mystère du château de Cernan, les esprits forts se perdaient en nouvelles conjectures.

On va en juger par la conversation suivante, qui avait lieu, comme on l'a dit, devant la porte du *Lion-d'Argent*.

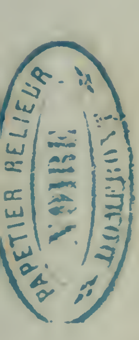
C'était une année, jour pour jour, après la fameuse vente à la criée. Les tourelles et

les massifs du château se dressaient, plus superbes que jamais, sur le bord opposé de la rivière, et les personnages groupés devant l'auberge étaient nos vieux amis de l'an passé : M. Laridon, le juge-suppléant, de plus en plus sourd et de plus en plus curieux; le maître d'école et le facteur, espions en titre de la ville et colporteurs de tous les cancans; le vieux Sarmilly, constamment affublé de ses bas en spirale, de ses culottes ficelées au genou et de sa redingote bleu-savon ; le clerc Athanase Merluchon, toujours fort sur les tours de bilboquet et de magie blanche ; M. Noiraud, le notaire, assisté de ses chiens de chasse et de basse-cour, sans compter leur nouvelle famille; enfin, le jeune et infortuné receveur, Potiron-Gachet, fidèle à ses gilets écarlates, à ses pantalons jaunes et à son amour sans espoir !...

Le malheureux était arrivé, le jour même,

des Pyrénées-Orientales, où il n'avait pu oublier mademoiselle de Mériadek ; il avait fait deux cents lieues en diligence uniquement pour la revoir, et les informations qu'il recevait sur elle étaient faites pour rallumer toutes les flammes de son cœur.

— Comment ! s'écrait-il, en interrogeant tout le monde, le mariage de mademoiselle de Mériadek n'aurait pas assuré son bonheur ?



— Il n'a pas du moins assuré celui de son mari, repartit Merluchon, l'orateur de la bande. Vous vous rappelez, monsieur Gachet, en quel état la Fée-Sournoise arriva devant cette auberge, il y a un an aujourd'hui ?

— Si je me le rappelle, mon Dieu ! Avions-nous jamais rien vu de plus beau, de plus touchant ?...

— Mais de plus triste, de plus fatal...

— Hélas ! c'est vrai !

— Eh bien! le noble capitaine n'est pas revenu de Paris mieux hypothéqué.

— Il serait possible !... Que lui est-il donc arrivé, messieurs?

— Ah ! voilà ! Que lui est-il arrivé?...

— C'est son secret jusqu'a ce moment.

— Allez le prier de vous le dire !...

— C'est donc un bien grand mystère?

— Une énigme dont nous cherchons le mot depuis quinze jours !

— Un logogryphe comme ceux de l'année dernière... Vous vous souvenez, monsieur Gachet ?... la fameuse vente... la calèche tombée des nues... la vieille Bretonne et son piège à loup... les billets de banque du paysan... les apparitions de la Fée-Sournoise sur sa fenêtre; ses visites aux cimetières et aux églises... ces lettres et ce ruban qu'elle arrosait de larmes,.. Hein !... messieurs! avions-

nous la chair de poule en ce temps-là !... En faisions-nous des histoires et des suppositions sur tous ces rébus !

— Et dire que c'est à recommencer de plus belle, que nous voilà déroutés et dépistés par le mari comme par la femme ! Si ça n'est pas humiliant !

— Ce château de Cernan est condamné aux mystères à perpétuité !... C'est un vrai château d'Anne Radcliffe, un nouveau château d'Udolphe... Je déclare que je le baptise de ce nom...

— Et moi aussi...

— Et moi aussi...

— Va pour le château d'Udolphe !...

— Adopté à l'unanimité !...

Monsieur Laridon demanda gravement ce qu'on adoptait, tandis que chacun, croisant les bras, toisait du regard le sombre manoir...

— Mais enfin, reprit le receveur en

congé, qui vous prouve que M. de Kerdaniel ne soit pas heureux?

— Monsieur Potiron-Gachet! répondit le notaire en reculant de trois pas, vous ne nous feriez pas l'injure de nous adresser une pareille question, si l'individu qui en est l'objet avait frappé votre rayon visuel!...

— Il est donc bien changé?...

— Pâle comme votre chemise!...

— Ou rouge comme votre gilet, car sa figure prend toutes les couleurs de l'arc-en-ciel...

— Je l'ai vu hier, moi qui vous parle, aussi livide que votre pantalon!

— Et puis toujours seul, pensif, les bras croisés derrière le dos... comme Napoléon à Sainte-Hélène!...

— Quand tout le mode dort la nuit à Saint-Marc, une seule lumière brille à la petite tour de Cernan... c'est la bougie du malheureux capitaine!...

— Si vous rôdez le soir autour du parc, vous entendez un pas furtif et vous voyez quelque chose glisser entre les arbres... vous croyez que c'est un lièvre ou un lapin... Erreur grossière! c'est M. de Kerdaniel enveloppé dans son manteau!...

— Mademoiselle Clémentine Desherbiers, la directrice des postes, l'aperçoit tous les matins avant le jour, immmobile et en robe de chambre sur son balcon!...

— Il est clair qu'il ne dort plus!...

— Dites qu'il ne se couche pas, monsieur!... Il n'a peut-être pas ôté ses bottes depuis huit jours!!.. C'est horrible à penser!!.. Quant au reste, le facteur, qui a soin de porter les lettres au château vers l'heure du déjeuner, vous affirmera qu'il n'a jamais trouvé le capitaine à table...

— Je l'affirme sur l'honneur! dit le facteur en étendant la main; j'ai la conviction que

M. de Kerdaniel déjeune dans sa chambre!...

— Si toutefois il déjeune, car il est permis d'en douter... Pour moi, je parierais qu'il ne déjeune pas...

— Et il y a bien pis que cela, messieurs! s'écria M. Noiraud d'un ton qui fit aboyer tous les chiens; non-seulement le capitaine ne déjeune pas avec madame de Kerdaniel, mais encore il ne... il n'exécute pas l'article 214 du Code civil!...

Une exclamation d'étonnement, de confusion et d'horreur accueillit l'étrange assertion du notaire. Le receveur se laissa tomber sur une borne en se tordant les bras de désespoir...

— Oui, messieurs, reprit le tabellion à voix basse, pendant que toutes les têtes se groupaient autour de la sienne, j'ai la certitude de ce que j'avance, et vous pouvez l'acquérir aussi bien que moi-même.

— Comment cela?... comment cela?...

Gachet s'élança de la borne, et vint appliquer son oreille aux lèvres de M. Noiraud.

— Réunissez-vous un de ces soirs chez moi, continua celui-ci; nous monterons, entre onze heures et minuit, sur ma terrasse. Là je vous ferai remarquer deux simples choses, messieurs : la petite tour de Cernan, habitée par le capitaine, et la grosse tour, habitée par madame de Kerdaniel. Or, vous verrez de la lumière dans l'une et dans l'autre, et cela jusqu'au lendemain matin, si vous en avez la patience. Donc le châtelain et la châtelaine veillent, chacun de son côté, séparés par une distance de trente-cinq à quarante mètres; donc ils ne se conforment pas à l'article 214 du Code civil!... Voilà un raisonnement péremptoire, ou je ne m'y connais pas.

— Le fait est que c'est sans réplique!

s'écrièrent tous les assistants; et le receveur balbutia, en retombant sur sa borne:

— C'est véritablement sans réplique!...

— Mais, monsieur Noiraud, reprit-il avec tristesse, on peut tirer de vos prémisses deux conclusions au lieu d'une: madame de Kerdaniel ne dort pas plus que son mari, et par conséquent elle est aussi malheureuse...

— Elle malheureuse? repartit le notaire, ah bien, oui! — Tenez, tenez, poursuivit-il en se retournant, voilà comme elle est malheureuse!...

Un grand bruit de chevaux s'éleva de la grille de Cernan, et la calèche de madame de Kerdaniel passa au milieu d'un tourbillon de poussière... Elle-même conduisait l'attelage avec l'adresse la plus intrépide. Deux cavaliers galopaient à droite et à gauche. Le premier était un piqueur anglais que la châtelaine avait ramené de Paris; le second

n'était autre que le docteur Valinski, plus assidu que jamais près de sa belle cliente.

Nos curieux ne distinguèrent que l'habit rouge du piqueur, le reflet rapide d'une robe verte, un éclat de voix de la jeune femme et le rire joyeux du médecin. Tout cela s'effaça comme une vision et disparut au premier détour de la route...

— Toujours le chemin de la Ramée!... c'est cela!... J'y serai aussitôt qu'eux! dit vivement Merluchon.

Et s'élançant du milieu du groupe étonné, il franchit la rivière en sautant d'un bateau sur l'autre, et se mit à courir comme un lièvre à travers champs.

— Eh bien! eh bien! où va-t-il ainsi? s'écrièrent les compagnons du notaire.

— Chut! laissez-le faire! répondit M. Noiraud qui mit un doigt sur ses lèvres, il a son idée, et il court à la découverte...

Puis, sifflant son meilleur chien de chasse, il le lança sur les pas d'Athanase.

— Vous voyez, M. Gachet?... reprit-il en regardant le receveur ébahi, voilà la mélancolie de notre châtelaine : tous les jours en voiture ou à cheval, le fouet ou la cravache à la main!... et si vous aviez pu remarquer ses yeux éclatant de joie, ses joues plus roses que les fleurs nouvelles, ses lèvres toujours prêtes à sourire!... Ah! ce n'est plus notre fantôme de l'année dernière!...

— Quel changement, en effet!... soupira le receveur des Pyrénées-Orientales, affligé d'un bonheur auquel il était si complètement étranger.

— Mais quelle est donc l'idée de votre clerc, monsieur Noiraud? demanda-t-il après un silence que tout le monde avait imité.

— Ah! dit le notaire en faisant claquer son fouet à chiens, c'est une idée assez

drôle, allez, et qui n'est pas plus bête pour cela.

— Voyons! voyons!

— Merluchon s'est persuadé que M. de Kerdaniel est jaloux, et que ce n'est pas sans motif...

— Bah! il serait possible?

— Au fait, pourquoi pas? nous sommes tous mortels...

— Ah! madame la Fée-Sournoise!... c'est cela qui serait fameux, par exemple!

— Et sur qui porterait la jalousie du capitaine?

— Sur l'éternel compagnon de sa femme, le docteur Valinski.

— Le docteur Valinski? ma foi, c'est un très bel homme...

— Un très bel homme... de quarante ans...

— Toujours tiré à quatre épingles...

— Parfumé comme une petite-maîtresse.

— Et puis un linge d'une blancheur!...

— Les jolies femmes adorent le linge blanc...

— En somme, la supposition n'a rien d'invraisemblable...

— La suppostion est absurde! s'écria le receveur; et si M. Merluchon osait avancer devant moi...

— Motus et attention! dit le notaire en saisissant Gachet par le bras; autre objet d'observation que j'ai l'honneur de vous soumettre : quelle est cette ombre qui glisse entre les arbres de l'avenue?

Chacun braqua ses yeux sur le point indiqué par le notaire. L'ombre courut jusqu'à une petite terrasse qui dominait la route suivie par la calèche. Là elle se dressa brusquement sous un rayon de soleil, — et nos causeurs distinguèrent parfaitement le capitaine...

Il resta plusieurs minutes immobile, le re-

gard fixé sur la campagne... puis il laissa tomber son front dans ses deux mains, et il s'assit au bord du parapet qui surplombait la rivière.

— Athanase a raison ! dit le juge suppléant d'un ton sentencieux, cet homme est en proie aux tourments de la jalousie !...

Au bout d'un quart d'heure, quand la calèche sans doute eut disparu dans l'éloignement, M. de Kerdaniel rentra lentement au château. Puis il en ressortit armé d'un fusil de chasse; il s'enfonça dans le verger qui longeait la Seine, et il se mit à tirer sur tous les oiseaux qui l'habitaient...

Les coups de feu se succédaient avec une sorte de fureur. Les oiseaux épouvantés s'envolaient par troupes, et les auditeurs de ce carnage se regardaient tout ébahis.

— Je maintiens ma phrase, dit M. Laridon, qui avait mis sa main derrière son oreille

en forme de cornet, cet homme est en proie aux tourments de la jalousie!

Là-dessus les timides réflexions de M. Sarmilli et les hardis jurons de M. Noiraud, les petites exclamations de M. Gachet et les grosses bêtises du maître d'école, s'élevèrent, d'hypothèse en hypothèse, jusqu'aux plus effrayantes conjectures... lorsque l'apparition d'un nouveau personnage vint achever de bouleverser les esprits.

Ce personnage n'était autre que Guénolé Magan, le valet-intendant-jardinier de madame de Kerdaniel. Sa vue produisit d'autant plus d'effet qu'on parlait de lui au moment où il franchit la grille du château. Le notaire racontait les changements survenus dans la personne et les habitudes du vieux serviteur, en même temps que dans celles du jeune châtelain. Chose étrange et inexplicable! Nouveau mystère entre tant de mystères! Le brave com-

pagnon de M. de Mériadek, le fidèle et dévoué gardien de sa fille, semblait avoir retiré à celle-ci la meilleure part de son affection, pour la reporter sur M. de Kerdaniel. Il mettait à chercher, à consoler son nouveau maître, autant de soin qu'à éviter son ancienne maîtresse, — que même il blâmait parfois durement, s'il fallait en croire le notaire...

— Mais suivez bien notre homme, dit celui-ci à ses acolytes, en les entraînant à l'écart... Vous voyez son air sombre et pensif, sa démarche accablée, ses regards inquiets et farouches?... Il vient de s'entretenir avec le châtelain, de solliciter en vain ses confidences... ou peut-être de les obtenir... et savez-vous où il se rend de ce pas?...

— A l'église?... demanda le juge suppléant, qui connaissait la fervente dévotion de Guénolé.

— Au cabaret! reprit le notaire à demi-voix,

— Au cabaret!... l'honnête Magan?... Et qu'y vient-il faire, bon dieu?... dit M. Laridon scandalisé.

— Il vient s'y griser, monsieur le juge, comme vous et moi... Chut!... ne faites pas semblant de le regarder!...

Et pendant que nos promeneurs s'éloignaient du *Lion-d'Argent*, Guénolé s'y rendit en effet d'un pas incertain. Il fit trois tours devant l'enseigne, son large chapeau rabattu sur les yeux, ses deux mains dans les poches de son bragow-braz, son pen-baz suspendu à son cou et flottant le long de ses quatre gilets; puis, au moment où chacun lui tournait le dos, il franchit vivement le seuil de l'auberge, et ferma la porte après lui...

— Eh bien! que vous disais-je? s'écria M. Noiraud triomphant.—Mais rapprochons-nous maintenant, ajouta-t-il, et vous allez voir que le vieux ne boit pas de la petite bière.

Ce fut à qui retournerait le plus vite à la porte de la taverne, et voici ce que les moins clairvoyants purent remarquer.

Guénolé, seul dans la salle basse avec deux maquignons étrangers au pays, s'était attablé dans le coin le plus obscur, les jambes croisées, le regard fixe, le visage entre les deux mains.

— Une bouteille de vin de Beaune! dit-il à l'hôtesse d'une voix sourde.

Et quand la bouteille fut posée devant lui :

— J'en avais demandé deux! s'écria-t-il d'un air égaré.

L'hôtesse lui apporta une seconde bouteille ; mais il s'écria avec une sorte de fureur :

— Donnez-m'en trois, vous dis-je, et du meilleur de votre cave!...

Les trois bouteilles prirent place devant

le Breton; il versa si brusquement la première qu'il en répandit la moitié sur la table.

— Ce verre est bon pour donner à boire aux oiseaux, dit-il avec un sourire convulsif, j'en veux un trois fois plus grand!...

L'hôtesse lui remit un énorme gobelet, qu'il remplit et vida plusieurs fois de suite.

La vivacité de cette opération fit tomber le chapeau du buveur. Ses longs cheveux gris se déroulèrent sur ses épaules, et l'on put voir un ruisseau de larmes couler sur ses joues flétries. Sourdes et froides comme celles des vieillards, ces larmes se perdaient de ride en ride, avant d'aller se mêler au vin de Beaune...

— Eh bien! demanda l'hôtesse, qui observait tout du coin de l'œil, quoi de nouveau à Cernan, M. Guénolé?

— Du nouveau? répondit le Breton avec

un rire forcé... attendez que je l'oublie, ma commère, et parlons, s'il vous plaît, d'autre chose.

Puis, coupant court aux questions de la bonne dame, il se mit à lui en adresser lui-même une telle quantité, qu'il eût été impossible d'y répondre.

— Les blés promettent-ils cette année? (Et le verre se vidait ou se remplissait à chaque mot)? Les vins seront-ils secs ou abondants? De quoi s'occupe-t-on à Saint-Marc? de réparer le clocher de l'église, ou de rebâtir la mairie? On dit que notre député nous a baillé un pont en fil de fer... Quand passerons-nous dessus? Et les plaisirs, qu'en faisons-nous, ma commère? Combien avez-vous eu de noces depuis la moisson?... Ah! il faut que les jeunes se marient pour réjouir les vieux... Heureux ceux qui rient jusqu'au bout, n'est-ce pas?... Quand nous serons morts, nous

ne danserons plus, comme dit la chanson :

Eul licher wenn ha pemp planken,
Eunn torchen plouz dindan hó penn,
Ha pemp troated douar war ho héin,
Chétu holl madou ar bed-men.

(Un drap blanc et cinq planches;
Un sac de paille sous la tête,
Cinq pieds de terre par dessus :
Voilà tous les biens de ce monde).

Et tout en fredonnant ce sinistre couplet, Guénolé poussait un éclat de rire plus sinistre encore, et achevait de noyer sa raison dans des flots de vin.

L'hôtesse le considérait avec une frayeur muette, et les compagnons du notaire demeuraient pétrifiés à la porte...

Tout à coup le vieillard se leva en vidant sa dernière bouteille ; il la fit voler en éclats d'un coup de son bâton ; il jeta une pièce

d'argent sur la table, et il s'élança dehors en chantant à pleine voix :

A Bannalek, il y a un beau Pardon,
Où l'on vole les jolies filles...

Et mon moulin tourne :
Diga diga di...
Et mon moulin va ;
Diga diga da...

Guillaouik, le petit bossu, il est bien affligé ;
Sa jolie Fantik, il l'a perdue...

Et mon moulin tourne :
Diga diga di...
Et mon moulin va :
Diga diga da...

Quand Guénolé passa devant nos curieux, en chantant ainsi, toute sa personne était bouleversée... Ses yeux, encore mouillés de larmes, regardaient sans voir ; un rire sardonique tordait ses lèvres; ses jambes flageolaient sous le poids de son corps, et son bâ-

ton faisait le moulinet autour de sa tête... Un des zig-zag qu'il décrivait le poussa jusqu'en face de M. Laridon, qu'il reconnut à travers les fumées du vin.

— N'est-il pas vrai, monsieur le juge, lui dit-il en s'accrochant à lui, n'est-il pas vrai qu'il faut s'amuser jusqu'aux portes du cimetière? Eh! eh! eh!... Riez donc, vénérable magistrat! — Salue bien, messieurs la compagnie...

Et le malheureux reprit le chemin du château de Cernan, dont tous les échos répétèrent bientôt son refrain...

Et mon moulin tourne
Diga diga di..., etc.

Les spectateurs de cette scène rapide se regardaient encore immobiles et muets devant l'hôtellerie...

— Ne le plaignez pas!... dit philosophi-

quement le notaire... son but est rempli ; le voilà consolé de ses chagrins. C'est la sixième fois que je le vois en cet état depuis dix jours. Le brave homme accourt au *Lion-d'Argent* lorsqu'il y a du grabuge au château. Il me sert de baromètre, sans le savoir... Et il paraît qu'aujourd'hui l'atmosphère est à la tempête...

— Il paraît, dit le receveur, abîmé dans ses réflexions... Et chacun de répéter, en toisant son voisin :

— Tout cela est vraiment inconcevable!...

II.

LE FESTIN DE BALTHAZAR.

Une heure après, la nuit tombait sur la ville de Saint-Marc et sur le château de Cernan. Nos observateurs, fidèles à leur poste, contemplaient avec effroi le vieux manoir enveloppé d'ombres... lorsque la calèche et l'escorte de madame de Ker-

daniel repassèrent au grand galop.....

Cette fois, le piqueur anglais courait en avant, de sorte que M. Valinski et la châtelaine se trouvaient en tête à tête.

Au risque de se faire écraser, le notaire s'avança tout près d'eux, et dans les paroles qu'ils échangeaient à voix basse, il distingua celles-ci :

— Retournerons-nous demain à la Ramée, madame?

— Non, docteur... je commence à craindre les soupçons de mon mari.

— Ainsi donc ce sera pour après demain?

— Ce sera pour après demain.

— Je serai exact...

M. Noiraud livra ces paroles significatives aux méditations de ses confrères. Les plus indulgents, trouvant là un rendez-vous clair et net, furent scandalisés au dernier point,

et M. Gachet seul défendit héroïquement la châtelaine.

Mais bientôt le retour de Merluchon confondit le receveur lui-même ; car le clerc apportait un rapport des plus foudroyants...

L'impatience d'un aveugle, attendant le résultat de l'opération qui doit lui rendre la lumière, n'est pas plus vive et plus ardente que ne fut celle de nos bourguignons, suspendus aux lèvres indiscrètes de leur ambassadeur.

Toujours guoguenard et hableur, Athanase se fit énormément valoir avant de répondre aux questions dont on l'accablait.

Il exigea d'abord que chacun le suivît dans la petite salle du *Lion-d'Argent;* là, il épongea la sueur qui découlait de son front ; il donna ses guêtres à délacer au facteur et au maître d'école ; il se fit servir une carafe d'eau limpide, dans laquelle il délaya lentement une

demi-livre de sucre et une douzaine de petits verres de rhum ; et s'étant enfin essuyé, secoué, éventé, abreuvé et mouché pendant un quart d'heure, mollement étendu dans le plus large fauteuil de l'auberge, les six chiens du notaire accroupis entre ses jambes, ses auditeurs debout et immobiles autour de lui, il s'exprima de la sorte :

— Ayant pris par la traverse, comme vous avez vu, je suis arrivé à la Ramée presque en même temps que la calèche. Cinq kilomètres sans respirer!... Hector et moi (Hector était le chien courant du notaire) nous tirions un pied de langue. Mais nos peines devaient avoir leur récompense, et elle ne se fit pas attendre. Voyant la calèche à la porte de la ferme, je me glisse avec Hector le long d'une haie, jusqu'au pied de l'ormeau qui domine la maison. Vous savez que cette maison est inhabitée depuis quelques mois, le

docteur n'ayant pu la louer à personne, à cause des loups-garous qui s'y sont établis. Nous nous couchons, Hector et moi, ventre à terre, au milieu de hautes herbes... C'était un peu frais après une course forcée; mais la colique n'est pas mortelle, et j'aurais payé ma place encore plus cher. Au bout de quelques instants, un rayon de soleil vint nous réchauffer; mais comme le soleil se couchait aussi lui, ce fut l'affaire d'une minute. Hector n'en demanda pas davantage pour s'endormir du sommeil de l'innocence. Pauvre Hector!... Fallait-il qu'il fût sur les dents! C'est tout de même, j'aurais cru les chiens plus curieux, et j'admirai l'insouciance de ce quadrupède...

—Au fait, corbleu! arrivez au fait! interrompit le notaire, exaspéré par ces divagations,

— J'arrive, j'arrive, dit Merluchon en

avalant un nouveau verre de grog... Un peu de sucre, patron. — Facteur avancez-moi ce tabouret. Maintenant, une, deux, trois; prenez vos places, messieurs, mesdames, le spectacle va commencer... Je vous ai dit qu'Hector s'était endormi du sommeil du juste...

— Certainement, vous nous l'avez dit; mais que s'est-il passé? Qu'avez-vous vu?... Comment?...

— Minute! nous y voilà!... si Hector dormait, vous jugez que je ne dormais pas, moi!... aussi rien ne m'a échappé, je vous le jure! D'abord M. Valinski mit pied à terre. Il donna son cheval au coureur et présenta la main à madame de Kerdaniel. Quand ils furent bras dessus, bras dessous, prêts à entrer dans la maison, devinez un peu par où ils commencèrent...

— Par ouvrir la porte?...

— Ah! bien oui!... Ils commencèrent par ordonner au coureur d'aller voir, à une lieue de là, s'ils y étaient.

— Ils voulaient rester entre eux... c'est clair... quand on a un rendez-vous.

— On n'est pas seul, on n'est pas deux, comme dit la chanson...

— L'amour fait le troisième...

— Le troisième, reprit le clerc, fut une espèce de fantôme, qui ouvrit la porte de la ferme, et qui vint au-devant de la châtelaine... .

— Bah! s'écria l'auditoire, il y avait quelqu'un dans la maison?

— Quelqu'un ou quelqu'une... car je ne saurais dire le sexe de cet individu. Son âge peut varier de quarante à quatre-vingts ans. Son costume se compose d'une robe à ramages excessivement moyen-âge, et je soupçonne que sa patrie est LA CHINE!...

— La Chine!!... vous vous moquez du monde...

— Vous nous faites faire un voyage de circumnavigation!...

— UN CHINOIS A LA RAMÉE!...

— Un Chinois ou une Chinoise ; je n'affirme rien, quant au genre. Mâle ou femelle, cette créature a la tête chauve ou rase, avec une mèche bouclée au sommet du crâne, et elle porte des ongles d'une longueur qui n'a de cours qu'au Céleste Empire.

Ces révélations plongeaient nos curieux dans une telle stupeur, qu'ils n'avaient pas même la force de se récrier. Ils se regardaient comme pour se demander s'ils dormaient tout debout, et ils craignaient que Merluchon ne s'amusât à leur débiter un conte fantastique; mais les moins crédules étaient captivés par le ton de plus en plus sérieux d'Athanase, et par l'attention non moins sé-

rieuse que M. Noiraud prêtait à son récit...

— Je vous disais donc, reprit le clerc, que la porte de la ferme fut ouverte par un Chinois (je mets cet inconnu au masculin, dussé-je offenser sa pudeur); il fit trois grands saluts à madame de Kerdaniel, trois autres au docteur, et il attendit respectueusement leurs ordres... Le docteur, qui le traitait un peu lestement pour un mandarin, l'emmena du côté de la calèche... et madame de Kerdaniel se précipita plutôt qu'elle n'entra dans la maison... J'entendis un cri de joie poussé par elle, comme si elle eût rencontré une charmante surprise; et je me demandais qu'elle pouvait être cette surprise... lorsqu'elle me fut expliquée par celle qui m'attendait moi-même. Le docteur venait de remonter dans la calèche, et le Chinois se tenait, en bas, les deux mains étendues. Je croyais bonnement qu'il élevait son

âme au dieu Tsou-Chou... mais jugez de mon étonnement en reconnaissant la vérité!... Le docteur ouvre les caisses de la voiture, il en tire un pain de quatre livres, une dinde aux truffes, dont je sens encore le fumet; un jambon de Bayonne enveloppé de laurier, deux, quatre, six, douze bouteilles de vin de Bordeaux, de Champagne et autres, avec une multitude de sucreries, de bonbons, de confitures et toutes sortes de friandises. Le mandarin recevait chaque paquet dans les bras, de l'air le plus béat du monde; il courait le déposer dans la ferme, et revenait chercher une nouvelle cargaison. Il fit ainsi plus de dix voyages, et le docteur, en le rejoignant, avait encore les mains pleines... Que dites-vous de cette particularité gastronomique?

Vingt exclamations poussées d'un seule voix furent la réponse des bourguignons.

— C'est incroyable!...

— C'est prodigieux!...

— C'est fantasmagorique!...

— C'est scandaleux!...

— C'est-à-dire que monsieur le docteur et madame la châtelaine faisaient une partie fine... pendant que l'infortuné mari jetait sa poudre aux moineaux...

— Abomination de la désolation!...

— Croyez donc aux vertus de la Basse-Armorique!

— Moi, je me suis toujours méfié de ces belles nerveuses, qui meurent et ressuscitent sans qu'on sache pourquoi.

— Scélérat, gredin, pendard de docteur Valinski!...

— Messieurs, ne nous hâtons pas de le juger!

— Poursuivez, Athanase, dit gravement M. Noiraud. Êtes-vous sûr que ces comes-

tibles étaient destinés à l'usage criminel que nous supposons?

— Oui, en êtes-vous bien sûr, monsieur Merluchon? demanda le receveur des Pyrénées-Orientales, dont ce récit achevait de bouleverser la tête...

— Pardieu! s'écria le clerc en avalant un verre d'eau de rhum, croyez-vous donc que M. Valinski portait cette dinde aux oiseaux de son verger, et qu'il voulait griser les carpes de son étang avec ces bouteilles de vin de Champagne!...

Un éclat de rire général accueillit cette excellente plaisanterie, et M. Gachet, confondu, ne reprit qu'en balbutiant:

— Mais enfin, monsieur Athanase, comment avez-vous acquis la conviction positive que ces provisions de bouche étaient pour le docteur et pour madame de Kerdaniel?

— En les leur voyant consommer, mor-

bleu !... répliqua le clerc, qui accentua cette affirmation de trois coups de poing sur la table...

— Comment !... vous les avez vus de vos yeux ?..

— Et entendus de mes oreilles, M. Gachet... aussi vrai que M. Laridon est sourd !... Le dîner était servi dans une chambre dont les fenêtres se trouvaient en face de moi. Quoique ces fenêtres fussent soigneusement fermées, j'ai très bien reconnu le docteur et la châtelaine se mettant à table : je les ai vus manger et boire, et lever leurs verres comme pour porter des toast.

— Ils portaient des toast ?

— A-t-on rien vu de semblable...

— Et la foudre ne les a pas écrasés ?...

— Pas le moins du monde. — Pour dire toute la vérité, rien que la vérité, devant Dieu et les hommes, je dois déclarer qu'ils n'é-

taient pas seuls dans la salle du banquet...

— Ah!

— Le Chinois dînait avec eux. — Je suppose du moins que c'était lui; car il se tenait à l'autre bout de la table, et je ne l'apercevais pas bien...

— Le Chinois est leur complice. Son intervention n'est qu'une circonstance aggravante.

— Et pour que personne ne puisse douter de ce que j'affirme, conclut Athanase en levant solennellement la séance, voici une pièce de conviction que je dépose entre les mains de monsieur le juge!...

Le clerc tira de sa poche et présenta à M. Laridon... une énorme patte de dinde.

— Ce corps de délit, lancé par la fenêtre, est venu tomber sur le museau d'Hector. Pour conserver un objet aussi important, j'ai dû imposer à mon compagnon le supplice de

Tantale !... — Et comme le chien s'élançait encore à la vue de sa proie, Merluchon le retint en criant : — Bas, Hector !...

Ce mot fut sa péroraison : Il acheva stoïquement d'avaler son grog, et céda la parole à ses auditeurs.

On juge que ces messieurs en profitèrent largement, et il serait infiniment long de rapporter ce qu'ils dirent. Leur conclusion fut que M. de Kerdaniel était le plus... malheureux des époux ; que madame de Kerdaniel et M. Walinski étaient convaincus de conversation criminelle ; que les bruits de revenants et de loups-garoux répandus sur la ferme de la Ramée n'étaient qu'un adroit moyen de se ménager un rendez-vous, et de cacher aux yeux leurs FESTINS DE BALTHAZAR !...

Cette expression hyperbolique échappa à l'indignation du juge suppléant, et elle eut un véritable succès d'enthousiasme.

Cependant le receveur se tenait immobile et silencieux dans un coin de la salle, comme un homme à qui on vient d'arracher sa dernière illusion... Ne pouvant toutefois se décider à la perdre sur la foi d'un rapport aussi extraordinaire, il eut encore le courage d'objecter à Merluchon le vague de son récit, notamment en ce qui concernait le mandarin.

— Remarquez, monsieur Athanase, que vous ne nous dites ni l'âge, ni le sexe, ni les occupations de cet être fantastique!... Réside-t-il habituellement à la Ramée, ou n'y va-t-il que passagèrement comme le docteur? S'y trouve-t-il seul ou a-t-il des compagnons? Enfin quel est son rôle, sa position vis-à-vis de madame de Kerdaniel, son nom même; car, avant de se prononcer en matière aussi grave, il faut tout savoir!

— Oui! dit fortement le notaire, il faut

tout savoir! Je suis loin de partager les illusions de M. Gachet; mais je veux aller au fond des choses!

Et chacun de répéter en chœur :

— Allons au fond des choses!

— Dévoilons les mystères de la Ramée, comme ceux du château de Cernan!

— Perçons à jour ce Chinois dans sa robe à ramage!...

Le receveur se félicita du renfort qui lui arrivait, bien que la curiosité seule en fût le mobile; et il s'agit de trouver le meilleur moyen de percer, comme on disait, le Chinois à jour.

Vingt propositions furent faites; mais celle du notaire prévalut :

— L'habitant de la Ramée, dit-il, si habitant il y a, se garde sans doute de sortir le jour. Comme les fantômes dont il est cousin germain, je suppose qu'il ne prend

l'air qu'au clair de lune, entre minuit et deux heures du matin ; je le soupçonne même d'être l'auteur de toutes ces apparitions et de tous ces manéges dont les commères du pays effraient les petits enfants. Il faut donc que cette nuit ou la nuit suivante, deux d'entre nous partent, masqués et armés jusqu'aux dents, pour la ferme en question. Si personne ne s'y trouve, ils s'y introduiront facilement, examineront tout avec soin, et découvriront peut-être la clé du mystère ; si au contraire le Chinois est à son poste, eh bien ! deux hommes vigoureux peuvent le surprendre, l'empoigner, le mettre à la question, et lui arracher son secret. La ferme est loin de toute habitation, nous nous engageons réciproquement au plus profond silence ; nous avons d'ailleurs le juge de paix dans notre complot ; ainsi rien à craindre pour les auteurs de l'expédition.

— Adopté ! adopté ! s'écria tout le monde.

— Mais qui se chargera d'exécuter la chose ?

Ici, les plus braves saignèrent du nez, et ce fut à qui se récuserait sous vingt prétextes.

— Vous sentez, dit à demi-voix M. Laridon, qu'un magistrat ne peut que fermer les yeux sur une pareille équipée.

— Je regrette d'être officier public, dit gaillardement M. Noiraud, sans cela, ma foi, je serais votre homme !...

— Quant à moi, dit le maître d'école, je suis trop connu dans le pays...

— Et moi, dit le facteur, mon âge ne me permet pas...

— Ce n'est pas mon âge, dit le vieux Sarmilly, qui me retiendrait... mais mon rhumatisme me prend justement de minuit à deux heures...

Tous les yeux se tournèrent vers Merluchon, qui faisait l'exercice avec Hector,

— Moi, dit-il en faisant un profond salut, grand merci, messieurs, vous êtes trop bons; j'ai entrevu par une fenêtre de la ferme une rangée de poignards, fusils et pistolets qui ne sont pas là pour l'ornement, j'imagine. Ceci est de la haute comédie! je ne sors pas du vaudeville. Ah! si j'étais fixé sur le sexe du mandarin... si par exemple c'était un octogénaire ou une jolie femme, je ne dis pas qu'une effraction m'arrêterait; — mais dans le doute, abstiens-toi : ceci est d'un sage de la Grèce, dont je partage les opinions.

— Eh bien, ce sera donc moi qui donnerai l'exemple! dit héroïquement le receveur, et j'irai seul à la Ramée, si personne ne veut me suivre!...

Personne, en effet ne se proposa; mais Gachet fut accablé d'éloges.

— Allez, nouveau Daniel! s'écria le juge suppléant; allez écrire le *Mane Thecel*

Phares dans le palais du moderne Balthazar !

— Gare les coups de feu et les piéges-à-loup ! ajouta Merluchon, faisant allusion aux aventures de l'année précédente...

— Je brave les uns comme les autres ! repartit l'intrépide champion. Quelque chose me dit là que je suis venu des Pyrénées-Orientales pour justifier madame de Kerdaniel !... Demain, à minuit, je jure d'être à la Ramée !

— Et vous, messieurs, dit le notaire, soyez sur ma terrasse à la même heure.

— Et le lendemain au point du jour, nous nous retrouverons tous au *Lion-d'Argent !*

III.

GACHET S'EN VA-T-EN GUERRE !...

Pendant toute la journée du lendemain, Gachet fit les préparatifs de son expédition. Il recueillit d'abord directement et indirectement toutes les informations possibles. Il vit avec plaisir que les bruits répandus dans Saint-Marc étaient loin d'attaquer la répu-

tation de madame de Kerdaniel aussi formellement que le rapport de Merluchon. Ces bruits roulaient spécialement sur les loups-garous de la Ramée...

On y voyait et on y entendait, disait-on, des choses épouvantables; mais ces choses n'étaient autres que toutes les histoires connues de lutins et de revenants, — histoires qui renaissent périodiquement de toutes les terreurs populaires, et qui sont l'éternel apanage de toutes les maisons abandonnées.

Le receveur en était là de ses recherches, lorsqu'il rencontra sur le port mademoiselle Clémentine Desherbiers. La jeune directrice des postes s'approcha de lui avec cet air curieux et malin qui lui était particulier, et elle affecta en le reconnaissant la plus grande surprise.

—Eh! quoi! c'est vous, monsieur Gachet?..

— Moi-même, mademoiselle.

— Vous avez donc quitté les Pyrénées-Orientales?

— J'ai voulu revoir mon pays quelque temps...

— Votre pays et vos amis... toujours sensible et fidèle?

— Toujours!

— Que cela est bien à vous, monsieur Gachet! — Nous vous verrons beaucoup, n'est-ce pas? — Avec quel plaisir vous serez reçu, au château surtout!...

— Vous croyez?...

— Madame de Kerdaniel ne cesse de parler de vous... Ah! nous sommes fidèles aussi à Saint-Marc... nous nous souvenons du colombier de Cernan... et des matinées de la Chambre de la Reine, où vos histoires nous faisaient tant de plaisir!... Il faudra que vous en contiez encore, monsieur Gachet!...

Et après avoir prévenu et captivé par ces douceurs le sentimental bourguignon, mademoiselle Clémentine, saisissant le moment où personne ne les observait, lui dit à l'oreille :

— Il se passe ici des choses étranges!...

— Je le sais...

— Vous ne savez rien!... Voulez-vous tout savoir?

— Assurément!

— Prenez ce billet.

La directrice de poste glissa dans la main du receveur un papier parfumé de musc... et disparut en lui faisant une grande révérence.

Gachet resta la bouche béante, puis il lut vivement ces deux lignes :

« Vous êtes attendu chez madame de Preuil » pour recevoir des communications de la » plus haute importance. »

Dix minutes après, le réceveur entrait chez madame de Preuil. Inutile de dire que mademoiselle Clémentine y était déjà. Tous les anciens membres du Comité-Valinski s'y trouvaient assemblés : le baron et la baronne de Saint-Vital, messieurs, mesdames et mesdemoiselles de Charleville, d'Acigné, de Sarmilly, etc., etc. Un homme seul y manquait, et cet homme était le docteur : on va savoir pourquoi.

M. Gachet fut accueilli avec un empressement dont il demeura confus. Jamais madame de Saint-Vital ne lui avait prodigué tant de particules ; elle alla même plus loin dans son enthousiasme : remarquant à la boutonnière du fils de l'ex-conventionnel le ruban de la Légion-d'Honneur qu'il devait au crédit redouté de sa famille, elle cessa de l'appeler M. de Potiron ou M. de Gachet, pour l'appeler M. le chevalier de Gachet. Au

bout d'un quart d'heure, elle l'appela chevalier tout court; et notre roturier ne pouvait s'expliquer tant de faveur!

Tant de faveur venait de la haute opinion de ces dames touchant la passion chevaleresque et le courage naïf de Gachet. Elles venaient d'apprendre son arrivée à Saint-Marc, et elles avaient vu là un coup de la Providence. Le receveur ne pouvait-il pas devenir un admirable instrument de leur nouveau tribunal d'inquisition?

Quelques mots le mirent d'abord au courant des affaires. On était, chez madame de Preuil, dans les mêmes incertitudes, dans les mêmes soupçons et dans les mêmes projets qu'au *Lion-d'Argent*. L'amoureux de la châtelaine (comme on l'appelait) eut le chagrin d'essuyer, à peu de chose près, un nouveau récit de tout ce qu'il savait déjà; mais les variantes le dédommagèrent des répétitions.

Ce n'était pas un vieux Chinois qu'on avait dénoncé à ces dames comme occupant la Ramée; c'était un jeune et bel Espagnol, au teint bronzé, aux yeux noirs et aux longues moustaches; de sorte qu'au lieu de se porter sur le docteur Valinski, les soupçons se portaient sur cet Espagnol lui-même. En ce cas, quel rôle jouait le docteur? C'est ce qu'on ignorait, ou ce que l'on n'osait dire. Le docteur qui, l'année dernière, avait si bien servi la curiosité de ces dames, leur tenait rigueur, cette année, avec une opiniâtreté désespérante. Il traitait de fables et d'inventions tout ce qu'on racontait sur la Ramée, sur la châtelaine et sur lui-même. Il soutenait avec aplomb que les visites de madame de Kerdaniel à cette ferme mystérieuse avaient pour unique but l'acquisition qu'elle en voulait faire; et, si on le pressait de questions indiscrètes, il se re-

tranchait dans le silence ou se retirait mécontent. C'est ce qu'il avait fait la dernière fois qu'on l'avait interrogé, et depuis huit jours il n'avait point reparu.

Cependant on avait poussé plus vivement que jamais les recherches, et voici ce qu'on avait découvert :

Madame de Kerdaniel, dans les commencements, ALLAIT SEULE à la Ramée... Elle montait à cheval, prenait une direction quelconque, tournait bride, et arrivait à la ferme. Ces courses se répétaient presque tous les jours, et, chose étrange! aux approches de la nuit... Le cavalier le plus intrépide n'eut pas surpassé la vaillance et le sang-froid de la châtelaine; ni la pluie, ni le vent, ni la foudre ne la retenaient au logis. On assurait même qu'elle avait été attaquée un soir par des malfaiteurs, et qu'elle s'était débarrassée d'eux à coups de pistolet.

— Cela ne m'étonne pas, dit le receveur exalté, se rappelant l'histoire de la fameuse vicomtesse de Mériadek, mère de madame de Kerdaniel (1); ces femmes sont de celles dont parle le poète :

Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

Depuis quinze jours seulement le docteur accompagnait la châtelaine dans ses expéditions. A quel titre avait-il obtenu ce privilége? Les uns retombaient à cet égard dans l'hypothèse injurieuse d'Athanase; les autres expliquaient la chose avec plus d'indulgence. Suivant eux, le bel inconnu serait tombé malade, et l'intervention du docteur aurait été nécessaire. Il jouait alors le rôle d'un confesseur, et il devait en pratiquer la discrétion.

Quant à monsieur et à madame de Ker-

(1) Voir la Seconde Partie de la *Chambre de la Reine*, tome II, page 49.

daniel, ces dames, moins ombrageuses ou moins perspicaces que les habitués du *Lion-d'Argent*, n'avaient remarqué d'autre changement dans leur intérieur que cette tristesse et cette réserve, suite habituelle des malheurs de famille. Elles les voyaient rarement, il est vrai, puisqu'ils n'avaient point repris leurs matinées, mais (et ceci était le plus inexplicable de tous les mystères) elles trouvaient la jeune femme plus prévenante, plus tendre que jamais pour son mari, et le jeune homme plus assidu, plus passionné que jamais près de sa femme. Elles avaient bien remarqué les promenades solitaires et taciturnes du capitaine, mais elles mettaient cela sur le compte de son caractère mélancolique, et elles étaient convaincues qu'il ignorait les aventures de la Ramée...

— Il les connaît sans doute et n'a aucun motif d'en prendre ombrage! s'écria le

receveur, triomphant des contradictions qui tournaient à l'honneur de la châtelaine.

Puis il énuméra ces contradictions, en rapportant les versions du *Lion-d'Argent*, et l'histoire du festin de Balthazar fit mourir de rire madame de Saint-Vital.

Néanmoins, toute l'éloquence de M. Gachet ne put expliquer les singularités que son propre récit venait compliquer encore, car, loin de se simplifier par ce récit, les questions se multipliaient visiblement. Madame de Preuil les passa en revue et les présenta de la sorte :

— Pourquoi M. de Kerdaniel avait-il suivi d'un regard si inquiet le docteur et la châtelaine ?... — Et pourquoi ce massacre subit et forcené des hôtes innocents du Petit-Bois ?

— Pourquoi ces visites fréquentes de Guénolé au *Lion-d'Argent* et cette consom-

mation extraordinaire de vieux vin de Bourgogne ? — Fallait-il interpréter cet enivrement périodique comme l'interprétait M. Noiraud, ou l'attribuer tout simplement au chagrin que causait à Magan l'absence de sa femme, partie un jour brusquement du château, et chargée, disait-on, d'une mission de sa maîtresse en Bretagne ?

— Pourquoi ces voyages continuels de la châtelaine à la Ramée, d'abord seule et à l'aventure, et puis avec la compagnie du docteur ?

— Pourquoi cette exportation de comestibles et ces parties singulières, en un lieu si peu propice aux réjouissances et aux festins ?

Autant d'énigmes dont le gardien de la Ramée pouvait seul donner le mot, — soit qu'il fût un vieux et horrible Chinois, comme disait Merluchon, soit qu'il fût un jeune et bel Espagnol, comme disaient ces dames.

De cette conclusion à la proposition d'une équipée nocturne à la ferme il n'y avait qu'un pas; madame de Preuil le fit résolument en déclarant à Gachet qu'on avait compté sur lui pour cette action courageuse...

Telle était l'importante communication que ces dames avaient à faire au receveur des Pyrénées-Orientales.

Malgré leur profonde confiance en la fidélité de l'amoureux de la châtelaine, elles doutaient du succès de leur proposition et considéraient le chevalir avec inquiétude... Mais quelle fut leur surprise, leur enthousiasme, leur acclamation, lorsque Gachet déclara qu'il avait prévenu leur désir... que cette nuit même il serait à la Ramée!...

— Chevalier! s'écria madame de Saint-Vital, vous n'êtes pas un homme de ce temps-ci; vous êtes né trois siècles trop

tard!... oui, vous méritiez de recevoir la chevalerie de Bayard, comme le roi François Ier.

— Il me suffit de la recevoir de vous, madame la baronne, répondit le receveur en souriant.

Et il baisa héroïquement la main potelée que lui tendait la grosse dame.

— Mais, monsieur Gachet, dit M de Charleville avec moins d'exaltation, sous quel prétexte aborderez-vous cet Espagnol ou ce Chinois, ou même ce Cochinchinois, qui tient l'emploi de Cerbère à la Ramée?

— Sous quel prétexte, monsieur! qu'est-il besoin de prétexte? j'ai le droit, comme tout galant homme, de défendre l'honneur attaqué de madame de Kerdaniel; ce Chinois ou cet Espagnol tient évidemment cet honneur dans sa main; je le sommerai, au nom de tout ce qu'il y a de sacré sur la terre,

de me donner les moyens de confondre la calomnie!

— Et s'il vous refuse ces moyens, s'il ne peut vous les accorder?

— Je le provoquerai, monsieur, et j'arracherai par la force ce que je n'aurai pu obtenir par la persuasion!...

— A la bonne heure! dit M. de Charleville; je suis de l'avis de la baronne, monsieur Gachet : vous êtes un chevalier du temps de Don Quichotte ; je vous donne ma bénédiction.

— Nous ne sommes pas ici pour plaisanter! reprit madame de Saint-Vital en jetant un regard sévère à M. de Charleville, puis, se retournant gravement vers le receveur : — A quelle heure, chevalier, comptez-vous vous mettre en campagne?

— A la nuit close au plus tôt; alors seulement, m'a-t-on dit, le loup-garou de

la Ramée devient visible aux yeux mortels.

— Très bien ; et d'ici là que ferez-vous, chevalier?

— Je verrai M. et madame de Kerdaniel, s'ils veulent me faire l'honneur de me recevoir au château.

— De mieux en mieux, chevalier! Avant de se risquer dans une expédition périlleuse, les preux allaient retremper leur courage dans le regard de leur dame! — Maintenant, chevalier, reprit la baronne, avez-vous des armes?

Gachet fut obligé de convenir que sa canne et son parapluie formaient pour le moment tout son arsenal. Alors MM. de Saint-Vital, de Preuil, de Charleville et d'Acigné furent sommés par leurs épouses d'armer le chevalier, et un attirail de fusils, de pistolets, de cannes à épée, de poignards de toute sorte, fut mis à sa disposition. Il logea deux petits

pistolets dans les poches de son paletot, un poignard dans sa poitrine, prit une canne à dard à la main, et quitta la maison de madame de Preuil.

Dire tous les vœux qui l'accompagnaient serait chose impossible. On convint qu'à neuf heures il passerait sous les fenêtres de ces dames, pour emporter un dernier adieu... et qu'au coup de minuit elles se mettraient toutes en prières, comme les châtelaines d'autrefois pendant la veille des armes...

Gachet rentra au *Lion-d'Argent*, et s'enferma dans sa chambre. Là, il passa deux heures à faire sa toilette. Il essaya, quitta et reprit, les uns après les autres, ses pantalons les plus excentriques, ses gilets les plus éblouissants, ses cravates les plus incroyables. Il se fixa enfin sur un pantalon abricot, sur un gilet gorge de pigeon, et sur une cravate cerise, brodée de fleurs écarlate. Il endossa là des-

sus une redingote tête de nègre, à brandebourgs noirs, et il alla, le cœur palpitant, sonner à la grille du château.

Guénolé le reçut au bas du perron, le salua avec la plus profonde solennité, ne lui adressa pas un mot, et marchant devant lui comme un automate, alla l'annoncer à madame de Kerdaniel...

Le receveur crut entendre un rire étouffé derrière la porte du petit salon, et le Breton revint lui dire qu'il pouvait entrer. Il le fit avec tant d'empressement, qu'une personne qui sortait par l'autre porte eut à peine le temps de la franchir...

Gachet vit disparaître un pan d'habit qui ne pouvait être que celui de M. de Kerdaniel... La porte se referma brusquement, et fit voltiger sur le tapis les fragments d'une lettre déchirée en vingt morceaux. Ayant posé involontairement le pied sur le cachet

de cette lettre, le receveur remarqua qu'il était noir... et il se baissa comme pour le remettre à la châtelaine; mais celle-ci, dissimulant le trouble de ses traits par le plus aimable sourire, lui fit signe de s'asseoir en face d'elle, et entama vivement la conversation...

Néanmoins, tout en questionnant Gachet sur son voyage, sur son retour, sur ses projets, madame de Kerdaniel appela négligeamment son grand chien montagnard. Elle se fit apporter par lui, comme en jouant, tous les fragments et le cachet de la lettre, et elle les serra, toujours en jouant, dans la poche de son tablier.

Alors, quittant le ton de la comédie, et poussant un soupir imperceptible, elle changea si complètement de langage, de physionomie et de manières, que le receveur déconcerté n'osa prolonger sa visite. Et ce-

pendant il eût dit volontiers, comme l'apôtre, dressons ici notre tente, et ne quittons plus cette place! car, comme l'apôtre, il voyait s'ouvrir le ciel, et il assistait aussi à la transfiguration !

Comment madame de Kerdaniel, qui était déjà si belle l'année précédente, était-elle devenue mille fois plus belle encore? Telle était la question que s'adressait le receveur extasié, tout en contemplant l'incomparable châtelaine!

C'était un éclat, une fraîcheur, une élégance impossible à décrire... Jeune fille encore, et plus que jamais, par les roses qui semblaient parfumer son visage, madame de Kerdaniel avait de plus cet aplomb gracieux et cet embonpoint charmant qui caractérisent la jeune femme. En somme, l'idole surpassait mille fois tout ce que l'adorateur avait rêvé de plus accompli.

Ajoutons qu'elle le retint par un de ces sourires qui le bouleversaient jusqu'au fond de l'âme; mais ce fut une raison de plus pour le malheureux de s'éloigner promptement; car, le trouble de la passion se joignant à la crainte d'être indiscret, le désir de rester à la nécessité de partir, et l'espérance d'une justification aux soupçons fâcheux que lui inspirait la lettre, il perdit entièrement la tête, et eut à peine le sang-froid de saluer la châtelaine...

Il prit le chapeau de M. Kerdaniel pour le sien, marcha à reculons jusqu'à la porte, revint chercher son chapeau, le fit tomber jusqu'à trois fois, faillit tomber lui-même en heurtant le chien, et, au lieu de sortir par l'issue habituelle, se perdit dans un corridor dont il ignorait les détours.

Là, il crut entendre le même rire étouffé qui avait accueilli sa venue, et cette

cruelle pensée acheva d'égarer son esprit...

Qu'on juge alors de son étonnement, de son saisissement, de son ébahissement, lorsqu'il vit s'ouvrir une porte secrète, un homme entrer dans un cabinet dérobé, et qu'il entendit une voix dire à cet homme :

— *Attendez un instant, monsieur, madame va vous rejoindre, et je ferai bonne garde...*

Gachet reconnut parfaitement le DOCTEUR VALINSKI et la gouvernante, madame de Kernalo !!...

Un nuage lui passa sur les yeux. Il s'élança par la première porte et se trouva dans la cuisine. Là, sans le regarder, Magan se leva silencieusement ; il le conduisit jusqu'au perron, le salua trois fois et retourna, pensif, s'asseoir dans l'âtre. . . . .

. . . .

Le receveur courut d'un trait au *Lion-*

d'Argent, se renferma dans sa chambre et se demanda s'il veillait ou s'il rêvait.

Mais, plus il se remit, le malheureux! plus ses souvenirs furent précis, plus ses soupçons tournèrent en certitude ! Cet homme qu'on introduisait en secret chez la châtelaine était bien le docteur ! Que fallait-il de plus pour justifier toutes les accusations d'Athanase? Ce départ subit du capitaine et cette lettre mise en morceaux était le dénouement de quelque scène violente, de quelque explication peut-être ! — Et ce double éclat de rire qui avait accueilli son entrée et sa sortie ne dénotait-il pas, de quelque part qu'il vînt, la froide confiance d'une âme sans remords ?...

— Oh !... s'il ne faut plus croire à ELLE, je nierai les anges! s'écria Gachet, en se roulant dans un vieux fauteuil dont les coussins dégagèrent un tourbillon de poussière...

Puis, s'élançant de ce nuage, avec une sorte d'inspiration prophétique :

— Non ! non ! dit-il, c'est impossible ! on n'a pas tant de naïveté sur le visage et tant de fourberie dans le cœur ! Ce divin sourire qu'elle m'a jeté en me saluant n'est pas une infâme comédie !... Madame Kerdaniel est la plus pure comme la plus admirable. des créatures de Dieu !... Il y a là-dessous un mystère affreux que j'approfondirai cette nuit !...

Et comme la nuit tombait en effet, notre paladin se disposa à se mettre en campagne, mais un nouvel incident devait compliquer encore ses poignantes incertudes...

Au moment où il mettait ses pistolets dans ses poches, un domestique de madame de Saint-Vital entra dans sa chambre, et lui remit une lettre très-pressée:

Cette lettre était un véritable journal de six pages, que le receveur déploya en ouvrant des yeux stupéfaits.

« Chevalier, disait la baronne dans ce » factum, on a oublié de vous communiquer » un renseignement des plus graves. C'est une » aventure arrivée à madame de Kerdaniel » pendant son séjour à Paris, et qui nous a » été garantie par un témoin oculaire. Voici » le fait en deux mots ; il pourra vous servir » de point de départ dans vos recherches, » et vous mettre sur la voie de la vérité : » Monsieur et madame de Kerdaniel étaient » au bal masqué de l'Opéra avec quelques-» uns de leurs amis... L'on se quittait, l'on » s'intriguait, et l'on se retrouvait, suivant » l'usage, quand tout à coup M. de Kerda-» niel cherche en vain sa femme autour de » lui... Il parcourt le foyer, les corridors, la » salle entière... Il rencontre ses amis in-

» quiets et courant comme lui-même, mais
» nullement madame de Kerdaniel. Ces per-
» quisitions durèrent ainsi près d'une heure.
» On envoya savoir si la jeune femme était
» rentrée à son hôtel ; on ne l'y avait point
» revue. — Alors, l'inquiétude du capitaine
» devient une véritable angoisse. Une sorte
» de délire s'empare de sa tête... Il va et
» vient comme un insensé par le bal, de-
» mandant *Marguerite* à tous les dominos,
» tenté de soulever tous les masques, et
» frappant à la porte de toutes les loges. En
» vain ses amis s'efforcent de le contenir, de
« l'apaiser, de lui imposer silence... Tout
» ce qu'ils peuvent obtenir c'est qu'il cache
» ses traits sous un masque, et qu'il dérobe
» au moins à tous les yeux l'auteur d'une
» pareille esclandre ! L'officier de paix allait
» intervenir, et la chose allait se terminer
» tragiquement, lorsqu'un grand cri poussé

» aux premières loges détourne brusquement l'attention générale. Agité d'un pressentiment particulier, le capitaine se précipite de ce côté, comme tout le monde. » Il arrive le premier sur le lieu de la scène, » et qu'aperçoit-il, juste ciel ? Sa femme, » seule dans la loge, renversée sur une chaise, » retenant à peine son masque sur sa figure, » frémissant des pieds à la tête, balbutiant » des mots entrecoupés, en un mot, tout » près de s'évanouir... Il l'a reconnaît heureusement avant que son masque tombe, » il s'enferme avec elle dans la loge, il la » rappelle à la vie, et bientôt il l'emmène du » bal... Une heure après, on parlait encore » de cette aventure dans toute la salle. — » On se faisait mille questions, et voici tout » ce qu'on pouvait savoir... « *La dame au domino bleu (on désignait ainsi madame de Kerdaniel) avait été abordée par un jeune homme*

» *masqué. Au bout de quelques mots de conver-*
» *sation, on l'avait vue s'agiter et s'appuyer*
» *tremblante au bras de ce jeune homme... Plu-*
» *sieurs exclamations, étouffées avec effort,*
» *avaient même expiré sous son masque. Le jeune*
» *homme avait ouvert une loge, la dame l'y avait*
» *suivi... Ils étaient restés ensemble quelques*
» *minutes seulement... L'évanouissement de la*
» *jeune femme était survenu... Son dernier re-*
» *gard avait vu paraître M. Kerdaniel, son der-*
» *nier mot avait été :* FUYEZ, CHARLES*! et le jeune*
» *homme avait disparu dans la foule.* Pendant
» que ce récit passait de bouche en bouche,
» M. de Kerdaniel rentra dans le bal. Il en
» fit dix fois, vingt fois, cent fois le tour. Il in-
» terrogea l'ouvreuse des premières loges, lui
» remplit les mains d'argent, plongea un re-
» gard terrible sous tous les masques, écouta
» toutes les conversations d'une oreille avide;
» il se posta au contrôle pour la sortie du bal,

» mesura de l'œil tous les jeunes gens qui dé-
» filaient ; mais il ne put parvenir à reconnaî-
» tre celui qu'il cherchait, et il rentra déses-
» péré à son hôtel. Les plus intimes amis du ca-
» pitaine n'ont jamais eu l'explication de cette
» aventure. Plusieurs vont jusqu'à penser
» qu'il ne l'a jamais eue lui-même. Cependant
» à partir de ce jour, le plus grand changement
» s'opéra chez M. et madame de Kerdaniel.
» De grave et mélancolique qu'elle était, la
» jeune femme devint capricieuse, inégale et
» fantasque. Elle se lança avec une sorte de
» fureur dans les plaisirs les plus bruyants
» de la vie parisienne. On la vit à tous les
» bals, à tous les spectacles, à tous les con-
» certs, à toutes les fêtes. Elle déploya un
» luxe et une coquetterie qui en firent la
» reine des salons. En même temps le capi-
» taine tomba dans les humeurs sombres,
» dans les rêveries continuelles que tout le

» monde a remarquées. Partout où sa femme » brillait et dansait, on le rencontrait der» rière elle, pâle et silencieux comme son » ombre.

» Les uns virent dans cette tristesse, une » suite de l'aventure du bal de l'Opéra, et » regardèrent M. de Kerdaniel comme at» teint d'une jalousie chronique. Les autres » attribuèrent cette révolution à quelque » profonde et secrète douleur de famille, sur » laquelle la jeune femme, disait-on, s'étour» dissait au bruit du monde.

» Voilà, chevalier, concluait la baronne, » ce qu'il était indispensable de vous faire » savoir. Joignez ce renseignement à tous » ceux dont vous êtes muni ; puisse-t-il vous » mettre sur la trace de quelque découverte » importante ! Retenez bien surtout ce : Fuyez » Charles ! échappé au domino bleu ; et que » ce mot vous éclaire comme un phare sur

» la mer orageuse où vous allez vous lan-
» cer!

» *P. S.* Gravez ma lettre dans votre mé-
» moire, et brûlez-la immédiatement... »

— Et la baronne appelle cela un phare?... s'écria l'infortuné receveur, en retombant au plus profond de l'abîme du doute; c'est-à-dire que jamais nocher n'a été perdu dans une nuit aussi noire et aussi inextricable. Ce n'était pas assez, pour compliquer la chose, des loups-garous de la Ramée, du Chinois, de l'Espagnol, du docteur Valinski, de cette lettre déchirée devant moi, de ce rendez-vous dont l'oreille me tinte encore!... Il fallait y joindre un bal de l'Opéra, des masques et des dominos, un Charles enfin, un Charles!...

Gachet resta un grand quart d'heure plongé dans les méditations les moins encourageantes à l'endroit de ce Charles, qui écla-

tait comme un volcan nouveau sous ses pieds. Peu s'en fallut que sa passion ne cédât enfin à tant de perplexités, et qu'il ne renonçât à la chevaleresque expédition qu'il avait résolue... Mais son ardeur lui revint tout à coup au bruit des voix qui l'appelaient devant l'hôtellerie, et dans lequelles il reconnut celles de M. Noiraud et de M. Laridon.

Il descendit, armé de ses pistolets, de son poignard, de sa canne à épée, et il se trouva au milieu du groupe qui l'attendait impatiemment.

— Eh bien ! lui demanda le notaire, vous avez vu les dames châtelaines ?

C'est ainsi que la classe bourgeoise désignait la classe noble à Saint-Marc.

— Qu'avez-vous appris de nouveau ?

— Rien, repartit Gachet avec aplomb, — si ce n'est, mes chers messieurs, que votre vieux Chinois est un jeune Espagnol...

— Un jeune Espagnol! s'écria Merluchon de l'air du plus profond mépris... La baronne qui vous a dit cela avait oublié de mettre ses besicles... Un jeune Espagnol!... En voilà une de trouvaille, par exemple... Allez y voir, mon cher, et vous nous en direz des nouvelles...

— C'est ce que je ferai demain matin, reprit le receveur, à qui ces provocations rendaient la confiance... Je vous l'ai dit et je vous le répète, messieurs, ajouta-t-il solennellement, si demain matin je n'ai pas justifié madame de Kerdaniel, libre à vous de débiter et de croire sur son compte tout ce qu'il vous plaira!...

— A demain matin donc, et bonne chance!

— A demain matin!

Toutes les mains s'avancèrent pour serrer celle de Gachet, qui rendit cette politesse à chacun, mais en exceptant Athanase...

Ceci avait lieu dans une obscurité assez profonde, car neuf heures venaient de sonner à l'église, et le ciel était sans lune et sans étoiles.

En passant sous le balcon de madame de Preuil, Gachet releva la tête et reçut les salutations de toutes ces dames. Plusieurs lui jetèrent même, avec leurs vœux, les fleurs qu'elles portaient à la ceinture... et les voix les plus douces lui chantèrent en chœur :

Amour à la plus belle!
Et gloire au plus vaillant!

Des encouragements si flatteurs allèrent à l'âme de Gachet, et toutes ses facultés remontaient à leur plus haute puissance... lorsqu'une voix ironique et de mauvaise augure vint se mêler au chœur des dames châtelaines.

Dans cette voix, qui partait du jardin de

M. Noiraud, le receveur reconnut la voix jalouse de Merluchon, qui parodiait ainsi l'air de Marlboroug :

Gachet s'en va-t-en guerre !
Mironton, mironton, mirontaine,
Gachet s'en va-t-en guerre !...

IV.

NE SAIT QUAND REVIENDRA !

Ne sait quand reviendra !
Ne sait quand raviendra !

— Il reviendra trop tôt pour confondre la calomnie ! répondit le receveur avec résolution.

Puis, exalté par cette provocation dernière, il prit à grands pas le chemin de la Ramée.

La ferme de la Ramée était située à cinq kilomètres de Cernan, comme avait dit Merluchon. Pour mettre ce langage à la portée du lecteur, nous ajouterons que cela faisait une lieue et quart, à peu près une heure de marche.

Il était dix heures lorsque Gachet arriva au terme de sa course. La Ramée était située à quelque distance de la Seine, loin de toute habitation, entre deux coteaux qui semblaient en défendre les approches. La difficulté d'y établir une route n'avait pas peu contribué à son isolement, complété par les bruits qui avaient effrayé le canton. Gachet descendit longtemps sans rien apercevoir que la nuit sombre, sans rien entendre que le bruit du vent dans les nouvelles feuilles. Enfin une masse noire se dressa devant lui, et il reconnut la maison abandonnée...

Dire qu'à cette vue le cœur de notre cham-

pion ne battit pas vivement, ce serait le flatter. Son émotion fut d'autant plus grande, qu'une lumière rapide passa d'une fenêtre à l'autre, et lui indiqua tout d'abord qu'il trouverait à qui parler.

— Eh bien! j'aime mieux cela, dit-il en se battant les flancs.

Et il réfléchit sur le mode d'introduction qu'il adopterait.

Tout à coup une voix qu'il lui semblait avoir entendue ailleurs, mais qu'il ne pouvait parvenir à reconnaître, jeta les paroles suivantes aux échos de la vallée :

« La zav ann bleunion er prajou,
Hag ann bleun kerc'h borh ann parkou;

Ha pag ann pintérigou,
Heu koulz hag al linerigou;

Dont a ra da heul ar festou
Dont a ra c'hoaz d'hon pardonniou... »

Non-seulement le receveur connaissait cette voix, mais les paroles même qu'elle chantait avaient déjà frappé son oreille. Malheureusement il lui fut impossible de fixer ses souvenirs à cet égard, et il se dit que si cela n'était pas du chinois, cela y ressemblait du moins terriblement.

Ce premier mystère irrita son courage en même temps que sa curiosité, et il chercha en tâtonnant l'entrée de la maison ; mais ce fut en vain qu'il essaya de trouver une porte quelconque ; il n'aperçut qu'un grand mur à pic, sans autre ouverture que les fenêtres du premier étage...

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda-t-il avec anxiété; aurait-on supprimé les portes de ce logis, et faudrait-il des ailes pour y entrer? Voilà qui s'annonce d'une manière tout-à-fait fantastique!. .

— J'entrerai pourtant, morbleu!... ajou-

ta-t-il, en voyant reparaître la lumière, car l'être qui tient dans sa main l'honneur de madame de Kerdaniel, celui qui sait ce que je veux savoir, Chinois ou Espagnol, corps ou esprit, homme ou démon, il est là, à dix pas de moi, et j'aurai son secret, où il aura ma vie!...

La lumiére disparut pour la seconde fois. Des nuages épais enveloppèrent le ciel. Gachet se perdit dans la plus profonde obscurité... Trois fois il parcourut la longueur du mur, sans découvrir la moindre porte... Et ce ne fut qu'après la quatrième exploration qu'il reconnut son erreur.

Trompé par les détours qu'il avait faits en arrivant, il se trouvait dans un ancien jardin; il avait assiégé la place par les derrières!...

Il revint sur le devant, non sans se déchirer à plus d'une épine, car il lui fallut franchir deux haies; et il gagna son but plus

promptement qu'il n'aurait voulu, en roulant sur une pente de terrain jusqu'au bas du perron.

Là, tandis qu'il se relevait en grommelant, une vive alerte l'arrêta court.

Un chien de garde (animal énorme, à en juger par le volume de sa voix), poussa un aboiement prolongé.

— Si ce monstre est libre, je suis dévoré! pensa le receveur des Pyrénées-Orientales.

Et la perspective de cet obscur martyre glaça un instant toute son ardeur.

Heureusement un cliquetis de fer annonça que le chien était enchaîné, et notre héros se releva en respirant.

Mais à peine l'aboiement féroce expirait-il dans le lointain qu'une détonation terrible y répondit. Cette détonation fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, puis de dix autres. Un véritable feu de peloton! Était-ce

des coups de fusil, des coups de pistolet, des pétards ?... Le trouble de Gachet fut trop grand pour qu'il pût s'en rendre compte. Des coups de canon ne l'auraient pas plus étonné, plus étourdi, plus épouvanté. Toutes les histoires qu'on débitait sur la ferme lui revinrent confusément à l'esprit, il se demanda s'il était dans le monde réel ou dans le monde fantastique, et il crut pendant quelques minutes aux loups-garoux. Il se ramassa sur lui-même et se tint coi, comme s'il eût plu des balles autour de lui... Puis entendant les détonations recommencer de plus belle, il se crut mort... Il voulut s'enfuir, il se perdit dans les ténèbres... il se heurta à tout ce qui était devant lui... et, ne trouvant aucune issue pour disparaître, il grimpa sur un arbre avec l'agilité d'un écureuil.

Cet arbre était l'orme colossal, au pied duquel Athanase avait passé une heure avec

Hector. En s'élançant jusqu'à son sommet le receveur devait assister à un spectacle non moins singulier que le festin de Balthazar.

Il se remit d'abord de son effroi en voyant qu'il n'était pas blessé et que les détonations cessaient de se faire entendre. Il se reprocha même bientôt son manque de courage, il s'accusa d'avoir pu partager, un instant, les superstitions populaires ; et il se dit qu'après avoir profité de son observatoire il irait tout droit frapper à la porte de la maison...

Cette porte s'ouvrit justement pendant que Gachet raisonnait ainsi ; il entrevit dans l'ombre une forme humaine, vêtue de blanc, qui s'avança sans bruit jusqu'au pied de l'ormeau... Là, le fantôme, levant la tête, allongea le bras; et une nouvelle explosion se fit entendre. Pour la troisième fois, les résolutions du receveur furent bouleversées de fond en comble... Au bruit des feuilles cri-

blées par une grêle de plomb et se détachant tout autour de lui, il faillit lâcher la branche à laquelle il se tenait suspendu...

Après avoir tiré un second coup de feu, le fantôme demeura immobile et attentif... N'entendant rien au-dessus de sa tête, il se dirigea vers la niche du molosse ; le bruit d'une chaîne qui se détache annonça au receveur que le monstre était libre ; — et tout retomba dans le silence le plus profond.

Au même instant, — nouvelle surprise et nouvelle terreur ! — une nappe lumineuse enveloppa la maison, l'ormeau et le receveur... Deux ou trois fusées s'élancèrent jusque dans les cieux, éclatèrent juste au-dessus de l'arbre, et retombèrent en pluie de feu tout autour de Gachet.

— Décidément, se dit-il, en frémissant des pieds à la tête... ce n'est pas seulement un Chinois qui habite cette maison ! ce n'est

pas seulement un loup-garou ! c'est le diable en personne ! — Et je suis ici dans l'enfer !...

Il retrouva pourtant assez de sang-froid, pour écarter les branches et regarder à la fenêtre la plus proche... Elle venait de s'ouvrir... Une lumière assez vive éclairait la chambre... et le receveur reconnut le Chinois d'Athanase !... C'était bien la robe à ramages, la tête rase et la mèche de cheveux bouclée !

— Allons ! pensa Gachet, le diable est libre de prendre toutes les formes ; mais j'aime mieux le vieux Chinois que le bel Espagnol... Tâchons de l'aborder sans nous brûler les doigts !...

Et prenant son courage à deux mains, le receveur s'apprêtait à descendre... lorsqu'une nouvelle surprise le confondit.

Dans la même chambre où venait de plonger

son regard, derrière la même fenêtre, à la même place et sous la même lumière, il aperçut un grand et beau jeune homme, aux longs cheveux noirs, au teint basané, enveloppé d'une sorte de paletot jaune, une cravate de soie rouge autour du cou, une toque noire sur la tête, le corps renversé dans un large fauteuil, les deux jambes étendues sur une chaise, le coude appuyé sur une table, une longue pipe turque à la bouche.

Le Chinois s'était évanoui, et le bel Espagnol avait pris sa place; ou plutôt l'un s'était métamorphosé en l'autre; car évidemment tous deux ne faisaient qu'un!... Telle fut du moins l'opinion de Gachet ..

Une fois lancée dans le fantastique, l'imagination de notre héros alla grand train. La Ramée devint un château enchanté; le chien se convertit en dragon... L'Espagnol et le Chinois tournèrent plus que jamais en dia-

bles; mais la réalité vint briser de nouveau cette vision. Gachet vit plusieurs objets briller sur le mur derrière l'inconnu, et il distingua d'abord des faisceaux d'armes...

C'étaient les fusils, les pistolets et les poignards qui avaient tant imposé à Merluchon... S'ils imposèrent moins au receveur des Pyrénées-Orientales, la vérité nous force à dire que la différence ne fut pas grande...

Cependant un autre objet venait d'attirer l'attention de l'observateur : cet objet était un portrait dont il ne pouvait distinguer la figure, à cause de la manière dont il était éclairé... mais bientôt l'inconnu se leva, posa sa pipe, prit sa lampe à la main, s'avança lentement vers le portrait, s'arrêta immobile et pensif à le contempler, puis se pencha tendrement sur la toile, et baisa trois fois au front la charmante figure...

Trop charmante, hélas !... en effet ; car

Gachet n'avait pu méconnaître madame de Kerdaniel!...

Oui! le portrait de madame de Kerdaniel chez le diable, et baisé par lui trois fois de suite!...

On conviendra que cette dernière circonstance était faite pour égarer une tête plus forte que celle de notre champion... L'impression qu'il ressentit fut si violente, que, oubliant du même coup ses terreurs et le péril qui les causait, le Chinois et l'Espagnol, le diable et son arsenal, il se laissa glisser jusqu'au pied de l'arbre, en criant :

— Misérable! tu vas avoir affaire à moi!...

Mais ce fut lui-même qui eut affaire au chien de garde, sans lequel il avait compté, et qui s'élança en hurlant sur sa proie.

Guéri de son exaltation par ce brusque qui vive, le receveur sentit la moitié de son paletot enlevé par le premier coup de gueule,

et n'eut que le temps de tirer ses deux pistolets de sa poche.

Il en présenta les canons à l'animal furieux, et le fit d'abord reculer de quelques pas; mais presque aussitôt celui-ci revint à la charge, et Gachet fit feu de la main droite. Le coup n'ayant qu'effleuré le chien, il bondit avec rage et mordit le receveur à la jambe. Heureusement Gachet fut sauvé par le cuir épais de sa botte, et déchargea plus habilement son second pistolet.

La balle atteignit l'animal à la gorge; il lâcha prise en hurlant, fit plusieurs sauts sur lui-même, et alla retomber devant le seuil de la maison.

Alors seulement le receveur entendit le *qui va là?* poussé de deux fenêtres à la fois; et qu'aperçut-il à ces deux fenêtres? Les deux hommes qu'il avait crus ne faire qu'un: le Chinois à droite et l'Espagnol à gauche!...

Ainsi la ferme de la Ramée avait deux habitants, et le receveur avait encore deux ennemis à combattre !...

Dans l'exaspération que lui avait causée sa lutte avec le chien de garde, il fut tenté de répondre aux hommes comme à l'animal; mais il se sentit retenu par la prudence... et par la vue des pistolets que le Chinois tenait braqués sur le balcon. Ce double motif lui inspira un stratagème assez adroit, et il se donna pour un voyageur égaré qui implorait un asile...

Un dialogue auquel il ne comprit pas un mot s'établit entre le vieillard et le jeune homme; celui-ci rentra en fermant sa fenêtre, et l'autre descendit lentement l'escalier...

Quand le receveur le vit paraître sur la porte, enveloppé de sa grande robe rouge, une sorte de lampe funèbre dans une main

et un pistolet chargé dans l'autre, il sentit tous les frissons qu'il avait déjà éprouvés lui monter des pieds à la tête, et il crut plus que jamais à la présence du diable en face de l'effroyable figure qui vint frapper ses yeux...

Mais, pour que rien ne manquât aux péripéties de cette nuit étrange, la frayeur de Gachet se convertit subitement en une exclamation de surprise, et plus subitement encore cette exclamation fit place à un énorme éclat de rire...

Il faut renoncer à décrire cette scène et se borner à traduire les deux cris qui se croisèrent d'une bouche à l'autre :

— Monsieur Potiron-Gachet !...

— La femme de Magan !...

. . . .

. . . .

Qu'est-ce que le receveur et la vieille Bre-

tonne se dirent après cettte reconnaissance? C'est ce que nous pourrons savoir un jour. Ce qu'il faut avouer tout de suite, c'est l'influence extraordinaire qu'exercèrent les paroles de Magan sur la résolution de Gachet.

Ce champion si déterminé naguère à enfoncer toutes les portes et à obtenir des aveux de gré ou de force, remit docilement ses pistolets dans son paletot, et reprit le chemin de Saint-Marc sans retourner la tête...

Le secret qu'il voulait savoir lui avait-il été révélé? Sa dernière aventure fera présumer le contraire...

Cette aventure, la plus mystérieuse de toutes, fut la rencontre d'une femme, seule, à cheval, sur le coup de minuit, à mi-chemin de Cernan et de la Ramée. — L'ardeur avec laquelle Gachet se mit à sa poursuite était celle d'un homme qui a beaucoup à ap-

prendre... Il approcha la cavalière d'assez près pour reconnaître une jeune dame vêtue en amazone, avec un voile vert et une cravache dorée... comme madame de Kerdaniel!... Il reconnut positivement un cheval anglais que la châtelaine montait l'année précédente... Et de nouveaux vertiges s'emparèrent de l'infortuné receveur...

Madame de Kerdaniel, seule, à pareille heure, sur le chemin de la Ramée!... de la Ramée où se cachait un beau jeune homme inconnu!... Quelle confirmation de tous les reproches, de tous les soupçons, de toutes les injures!...

— Il faut absolument que je m'assure si c'est elle!... se dit le receveur dans une convulsion de jalousie.

Et il vola plutôt qu'il ne courut sur les traces de l'amazone...

Les irrégularités de la route servaient son

projet ; le cheval ne pouvant galoper ; il l'atteignit en quelques minutes. Trois fois il s'élança jusqu'auprès du beau visage enveloppé par la mousseline verte, et trois fois il crut sentir la douce étincelle des yeux qui avaient consumé son cœur... Enfin, il fit un effort désespéré pour dépasser la cavalière, pendant que le vent de la nuit soulevait son voile ; mais le pied lui manqua au moment de toucher le but... il tomba à la renverse sous les pieds du cheval, et, roulant de là hors de la route, il descendit de chute en chute jusqu'au fond d'un précipice obscur.

— Au secours! je suis perdu! s'était-il écrié avec cet instinct de conservation, qui domine le paroxisme des passions les plus violentes.

Et, poussant aussi un cri d'effroi, l'amazone avait mis pied à terre.

Attacher son cheval à un arbre, s'élancer

vers le gouffre où gisait le receveur, arriver jusqu'à lui à travers mille obstacles, tout cela fut pour l'agile écuyère l'affaire de quelques instants...

Gachet était tombé dans le lit d'un ancien canal, où quelques semaines plus tôt il aurait trouvé la mort; mais les premières chaleurs ayant à demi desséché cet abîme, il n'y restait plus qu'une vase épaisse entremêlée de joncs. Notre champion, néanmoins, s'y trouvait planté jusqu'aux épaules, et il lui eût été impossible de s'en arracher sans la main secourable que lui tendit l'amazone.

Il fut étonné de la vigueur de cette petite main blanche et potelée... et il se dit, en la pressant avec une ardeur contenue, que c'était là sans doute l'héroïque main des Mériadek... Mais jugez de ce que devint son étonnement lorsqu'il put distinguer la figure qui se penchait vers la sienne.

Cette figure n'était point celle de madame de Kerdaniel !...

C'était une figure que le receveur n'avait vue ni au château, ni dans le pays, ni nulle part, autant qu'il s'en souvenait...

Quelque chose d'étrange et d'inconnu... Une de ces beautés indiennes au teint d'or, à l'ovale allongé, aux grands yeux et au longs cils noirs, au regard défaillant, à la taille souple et vigoureuse ; un assemblage inouï de force et de langueur, de grâce et de volupté...

Cette apparition produisit un tel effet sur notre champion, qu'il en serait tombé instantanément amoureux, s'il ne l'eût déjà été de la châtelaine de Cernan !...

Après l'avoir tiré de la mare bourbeuse où il se débattait, le charmant fantôme lui indiqua d'un geste impérieux la route de Saint-Marc, lui dit : SILENCE ET AU RE-

voir avec un accent qui allait au cœur, regagna d'un pied agile les hauteurs de la route, remonta sur son cheval en poussant un éclat de rire, et disparut dans la direction de la Ramée...

V.

DÉSENCHANTEMENT. — PÉRIPETIE,

Le lendemain matin, dès le point du jour, deux groupes assiégeaient la porte du *Lion-d'Argent*. Le premier se composait des domestiques de toutes les dames de Saint-Marc, chargés de savoir des nouvelles du receveur. Le second était dirigé par M. Noi-

raud, et tous ses satellites se pressaient autour de lui...

Au grand désespoir des uns et des autres, l'hôtesse leur répondit que M. Gachet n'était pas visible.

— Rentré à deux heures après minuit, dit-elle, dans un état *désastreux*, tout meurtri d'une chute de cent pieds au fond d'un précipice, il serait obligé de garder le lit jusqu'au surlendemain; car M. Valinski dont il avait pris les consultations lui avait ordonné une application de sangsues.

— Il a vu M. Valinski? s'écria le garde-chasse du baron de Saint-Vital, — alors, ajouta-il en tournant le dos, je conçois qu'on nous mette à la porte!...

Factotum et confident de la baronne, non moins curieux d'ailleurs que sa maîtresse, ce digne garde partageait les rancunes de celle-ci contre la discrétion tardive du doc-

teur. Il entraîna en grommelant tous ses camarades, et leur persuada d'annoncer à leurs maîtres que le receveur passait à l'ennemi!... C'est ce qu'aucun d'eux ne manqua pas de faire, et Gachet fut maudit chez ces dames autant qu'il y avait été béni la veille.

Madame de Saint-Vital alla jusqu'à supposer que sa chute n'était qu'une invention pour garder les secrets qu'il avait découverts à la Ramée, et dont cet infernal docteur venait leur intercepter la confidence.

Quant aux compagnons du notaire, ils se dispersèrent au bruit des éclats de rire d'Athanase, en se disant avec leur perspicacité habituelle :

— Il y a quelque chose là dessous!...

Pendant deux jours entiers, Gachet fut invisible. Le troisième jour enfin, il quitta sa chambre, tout pâle encore, s'appuyant sur sa

canne, et montrant à chacun combien il avait réellement souffert...

— Diable ! se dirent nos curieux en courant à lui, il paraît que ça a chauffé tout de bon !...

— Ah ! ah ! M. Gachet, lui demanda le goguenard Athanase, vous avez trouvé, à la Ramée, plus et mieux qu'un piége à loup ?

Puis, ce fut à qui l'interrogerait le plus avidement sur son expédition :

— Eh bien, les avantures ?

— Eh bien, les découvertes ?

— Eh bien ! le vieux Chinois ?

— Eh bien ! le jeune Espagnol ?

— Eh bien ! les loups-garoux ?

Le receveur prit son attitude la plus altière et répondit de la sorte :

— Les loups-garoux sont de votre invention ! le jeune Espagnol n'en est pas un ! le vieux Chinois pas davantage !... Mes aven-

tures sont mon secret, et mes découvertes les voici : — Madame de Kerdaniel est un ange, comme mademoiselle de Mériadek en était un!... et tout ce qu'on débite sur son compte n'est que mensonge ou sottise!...

— La preuve! la preuve! s'écrièrent tous les curieux, surpris d'une pareille assurance.

— La preuve? repartit Gachet qui se redressa sur la hanche, je la donnerai à pied ou à cheval, à l'épée ou au pistolet, à quiconque osera soutenir le contraire de ce que je viens d'affirmer!

— Ah! ah! ah! ah! fameux! dit Merluchon en faisant la roue sur les deux mains tout autour de l'orateur... Je décerne à M. Potiron-Gachet la palme de la finesse, vulgairement appelée bonnet d'âne! et je le baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le Don Quichotte de la Bourgogne!...

En parlant ainsi, le clerc évita lestement le coup de canne que voulut lui allonger le receveur, et disparut en lançant ses éclats de rire par-dessus l'épaule, comme le Parthe ses flèches...

Cependant le notaire et ses satellites se regardaient, ébahis, les bras croisés, d'un air qui formait le plus plaisant contraste avec l'hilarité d'Athanase...

— Voilà tout ce que vous avez à nous dire, M. Gachet?... demanda enfin M. Noiraud, remis le premier de son désenchantement.

— Voilà tout! répondit le receveur; j'ai bien l'honneur de vous saluer...

Et, s'appuyant du plus grand sang-froid sur sa canne, il prit le chemin de la ville, un peu clopin clopant, mais en homme enchanté de la manière dont il a rempli son rôle...

Il alla faire la même déclaration chez ma-

dame de Preuil, et, se dérobant sans pitié aux curiosités les plus suppliantes, il rentra pensif au *Lion-d'Argent*.

Le soir de ce jour, les compagnons du notaire, encore tout étourdis de l'outrecuidence de Gachet, et grossis d'un grand nombre de bourgeois de Saint-Marc, se trouvaient réunis sur la terrasse de M. Noiraud. Il s'agissait de vérifier l'assertion de celui-ci, relativement à la non-exécution par M. et madame de Kerdaniel de l'article 214 du Code civil.

— Vous verrez, pendant toute la nuit simultanément, avait dit le notaire, de la lumière dans la chambre du mari et de la lumière dans la chambre de la femme. Or, ces deux chambres sont situées aux deux extrémités du château... Donc!...

Au coup de neuf heures, tous nos curieux

se mirent en contemplation, les uns à l'œil nu, les autres avec leurs lunettes, ceux-ci avec des lorgnons, ceux-là avec des télescopes...

Or, il était écrit « que le château d'Udolphe » deviendrait de plus en plus incompréhensible, et que la Fée-Sournoise déjouerait toutes les prévisions; car voici le bulletin des observations faites par la société Noiraud et compagnie.

A dix heures, lumière chez madame de Kerdaniel.
— ténèbres chez le capitaine.

A onze heures, lumière chez le capitaine.
— ténèbres chez madame de Kerdaniel.

A minuit, ténèbres chez madame de Kerdaniel.
— ténèbres chez le capitaine.

A une heure
A deux heures
A trois heures
} Lumière unique... DANS LA CHAMBRE DE LA REINE !...

Il faut dire que les châtelains, depuis leur retour, n'avaient pas habité un seul jour la *Chambre de la Reine.*

Ainsi donc, désenchantement sur désenchantement, mystères sur mystères, complication sur complication, tel était le bilan de la journée de nos curieux...

On conviendra que leur patience méritait un meilleur sort.

Chacun alla se coucher, l'oreille basse et l'esprit tendu, emportant pour toute pâture à ses méditations ce nouvel hiéroglyphe :

Lumière unique dans la CHAMBRE DE LA REINE !...

Or, si personne ne trouva le mot de cet hiéroglyphe, nous pouvons le donner à nos lecteurs.

M. de Kerdaniel était jaloux, en effet, et il l'était depuis l'aventure du bal de l'Opéra.

Les détails donnés à madame de Saint-Vi-

tal sur cette aventure étaient exacts, même en ce qui concernait l'ignorance du capitaine.

Jamais sa femme n'avait voulu lui expliquer cette rencontre étrange. Elle lui disait toujours, quand il la questionnait à cet égard: *C'est un secret que vous saurez un jour; votre honneur n'y est pour rien. C'est tout ce que je puis vous dire à présent.* Malgré cette assurance, et malgré sa promesse d'attendre patiemment, M. de Kerdaniel avait senti se développer dans son âme le ver rongeur de la jalousie. Cette maladie des cœurs tendres était devenue chez lui d'autant plus incurable, qu'il mettait plus de soins à la dissimuler, et que ses soupçons ne s'établissaient sur aucun motif plausible. Son imagination se perdait en mille conjectures plus absurdes, mais plus cruelles les unes que les autres. Et, comme loin de diminuer dans ce supplice, sa

passion ne faisait que s'y accroître, suivant l'usage, il n'osait se livrer, vis-à-vis de madame Kerdaniel, ni aux épanchements qui eussent trahi son injustice, ni à l'espionnage dont il aurait rougi secrètement. De là, cette mélancolie profonde, cet isolement continuel, ces accès de fureur concentrée, qui n'avaient pu échapper à Merluchon, et qui faisaient le désespoir du fidèle Magan. Étrange, mais inévitable effet d'une dissimulation poussée réciproquement jusqu'à l'héroïsme! Madame de Kerdaniel était la personne qui appréciait le moins l'état réel de son mari, comme M. de Kerdaniel ignorait seul les bruits injurieux qui se répandait sur sa femme!... Il ne pouvait redouter sérieusement le docteur Valinski, malgré ses assiduités singulières ; car le docteur n'était point à Paris lors de l'aventure de l'Opéra... et la jalousie du capitaine, on le conçoit,

s'acharnait sur ce point de départ... Plus d'une fois, cependant, soupçonnant le docteur de quelque complicité, il l'avait observé dans ses entretiens avec sa cliente... mais sans jamais rien découvrir qui pût justifier ses craintes... Quant à épier sa femme dans ses courses, l'idée seule lui en répugnait violemment : il sentait que c'eût été franchir une limite, au dela de laquelle toute confiance se brisait pour jamais !... Et pourtant le malheureux souffrait le martyre ! et il n'avait ni confident, ni ami pour le consoler !... et il s'accusait tour à tour de niaiserie et d'iniquité, et il ne pouvait ni justifier ni guérir son mal !... Et il jouait devant sa femme et ses gens une comédie qui était le pire de ses tourments !... Quelquefois seulement, quand il voyait la châtelaine dans ces inexplicables accès de joie et de coquetterie qui le mettaient à la torture, il laissait

éclater sa sombre douleur devant elle, et il lui rappelait l'aventure de l'Opéra... C'était précisément ce qu'il venait de faire, lorsque Gachet s'était présenté la veille... et cette lettre déchirée avait été le dénouement d'une scène pénible... Madame de Kerdaniel venait de la recevoir mystérieusement, et le capitaine lui en avait demandé communication. La jeune femme s'était bornée à montrer la suscription, mais le capitaine n'en avait point reconnu l'écriture... Alors il avait insisté pour lire la lettre; et, après un débat assez vif, la châtelaine avait dû céder à l'autorité... C'est à ce moment qu'on avait annoncé le receveur... Aussitôt une révolution s'était opérée dans l'esprit du mari... Rougissant de ses soupçons et de ses exigeances, il avait mis la lettre en pièces au lieu de la lire, et il s'était précipité hors du salon... On a vu comment madame de Kerdaniel avait repris

son sang-froid pour recueillir et brûler les fragments épars... et tout portait à croire que cette lettre était de la plus haute importance!..

M. de Kerdaniel avait passé vingt-quatre heures sans oser reparaître devant sa femme. Le lendemain soir enfin (le jour même où nos curieux étaient aux aguets sur la terrasse du notaire), le capitaine avait donné rendez-vous à Marguerite dans la *Chambre de la Reine*; là, dans ce lieu témoin de leur première entrevue et de leur premier bonheur, il lui avait demandé pardon de ses méfiances, de ses douleurs, de sa folie... De nouvelles protestations, plus tendres et plus touchantes que jamais, avaient jeté leur baume sur sa blessure. Le secret qu'il ambitionnait si cruellement lui avait été promis pour un terme prochain... Enfin, la réconciliation la plus franche et la plus douce

étaient devenue la suite de cette promesse...

Et voilà pourquoi, jusqu'à trois heures du matin, une lumière avait brillé dans la *Chambre de la Reine*.

Trois jours se passèrent dans le calme le plus profond en apparence ; mais en réalité dans la plus sourde agitation. Deux fois on vit le docteur et la châtelaine reprendre le chemin de la ferme enchantée... Les histoires qui couraient sur la Ramée prirent des dévéloppements monstrueux... Ce n'était plus un loup-garou qui l'habitait, c'était une bande d'esprits malfaisants et tapageurs... Les coups de pistolet devinrent des coups de canon ; les fusés, des incendies ; le chien de garde, un dragon dévorant. Merluchon frissonnait des pieds à la tête quand il songeait qu'il avait osé aborder ce repaire de démons!... En voyant M. de Kerda-

niel sortir de ses rêveries, et le vieux Magan reprendre ses habitudes, M. Laridon déclara que tous deux étaient ensorcelés... Quant à Gachet, il continuait le rôle muet et altier qu'il avait pris depuis son expédition... Il passait les journées à se promener le long de la Seine, par les rues et les places de Saint-Marc, épiant tout ce qu'on disait de la châtelaine de Cernan, et prêt à se couper la gorge avec quiconque oserait en dire du mal... Rien ne saurait exprimer la rancune que lui portaient les habitués du *Lion-d'Argent* et la société de madame de Preuil. Ces dames surtout ne pouvaient se pardonner de lui avoir donné des armes pour les battre, comme elles disaient!... Madame de Saint-Vital somma solennellement son mari d'envoyer un cartel au chevalier, et regretta le temps où elle eût pu le lui envoyer elle-même.... Les fréquentes entrevues du rece-

veur et du docteur mettaient le comble à cette exaspération générale.

— Que se disaient-ils, enfermés au *Lion-d'Argent?*.. Ils parlaient évidemment des mystères de la Ramée!... Le receveur avait donc vu et entendu quelque chose de grave!... Et l'ingrat ne voulait partager son bonheur avec personne!...

Ces messieurs et ces dames allèrent un jour, en force, à la Ramée... Elles ne virent que les portes closes, n'entendirent que le bruit de la chute d'eau, et s'en revinrent plus ignorantes qu'auparavant. Madame de Saint-Vital donna un louis à son garde-chasse pour y retourner la nuit suivante, et elle lui promit cinq cents francs s'il découvrait quelque chose... Le garde revint avec une douzaine de grains de plomb dans l'échine, et jura qu'on ne l'y reprendrait plus... Tout ce qu'il avait remarqué, c'était un fantôme

vert, monté sur un cheval au galop, et qui lui avait paru moitié homme et moitié femme... Ces dames pensèrent que c'était peut-être madame de Kerdaniel... et le receveur soupira en apprenant cette circonstance... Le malheureux se rappelait cette amazone inconnue, dont il n'avait pu retrouver la trace... et que, dans ses souvenirs, il appelait la BELLE INDIENNE...

Enfin, la ville entière de Saint-Marc désespérait de voir finir ce supplice de Tantale auquel elle était condamnée... lorsqu'une nouvelle triomphante, étourdissante, ravissante, vint réveiller les espérances les plus endormies.

L'amiral de Kerdaniel, père du capitaine, arriva à Cernan avec plusieurs personnes de sa famille, et tous les habitués de la *Chambre de la Reine* furent prévenus que madame de Kerdaniel reprenait ses matinées...

LA CHAMBRE DE LA REINE.

Cinquième partie.

LES MATINÉES DU CHATEAU.

VI.

L'ENFANCE D'UN AMIRAL.

— Enfin nous allons rentrer dans le sanctuaire ! enfin nous allons savoir quelque chose!... s'étaient écriées toutes les dames châtelaines.

Et les maris avaient fait écho, suivant l'usage; et toutes les rivalités, toutes les

rancunes avaient cédé devant l'intérêt commun, et madame de Saint-Vital avait pardonné au chevalier de Gachet; et M. Valinski lui-même avait presque trouvé grâce, et tout le monde s'était donné la main pour courir à la *Chambre de la Reine*!...

Jamais le cercle de madame de Kerdaniel n'avait été plus nombreux, plus brillant et plus animé!... Les Preuil, les Charleville, les d'Acigné, mademoiselle Clémentine, le vieux Sarmilly lui-même, tout le monde était là... Gachet avait retrouvé sa place habituelle dans l'embrâsure d'une fenêtre... Le docteur Valinski se tenait derrière la châtelaine, cachant sa préoccupation sous un air de galanterie. Les siéges d'honneur, à droite et à gauche de la cheminée, étaient occupés par l'amiral et ses parens : son frère cadet, officier d'artillerie en retraite, personnage aussi tranquille et aussi doux que l'amiral était

bruyant et agité ; la femme et la fille de ce même officier, une figure de patriarche et une figure d'ange ; puis un cousin germain de la famille, jeune avocat de Rennes, dont les yeux noirs ne quittaient pas les yeux bleus de sa jolie parente...

Parmi tous ces joyeux visages, ceux des habitants de Saint-Marc se faisaient remarquer par la vivacité de leurs expressions... Chacun d'eux se souvenait que la révélation des grands mystères de l'année précédente avait commencé par une réunion semblable, et c'était à qui interrogerait le plus ardemment tout ce qui pouvait mener à la découverte des mystères nouveaux. Les regards avides couraient d'un objet à l'autre, comme si le secret qu'ils poursuivaient eût été caché jusque dans les meubles de la pièce. Et puis c'était avec une véritable émotion qu'on se retrouvait dans cette chambre si pleine de

souvenirs et si sévèrement fermée depuis huit mois!... On reconnaissait avec joie ou avec attendrissement ce grand lit à baldaquin, où l'on avait vu mademoiselle de Kerdaniel mourante, cette chaise longue sur laquelle elle avait langui si douloureusement, cette petite table dorée et cette précieuse cassette, naguère arrosées par elle de tant de larmes, — et aujourd'hui (circonstance qui frappa tout le monde) fleuries avec une prédilection particulière... Il n'était pas jusqu'aux fauteuils de satin gris, brodés de rose, jusqu'aux vieux vases de Saxe et du Japon chargés de dorures, jusqu'aux immenses glaces entourées de leurs baguettes or et blanc, à qui nos curieux ne parussent demander ce qu'ils avaient vu et entendu depuis le retour de la châtelaine.

Il va sans dire que tous ces regards errants finissaient par se concentrer sur madame de

Kerdaniel... Jamais elle n'avait été si jolie, si souriante et si aimable. Aux couleurs noires ou grises qu'elle affectionnait, l'année précédente, avaient succédé le blanc et le rose, et toutes les vives couleurs du printemps. Son visage lui-même était si frais, si épanoui et si pur, que l'on eût dit la dernière fleur cueillie dans le jardin de Cernan...

Comment une femme qui avait de tels secrets dans le cœur, comment l'amazone de la Ramée, enfin, gardait-elle une physionomie si imperturbable?... — Étrange et prodigieux problème qui déroutait les esprits les plus audacieux!...

M. de Kerdaniel allait et venait d'un air courtois et galant... mais, au coin de sa lèvre entr'ouverte, un pli profond trahissait encore le mari jaloux. Le malheureux avait mis l'appareil sur la plaie, mais elle était loin d'être guérie...

Cependant le sourire, — cet uniforme des figures humaines, — rayonnait sur tous les fronts... sur celui qui méditait à part, comme sur celui qui interrogeait les autres, sur celui qui déguisait son martyre, comme sur celui qui cachait sa pensée...

— Eh bien ! voilà notre Décaméron au grand complet, dit madame de Kerdaniel avec sa grâce ordinaire... Qui se chargera d'inaugurer la seconde session ? qui nous racontera la première histoire ?...

Puis, se tournant vers son beau-père avec cette politesse féminine qui est la plus impérieuse des dominations :

— Allons, amiral, ajouta-t-elle, à tout seigneur tout honneur... C'est à vous d'ouvrir le feu !...

Ce commendement militaire plût au vieux marin... Il baisa vivement la main de sa belle-fille, retroussa trois fois sa moustache blanche,

et dit : — Je m'exécute, et je vais droit au fait...

« D'un loup de mer comme moi, vous ne pouvez attendre qu'un récit maritime. Je vous raconterai donc l'histoire, aussi exacte que merveilleuse, de l'enfance d'un des plus illustres marins du 17e siècle. Je vous permets de deviner son nom tout d'abord ; mais je vous préviens que je ne prononcerai ce nom qu'en terminant. Voici la chose dans toute sa vérité. »

I.

L'EMBARQUEMENT FORCÉ.

C'était à Flesseingue, en Hollande, en l'année 1618. Par une fraîche matinée du mois d'avril, un enfant à demi-habillé, tête nue, ses souliers dans ses deux mains, courait sur le quai de la ville, coudoyant les portefaix et les mariniers, sautant par-dessus les barils,

les caissons et les fromages, entassés pêle-mêle sur le port.

Cet enfant se rendait ainsi vers la rade, et cela pour une affaire importante et pressée, à en juger par la rapidité de sa course et par l'attention avec laquelle il observait de temps en temps un navire qui appareillait au large.

Les tranquilles habitants de Flessingue qui voyaient notre marmot passer, tout en sueur et hors d'halcine, le suivaient de l'œil un instant, puis rentraient dans leur béate insousiance, sans chercher à pénétrer le mystère de cet empressement et de cette vivacité si rares chez les Hollandais. Et les enfants de son âge qu'il heurtait en courant lui criaient quelquefois : Où vas-tu donc, Michel ? tu ne réponds pas! comme tu est fier aujourd'hui !

En effet, Michel ne leur rendait pas un

mot, pas un geste, et gagnait toujours la rade, les yeux tournés vers les navires.

— Bah! disaient alors ses camarades en reprenant leurs jeux, il va faire quelque commission pour le cordier Peters.

Mais ce n'était pas une commission qu'allait faire le petit coureur. L'inquiétude peinte sur son visage, les regards effrayés qu'il rejetait parfois en arrière, comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, donnaient à penser qu'il venait de commettre une espièglerie dont il fuyait le châtiment, ou qu'il allait exécuter un coup de tête dont il n'avait pas fait confidence à ses mentors, et qui pouvait avorter s'il était découvert.

Le navire qui attirait sa mystérieuse attention continuait d'appareiller. Il avait déjà déployé ses voiles et il commençait à lever ses ancres. Chacune de ces manœuvres avait été suivie par l'œil inquiet de l'enfant, et,

plus elles s'avançaient, plus ses pieds redoublaient de vitesse. Quand il vit le navire arriver sur son dernier câble, et s'éviter à la marée, il se débarrassa de ses deux souliers en les jetant par-dessus sa tête, et s'élança vers l'embarcadère où étaient attachés plusieurs canots. Sauter dans le premier, le dégager de son amarre, saisir l'aviron et pousser au large, tout cela fut exécuté par l'enfant en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Il commençait déjà à ramer de toutes ses forces, lorsqu'un incident imprévu vint ralentir son ardeur.

Il vit un nègre accourir vers lui en jurant et en lui montrant le poing. Le rameur novice voulut s'éloigner du bord avant que le nègre l'eût atteint ; mais sa force trahit son courage, et bientôt le petit malheureux sentit son oreille prise entre deux doigts vigoureux. La douleur lui arracha l'aviron des

mains et le fit tomber lui-même à genoux devant le noir, comme un coupable surpris en flagrant délit.

— Pourquoi voulais-tu emmener ce canot, moussaille; pour le voler?

L'enfant ne savait que répondre.

— Ah! je t'apprendrai, garnement, à mettre les embarcations en dérive!

Et, pour mieux lui faire entrer la leçon dans la tête, le nègre lui serrait l'oreille à en faire jaillir le sang, tandis que le patient, sans mot dire, inclinait sa tête sur son épaule, en suivant, pour diminuer la douleur, tous les mouvements du bras terrible qui s'était emparé de lui.

— Sans compter que tu pouvais te noyer comme un chat, malheureux! ajouta le charitable Africain, avec un intérêt ironique, vivement manifesté par un revers de main qui rendit la joue du pauvre enfant rose

comme une pomme d'api. Cette secousse physique et morale sembla le tirer d'embarras et lui suggérer une justification. Il se frappa le front comme un homme qui se ravise et prend son parti.

— Ah çà! dit-il, voici assez d'insultes, moricaud! qui es-tu pour me traiter de la sorte?

En parlant ainsi, l'enfant se posa fièrement sur un banc du canot et lança à son adversaire un regard plein d'importance.

Le nègre eut une sorte d'éblouissement devant ce petit drôle qui le toisait ainsi du haut de ses deux bras croisés.

— Qui je suis, moussaille! répondit-il enfin, je suis matelot à bord de ce navire qui appareille et qui m'attend pour partir; ainsi, file ton nœud sans demander ton reste, et remercie le ciel qui ne me donne pas le temps de te châtier comme il faut.

— Si tu es matelot sur ce navire, moi j'y suis mousse ! repartit l'enfant, en appuyant ce mensonge improvisé du sang-froid le plus parfait.

— Et depuis quand mon capitaine a-t-il l'avantage de t'avoir pour mousse? reprit le matelot, d'un air de doute et de raillerie.

— Depuis quand, répéta l'autre sur le même ton, depuis quand mon capitaine à-t-il l'avantage de te posséder pour matelot?

La terreur première du marmot avait encouragé la brutalité du nègre ; son aplomb soudain lui plut et l'adoucit.

— Je suis embarqué d'avant-hier, à bord de la galiote la *Sainte-Jeanne*, dit le véritable matelot.

— Et moi j'y suis embarqué d'hier! riposta le faux mousse ; voilà, sans doute, pourquoi je n'ai pas encore l'honneur d'être connu de vous... Mais nous ferons connaissance...

— Vous voyez-bien qu'on s'entend quand on s'explique, continua-t-il en s'asseyant sur l'arrière du canot; si vous n'aviez pas été si brutal, nous serions déjà à bord, où vous courez risque d'attraper un *suif* (une réprimande) pour punir vos lenteurs, et moi des taloches pour guérir mon oreille. Ainsi, virez de bord, et ramez ferme, si vous tenez à conduire seul l'embarcation, — de peur que *je ne la mette en dérive* ou que *je ne me noie comme un chat.*

Ce mélange de résolution, de sang-froid et de malice intrigua un peu le matelot; mais il y avait dans les dernières paroles de l'enfant tant de sincérité apparente, tant de ce laisser aller qui ne permet pas le moindre doute, qu'il nen demanda pas d'avantage, et, gagnant le large, il se mit à ramer vigoureusement pour rattraper le temps perdu.

Pendant quelques minutes, l'enfant parut

tourmenté d'une vive inquiétude, mêlée de remords et de regrets. Il resta pensif et silencieux, l'œil tourné vers la ville qui semblait s'éloigner. Une grosse l'arme vint s'enfler aux bords de ses petits yeux vifs et ronds, et, après s'être arrêtée un instant dans ses blonds cils, elle roula lentement le long de sa joue, dont le vermillon disparut sous une pâleur étrange; mais à peine eut-il donné cette marque de faiblesse, qu'il s'en repentit. La honte lui rendit ses couleurs; et, dévorant promptement ses larmes, comme pour anéantir une preuve de lâcheté, il se jeta sur un aviron, l'engagea dans les tolets et le mania avec une force et une dextérité qui causèrent au nègre autant d'étonnement que de plaisir.

— Ma foi! dit-il, mon capitaine peut se flatter d'avoir fait une bonne acquisition en t'enrôlant à son bord ; sais-tu aussi bien

grimper dans les hunes que manier la rame, mon camarade?

L'enfant ne semblait pas entendre et donnait de tels coups d'aviron qu'il faisait éviter la barque.

— Si tu n'es pas bavard, par-dessus tout cela, continua le nègre, tu seras vraiment un mousse comme on n'en voit point. Ce n'est pas ta première campagne? et tu as déjà mangé de la garcette, n'est-ce pas?

L'enfant hocha la tête et fit, sans répondre, un geste négatif.

— Si c'est aujourd'hui ta mise à l'eau, mon petit dogre, tu peux te vanter d'avoir une crâne vocation pour le métier, et ce serait un crime que de te laisser à terre, marmota encore le noir, en accentuant sa phrase de quelques hem! arrachés par les efforts qu'il faisait pour se remettre au travers du courant, et sous le vent de la *Sainte-Jeanne*.

Ils étaient en ce moment à moitié chemin de la galiote. L'enfant tressaillit à la dernière phrase de son compagnon; il mesura vivement d'un coup d'œil la distance qui le séparait de la ville, pour s'assurer qu'on ne pouvait plus l'y ramener. Puis, rejetant son aviron d'un mouvement convulsif, il enjemba les bancs du canot et vint se jeter au cou du noir, en répétant :

— Oui, ce serait un crime de me laisser à terre! n'est-ce pas, ce serait un crime? Tu es bon, toi, et je t'aimerai toute ma vie si tu m'emmènes!...

A ces mots, qui démentaient si subitement ce qu'il venait de se laisser dire, le nègre s'arrêta, pétrifié, au milieu de ses mouvements, comme la femme de Lot, et faillit, de surprise, laisser tomber sa rame à la mer...

Les aveux de l'enfant ne tardèrent pas à lui apprendre toute la vérité.

Le prétendu mousse, enrôlé de la veille, n'était qu'un déserteur, un aventurier de onze ans, qui s'échappait du toit paternel pour s'embarquer malgré sa famille, que ses parents chercheraient le lendemain par toute la ville, et croiraient tué ou noyé, ou enlevé par des pirates. Toutes ces idées trottaient dans la tête du pauvre noir; mais elles le touchaient moins encore que le remords d'avoir été si habilement joué par un bambin de onze ans. Aussi, après avoir passé par l'étonnement, par l'inquiétude, par la crainte, il finit par entrer en fureur, et cria à l'enfant, en le prenant au collet :

— Ah ça! vaurien, tu te moquais donc de moi, avec ton enrôlement? Voyons, qui es-tu? d'où sors-tu? que veux-tu que je fasse de toi? Parle vite, et si tu recommences à mentir, je te casse la tête avec ceci.

En disant cela, il levait la barre du gou-

vernail sur le faux mousse. Celui-ci, sans trop se déconcerter, lui montra du doigt le canot qui s'en allait en dérive, et les signaux qu'on faisait de la galiote pour le presser d'arriver.

On ne pouvait mieux rappeler au nègre toute la perplexité de sa position. Retourner à la ville pour débarquer l'enfant, c'était faire perdre la marée à son navire, d'où il serait infailliblement chassé. Continuer sa route, c'était se rendre complice d'une étourderie qui pouvait avoir des suites funestes. Dans cette incertitude, il restait debout, regardant successivement l'enfant, la barque en dérive et les signaux qui devenaient des menaces. Il eut un moment la tentation de rouer de coups l'auteur de son embarras; mais c'était le moyen d'y mettre le comble.

— Bast! dit-il enfin avec insousciance,

allons toujours à bord ; le capitaine verra ce qu'il aura à faire, et je m'en lave les mains. On rira de moi, mais cela vaut mieux que d'être chassé de la *Sainte-Jeanne* et de manquer mon voyage.

Cette résolution définitive donnant du courage au nègre et à l'enfant, tous deux se remirent à ramer, et en peu de minutes ils accostèrent la galiote.

II.

LE SECRET DE L'ENFANT.

— Où as-tu péché ce petit passager, moricaud? Il ne valait pas la peine de nous faire attendre si longtemps, morbleu, criaient les matelots du bord, en jetant l'échelle de cordes aux deux nouveaux venus.

Le noir, sans leur répondre, fit monter l'enfant devant lui, et courut droit au capitaine lui conter son aventure, dont il retrancha comme il pût ce qu'il y avait de mystifiant pour lui-même. Le capitaine lui donna le *suif* qu'avait prédit le marmot, et s'apprêta à interroger celui ci. Mais il le chercha en vain sur le pont; le petit drôle y avait à peine mis le pied, qu'il avait escaladé les haubans comme un écureuil, et s'était réfugié dans la grande hune, aux applaudissements de tout l'équipage.

— Descends, vaurien, lui cria le capitaine.

— Je descendrai quand vous aurez perdu de vue la ville, et que vous ne pourrez plus me débarquer, répondit l'enfant du haut de sa tribune aérienne.

— Bosmann, dit le capitaine, allez prendre cet enfant, et vous le ferez mettre à

terre, à la pointe du nord, pendant que nous la doublerons.

Le bosmann mit le pied sur la première enfléchure pour aller forcer le rebelle dans ses retranchements, mais ce dernier, qui avait deviné l'ordre, quitta la hune où il était pour grimper plus haut, et se réfugia jusqu'au bout de la vergue de perroquet.

L'équipage applaudit de plus belle à la dextérité de cette nouvelle ascension.

— Le petit diable ferait un bon mousse, murmura le capitaine, qui ne put s'empêcher de sourire de satisfaction à la vue d'une telle agilité.

Cependant, le bosmann avait examiné le fuyard avec attention, pendant qu'il s'installait sur le bout de la vergue.

— Par *Sainte-Jeanne,* s'écria-t-il, je reconnais cette figure là, c'est le petit Michel, le fils du vieux porteur de bierre de la grande

rue, le garçon apprenti du cordier Peters. Eh! parbleu! j'aurais dû le deviner avant de le voir, car il n'y a que lui dans tout Flessingue qui soit capable d'une pareille équipée. Son père n'aura pas voulu l'embarquer de bon gré, il s'embarque de force; et celui qui le dénichra de là-haut pourra se flatter d'avoir bon pied bon œil; je cède la place à qui voudra la prendre.

— Je la prends, s'écria un grand flandrin de novice, qui, en trois enjambées, fut au pied du mât de hune, et en deux autres au milieu de la vergue dont l'enfant occupait l'extrémité.

En se voyant sur le point d'être pris, Michel s'accrocha aux cordages, et se suspendant au-dessus de l'eau par un seul bras, il cria de toutes ses forces:

— Si l'on ne promet pas de me garder à bord de la *Sainte-Jeanne*, je me jette à la mer!..

Tout le monde pâlit de frayeur et en même temps d'admiration devant une résolution et une intrépidité si incroyable à cet âge. Le novice, arrêté court, regarda en bas pour demander ce qu'il devait faire.

— Descends ! cria le capitaine après avoir dit deux mots à l'oreille du bosmann.

En ce moment la *Sainte-Jeanne* rangeait la côte en doublant la pointe du nord...

Michel était remonté sur la vergue, et l'équipage se demandait ce qu'on ferait de lui. Tout le monde était d'avis qu'il fallait garder à bord un si brave petit mousse. Le capitaine et le bosmann allèrent sous la dunette ; ce dernier écrivit une lettre, où il déclarait au père de Michel qu'il ne devait pas être inquiet de son fils, que le commandant de la *Sainte-Jeanne* l'emmenait avec lui,

et qu'il le lui ramènerait dans un an, sain et sauf et bon marin.

Cette lettre fut confiée à deux matelots, qui allèrent le remettre au garde-côte en sentinelle sur la pointe du nord, et revinrent à bord à force de rames.

Un quart-d'heure après la *Sainte-Jeanne* était en pleine mer.

Alors seulement Michel descendit sur le pont. A peine y fut-il arrivé, que l'équipage entier l'entoura. Chacun voulait lui parler et lui serrer la main comme à un personnage.

Il raconta qu'il avait toujours eu le désir de naviguer, qu'il s'ennuyait de tourner une roue du matin au soir dans la corderie du vieux Peters; qu'il avait envain supplié son père de l'embarquer; qu'enfin, résolu de partir à tout prix, il s'était échappé le matin de l'atelier de son maître et s'était jeté dans

le premier canot qu'il avait trouvé, pour aller obtenir de gré ou de force une place de mousse à bord de la *Sainte-Jeanne*.

Le capitaine, qui en en écoutant ce récit comme les autres, observait avec attention le visage de l'enfant, remarqua que l'air délibéré affecté par lui devant les matelots cachait un grand fond de tristesse et de regret, et que ses yeux se mouillaient de larmes involontaires en parlant de son père et en regardant du côté de Flessingue. Cette découverte lui fit soupçonner que Michel ne disait point tous ses secrets à l'équipage, et qu'il n'était peut-être pas dans sa désertion aussi coupable qu'il paraissait l'être. Décidé à pénétrer ce mystère, il ordonna à Michel de le suivre et se rendit avec lui dans sa cabine.

— Mon enfant, dit-il en s'asseyant avec gravité, pendant que le mousse restait de-

bout devant lui comme un accusé devant son juge, mon enfant, tu viens de commettre une grande faute; tu viens de désobéir à ton père et de l'abandonner en t'embarquant sans son approbation; quelle raison a pu te pousser à agir ainsi?

— Je l'ai déjà dite, balbutia Michel qui commençait enfin à se déconcerter; je voulais être marin, et mon père ne le voulait pas.

— Il fallait te soumettre à la volonté de ton père, ou attendre son consentement.

— Je ne pouvais pas attendre...

— Tu ne pouvais pas attendre! à ton âge! qui te pressait donc tant de partir?...

L'enfant baissa la tête, garda le silence, et refusa de répondre à la question réitérée du capitaine.

— Mon enfant, reprit celui-ci avec douceur, je ne suis pas seulement ton chef, je

suis encore ton ami; je t'ai déjà pardonné ta faute en devenant ton complice, et ton courage m'intéresse. Voyons, parle-moi franchement... Tu as un secret que tu n'oses me dire... Ce secret serait peut-être ta justification... Allons, viens me le confier... viens.

En disant cela, le capitaine se radoucissait de plus en plus, et attirait l'enfant sur ses genoux. Tout à coup, l'ayant regardé de plus près, il vit deux grosses larmes rouler sur ses joues, et il entendit un soupir étouffé sortir de sa poitrine.

— Michel! s'écria-t-il avec émotion... Michel! tu as du chagrin... Ne m'en cache pas plus longtemps la cause, parle... Je te l'ordonne! je t'en prie...

— Eh bien! dit le mousse, en laissant échapper des sanglots et en se jetant dans les bras du capitaine. — Eh bien, je vais

tout vous dire… et vous verrez si, à ma place, vous n'auriez pas fait comme moi. Je ne suis pas aussi mauvais sujet que j'en ai l'air, allez, mon capitaine, et si j'ai désobéi à mon père… ce n'est pas faute de l'aimer… au contraire… Enfin, mon capitaine, voici l'histoire. Si j'ai menti deux fois depuis ce matin, c'était dans une bonne intention, et Dieu me le pardonnera : vous allez savoir toute la vérité. Vous connaissez assez mon père pour savoir qu'il est pauvre, très pauvre. Il m'avait placé chez le cordier Peters pour ne pas trop m'éloigner de lui et pour que je pusse l'aider à vivre par mes petits bénéfices; mais ces bénéfices étaient si peu de chose que notre misère ne faisait qu'augmenter de jour en jour. Enfin, il y a peu de temps, mon père est tombé malade. Il a été obligé de cesser de porter sa bière, n'en ayant plus la force, et moi j'ai quitté la cor-

derie pour rester auprès de lui et le soigner, comme c'était mon devoir. Cela a duré plus de deux semaines; si bien que, quand mon père a été convalescent, nos dernières ressources se sont trouvées épuisées et nous nous sommes vus sans pain. C'était la première fois que cela nous arrivait. Ce que je pouvais gagner chez Peters était plus insuffisant que jamais; je ne savais comment faire pour tirer mon pauvre père de son affreuse position, et je passais les jours et les nuits à chercher un moyen de gagner quelque argent. Je me suis offert dans tous les ateliers de Flessingue sans réussir à obtenir des avances; c'est alors que j'ai songé à m'embarquer; j'en ai parlé à mon père; mais, loin d'approuver mon projet, il m'a défendu de l'exécuter, et m'a serré dans ses bras, en déclarant qu'il ne me laisserait jamais me séparer de lui. Cependant il le fallait. Après avoir

hésité bien longtemps, je me décidai à chercher une place de mousse. Mais j'eus beau faire, je ne pus en trouver ; tous les capitaines me refusaient parce que j'étais trop jeune. Alors, ne sachant plus où donner de la tête, et voyant mon père exposé à mendier ou à mourir de faim, je courus chez Peters, je lui dis que j'étais embarqué ; je le priai de me prêter quelque argent dont il se ferait payer à mon retour sur mes gages. Il y consentit ; je revins déposer secrètement cet argent près du lit de mon père, je le quittai, en lui disant que j'avais trouvé du travail ; et je vins à bout de m'introduire à votre bord, comme vous avez vu. Voilà mon histoire, capitaine ; si j'ai eu tort, pardonnez-moi, et apprenez-moi à devenir un bon marin pour gagner de quoi faire vivre mon vieux père.

A ce récit, qui portait tous les caractères de la franchise et, qui annonçait dans le pe-

tit Michel autant de piété filiale que ses premières démarches avaient semblé temoigner d'indocilité, le capitaine ne put retenir des larmes d'attendrissement et d'admiration, et il pressa l'enfant dans ses bras, en lui promettant de l'instruire et de le traiter comme un fils. Il reconnaissait d'avance un véritable marin, au mélange d'esprit et de cœur, de finesse et de sensibilité, d'espièglerie et de franchise dont Michel lui avait fourni les preuves en si peu de temps. Il voulut lui donner tout de suite une marque de sa satisfaction.

— Mon ami, dit-il à l'enfant, combien Peters t'a-t-il prêté sur tes gages futurs ?

— Quarante livres.

— Eh bien ! je te les donne comme gratification. Cela ne comptera pas dans le prix de ton enrôlement, et tu auras, en outre, vingt livres par mois, si tu te comportes bien.

— Quel bonheur ! quel bonheur ! s'écria Michel ; mon pauvre père sera riche à mon retour.

Et il se jeta au cou du capitaine, en jurant de devenir *le premier marin de Hollande.*

A dater de ce moment, Michel fut l'exemple et l'idole de l'équipage de la *Sainte-Jeanne.* Le bosseman et le capitaine lui apprirent toutes les manœuvres du bord, et en firent en quelques semaines un mousse accompli.

Après le capitaine et le bosseman, le meilleur ami de Michel fut le nègre qui l'avait amené à bord, le jour de son embarquement, et qui en avait été l'auteur involontaire.

Ce nègre se nommait Kan-Goué. Il avait été acheté fort jeune sur la côte de Guinée par un Hollandais qui l'avait amené à F les singue, où il l'avait gardé à son service. Kan-Goué sut si bien gagner l'affection de son maître, par ce dévouement machinal et ces

petits soins serviles dont les bons nègres seuls sont capables, qu'il obtint enfin l'objet de tous ses désirs : la liberté ! Le premier usage qu'il en fit fut de chercher un moyen de retourner dans sa patrie. Il n'en vit pas de meilleur que de s'embarquer. Il s'instruisit donc de tout ce qu'il fallait savoir pour cela, et se fit enrôler comme matelot à bord de la *Sainte-Jeanne*. La *Sainte-Jeanne* devait toucher à l'île de Gorée, sur la côte occidentale du Sénégal.

Lorsque Kan-Goué avait surpris Michel dans son canot, sur le quai de Flessingue, il revenait de faire une dernière commission pour son capitaine. Et, maintenant que l'on connaît son désir de revoir son pays, il est facile de comprendre pourquoi il aima mieux favoriser la désertion de Michel que de s'exposer par un retard à se faire renvoyer par le capitaine de la *Sainte-Jeanne*.

Michel et Kan-Goué oublièrent sans peine leur altercation dans le canot, et tous deux s'accordèrent pour ne voir dans cette scène que l'heureuse origine d'une amitié réciproque. Cette amitié ne s'altéra jamais. Pendant tout le voyage, on vit le mousse aider le matelot de son agilité, et le matelot seconder le mousse de sa force.

Ces détails étaient nécessaires pour l'intelligence de l'aventure qui va suivre.

III.

LA BONNE AVENTURE.

Un jour que la *Sainte-Jeanne* se trouvait arrêtée en pleine mer par une acalmie, les matelots étaient rassemblés sur le gaillard d'avant, autour d'un vieux timonier du bord

qui avait de grandes prétentions a être prophète, et qui tirait les cartes et disait la *bonne aventure* à tous ceux qui voulaient le consulter.

A l'un, très connu pour un ivrogne, il annonçait plaisamment qu'il viderait dans sa vie plus de verres de rhum et plus de pots de bière qu'il ne recueillerait de pièces d'argent dans sa bourse.

A l'autre, il prédisait qu'une vague l'ensevelirait un jour au fond de la mer; prédiction trop bien fondée sur les tristes vicissitudes de la vie maritime!

Kan-Goué écoutait, bouche béante, les prophéties du vieux timonier, croyant aveuglément à tous les oracles qu'il prononçait.

Le petit Michel, que le bon nègre tenait entre ses genoux, ne partageait pas sa crédulité et ne voyait dans les bonnes aventures du sorcier qu'une occasion de rire aux

dépens de ceux à qui il prédisait des mésaventures.

— A notre tour, timonier, dit tout à coup le noir, choisissant le moment où le vieux matelot était en train d'annoncer du bonheur ; à notre tour, répéta-t-il, dites-nous ce que nous deviendrons, Michel et moi ?

— Oui, oui ! s'écria tout l'équipage, dont le nom seul de Michel excitait vivement l'intérêt ; que deviendra notre brave petit mousse quand il sera en âge de faire un grand marin?

Le bruit courut dans tout le navire qu'on allait dire la bonne aventure à Michel, et chacun s'empressa de venir écouter.

Le capitaine lui-même s'approcha et promit au prophète d'arroser son gosier largement, s'il annonçait du bonheur au petit mousse. C'était dicter d'avance au sorcier ce qu'il avait à dire ; car le vieux matelot aurait promis tous les biens de la terre pour un verre de vin.

On fit cercle autour de lui; on plaça au milieu l'enfant émerveillé, et le timonier se recueillit un instant pour donner plus de solennité à la cérémonie.

— Kan-Goué, dit-il brusquement, en prenant la main du noir, je vais commencer par toi pour me mettre en train; je n'ai qu'un mot à te dire. Tu n'as pas trente ans, n'est-ce pas? eh bien, quand tu en auras soixante, c'est-à-dire dans trente ans d'ici, tu ne seras plus au service de personne.

—Je serai mort? demanda le nègre effrayé.

— Non, tu seras roi dans ton pays.

— Je serai roi!

— Il sera roi!

Et tout le monde, le noir le premier, d'éclater de rire en entendant une telle prédiction. Kan-Goué, convaincu que le timonier s'amusait à ses dépens, se hâta de détourner l'attention vers Michel.

— Oui, oui, Michel!... répéta l'équipage.

Le vieux matelot fit avancer l'enfant, qui se pinçait les lèvres pour maîtriser son envie de rire. Il examina ses mains l'une après l'autre, étudia les lignes de son front, lui fit tirer la langue (ce que l'espiègle exécuta d'un air plus moqueur que docile); puis il prit une cheville de fer par le milieu, la fit tourner en l'air et retomber sur le pont. La cheville se planta, par le petit bout, entre deux planches... Excellent augure!

Alors le timonier demanda aux matelots qui l'entouraient d'où venait le vent.

— Il n'en fait pas, répondirent ceux-ci, de quoi remuer une plume.

— Sud-sud-ouest, dit le vieux matelot en tournant son doigt mouillé vers les quatre points cardinaux.

Après quoi, il demanda une pièce d'argent. On lui en présenta dix; il choisit la

plus grosse, la lança trois fois en l'air, trois fois elle retomba sur le même côté. Il la reprit, la fit rouler sur sa circonférence; et, comme elle revenait toujours par la gauche, il fit un geste de mécontentement.

— A qui est cette pièce, demanda-t-il?

— A moi, dit le grand novice dont il a déjà été question.

— Eh bien! reprit le timonier, elle est ensorcelée et je ne te la rendrai pas; car tu mourrais avant un an si tu la portais sur toi.

Disant cela, le vieux plaisant mit philosophiquement la pièce dans sa poche, aux vaines réclamations du novice et aux grands éclats de rire de tout le monde.

— Maintenant, poursuivit le timonier, voyons ce que diront mes cartes.

Il les mêla et les étala devant lui à plusieurs reprises, en poussant à chaque fois des cris de surprise et d'admiration; puis,

se rengorgeant avec majesté dans sa cravate, et posant solennellement une main sur l'épaule de Michel, il parla ainsi :

— L'avenir de cet enfant m'est découvert : Michel deviendra un des plus grands hommes de la Hollande et le premier marin de son siècle!

En entendant ces mots, chacun applaudit avec joie, et Kan-Goué embrassa le mousse.

— Le timonier a soif, dit finement ce dernier, en faisant allusion à la promesse du capitaine.

Au même instant, celui-ci fit apporter une bouteille de vin vieux; il versa une rasade au prophète de bonheur, qui l'avala lestement, et continua ainsi, le verre à la main :

— Oui, Michel, oui, l'enfant que voici, étonnera le monde entier par ses exploits! il sera le vengeur de la Hollande et la terreur de toutes les mers du globe!

Une seconde rasade fut le prix de cette nouvelle prédiction, et le timonier, puisant de nouvelles lumières dans la bouteille, reprit encore, en montrant le petit mousse :

— Cet enfant, ce fils du pauvre porteur de bière de Flessingue, sera, tout jeune encore, commandant de vaisseau ; je le vois ensuite à la tête d'une flotte qu'il mène de victoire en victoire ; enfin, il sera dans trente ans *Grand-Amiral de Hollande !*

Après avoir prononcé cette dernière phrase, le timonier acheva de vider sa bouteille, et tout l'équipage, prenant au sérieux sa bonne aventure, se mit à boire à la grandeur future du petit mousse ; après quoi, pour terminer la séance, on porta l'enfant en triomphe sur le pont de la *Sainte-Jeanne*, en criant :

— Vive le Grand-Amiral Michel ! vive le héros et le vengeur de la Hollande !

IV.

L'AMIRAL ET LE VICE-ROI.

Il est inutile de dire qu'au retour de son premier voyage, Michel reçut de son père le pardon le plus touchant et le plus doux accueil. Le pauvre porteur de bière termina en paix ses jours, grâce aux économies et aux soins de son fils qu'il laissa désormais naviguer tant qu'il voulut.

Trente-trois ans après ce qu'on vient de raconter, une escadre des provinces unies de Hollande croisait devant l'île de Gorée, dont un capitaine de vaisseau anglais s'était rendu maître, après avoir capturé plusieurs navires hollandais. L'amiral qui comman

dait cette escadre réduisit en peu de jours les Anglais, les chassa de l'île et les força de restituer tous les navires qu'ils avaient pris.

Quelques jours après cette victoire, un canot de l'escadre, envoyé à terre pour y chercher de l'eau, rencontra une pirogue conduite par six insulaires, sous les ordres d'un vieux nègre, entouré de toutes les marques de respect usitées chez les Africains.

Les deux embarcations s'accostèrent; le vieux nègre, adressant la parole aux canotiers de l'escadre en très bon hollandais, leur dit qu'il était le vice-roi de l'île de Gorée. A cette nouvelle, les canotiers levèrent leurs rames en signe de vénération, et les noirs rendirent la même politesse.

— Voudriez-vous m'apprendre, reprit le vice-roi, comment se nomme l'amiral commandant de l'escadre qui a si promp-

tement sauvé l'île et chassé les Anglais?

On dit au nègre le nom qu'il demandait ; mais à peine l'eut-il entendu, qu'il tressaillit de surprise et se le fit répéter plusieurs fois...

— C'est impossible!... s'écria-t-il avec la plus grande stupéfaction.

— C'est pourtant la vérité, répondirent les hommes de l'escadre.

— Alors, dit vivement le roi nègre, conduisez-moi vers votre amiral!...

Les canotiers obéirent avec empressement.

Cinq minutes après, on annonçait à l'amiral-duc des Provinces-Unies le vice-roi de l'île de Gorée, et à peine ces deux puissants personnages furent-ils en présence, qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en criant :

— Michel Ruyter!

— Kan-Goué !

En effet, le premier était le fils du porteur de bière de Flessingue, devenu le fameux amiral de Hollande, et le second était le nègre qui avait embarqué, bon gré mal gré, le petit Michel à bord de la *Sainte-Jeanne.*

Ainsi, tous deux avaient vérifié, aux deux extrémités du monde, les singulières prédictions du vieux timonier; et, si ce point de départ de l'élévation de Ruyter a quelque chose de miraculeux, les exploits qui justifièrent cette élévation sont certes plus miraculeux encore, comme chacun peut s'en assurer en parcourant l'histoire de l'illustre marin, — résumée ainsi par ses compatriotes sur le monument qu'ils ont élevé à l'ancien apprenti cordier de Flessingue :

A l'éternelle mémoire
De MICHEL DE RUYTER,
Amiral de Hollande et de Ouest-Frise,
Anobli et honoré de l'ordre de

Chevalerie par trois monarques;
Élevé à la dignité de Duc,
Dans le royaume de Naples.
Il ne trouva aucune noblesse dans sa race,
Et ne dut la sienne qu'à Dieu
et à son mérite.
Par une expérience de cinquante-huit
ans, il devint le plus grand homme
de mer de son siècle.
Après avoir combattu sur l'Océan
et sur la Méditerranée pendant
sept guerres, pris des villes et des
forteresses, au nord et au midi,
acquis aux Provinces-Unies
La grande côte de la mer
Atlantique;
Dompté les pirates, été créé chef
de l'armée navale, avoir gagné
quinze grandes batailles,
livré un mémorable combat
de quatre jours,
défendu quatre fois la République
contre les efforts pressants
de deux puissantes armées navales
réunies et prêtes à la détruire;
Enfin, après avoir résisté, par sa valeur
et sa prudence, à des forces supérieures,
Il fut blessé à la seconde bataille
de Sicile, et mourut de ses blessures,
au port de Syracuse,

le 29 avril 1676,
Étant né à Flessingue,
le 24 mars 1607.

Les États des Provinces-Unies
ont fait élever ce tombeau,
au frais du public,
à l'honneur de ce chef
de leurs armées navales,
en reconnaissance de ses grands services.

Il a vécu 69 ans, 1 mois
et 5 jours,
sans cesser d'être la terreur de l'Océan.

Le récit de l'amiral de Kerdaniel amenait directement la conversation sur le merveilleux; on juge que les dames en profitèrent et que les allusions à la Ramée ne se firent pas attendre...

— On ne saurait nier, s'écria la baronne

de Saint-Vital, qu'il n'y ait des choses dont on ne peut se rendre compte et qui, cependant, sont avérées par tout le monde.

— Les phénomènes du magnétisme? dit la châtelaine, détournant avec habileté la conversation.

— Non, reprit obstinément la baronne, je parle de certains faits publics, extraordinaires, et dont ce pays comme tant d'autres a été témoin... par exemple...

Gachet sentit que madame de Saint-Vital allait passer les bornes de l'allusion... Il rougit et tressaillit sur sa chaise, et rompit les chiens par un éclat de rire :

— Ah! ah! madame la baronne en revient toujours à ce MARI-FANTÔME, qui jeta, l'an dernier, l'épouvante dans tout Saint-Marc. Eh bien! poursuivit le receveur sans laisser à la grosse dame le temps de reprendre la parole, ce conte fantastique a fini par s'ex-

pliquer comme tous les contes fantastiques. J'en tiens la clé de fort bonne source, et quand mon tour viendra, c'est l'histoire que je vous raconterai...

— Vraiment? oh! contez-la donc tout de suite! s'écrièrent les demoiselles de Preuil et de Sarmilly, passionnées pour les histoires de revenants.

— Quand mon tour viendra, mesdemoiselles, reprit le receveur en s'excusant, je complèterai mes renseignements, et vous ne perdrez rien pour attendre.

Il suffisait à Gachet d'avoir dépisté la baronne... La conversation reprit son cours général...

Mais madame de Saint-Vital n'était pas femme à se tenir pour battue... Elle s'assura adroitement la complicité de madame de Preuil, et toutes deux à la fois lancèrent à la châtelaine le nom de la Ramée...

Elles remarquèrent à ce nom le trouble du docteur et du receveur; mais elles furent confondues de l'impassibilité de madame de Kerdaniel...

— Ah! votre ferme fait du bruit dans le pays, docteur? dit-elle en se retournant à demi sur sa chaise...

— Un bruit d'enfer, c'est le cas de le dire! répondit le docteur; car il ne s'agit de rien moins que du diable en personne!...

— En vérité!... mais vous ne m'avez pas prévenue de cela... moi qui veux vous acheter cette terre!... contez-moi donc cette histoire, mesdames, ajouta la châtelaine de l'air le plus curieux du monde.

La baronne et le docteur n'en revenaient pas... ce sang-froid leur coupait la parole... Cependant Gachet s'agitait sur sa chaise, et M. Valinski baissait gravement les yeux... Le capitaine venait de sortir pour donner

quelques ordres. — Cette circonstance rendit le courage à madame de Saint-Vital...

Elle raconta tout au long les bruits qui couraient sur la Ramée, les loups-garous, les détonations, les illuminations nocturnes, le Chinois et l'Espagnol, etc., etc... Elle ne supprima de son récit que ce qui concernait madame de Kerdaniel...

Mais quelle fut sa surprise de voir celle-ci dérouter l'examen dont elle était l'objet par le rire le plus cordial, et jurer gaîment à ces dames de se procurer et de leur donner la clé de ces mystères!...

Était-ce une comédie admirablement jouée pour détourner leur attention? Était-ce une promesse adroite de récompenser leur discrétion par des confidences comme celles de l'année dernière?... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces dames parurent se demander si elles

n'étaient point le jouet de quelque conte absurde, et qu'elles doutèrent sérieusement un instant de tout ce qu'on leur avait appris sur la Ramée...

Malheureusement l'amiral, que cette histoire avait singulièrement diverti, déclara qu'il voulait savoir à quoi s'en tenir ; que le rôle de pourfendeur de spectres était fort de son goût, et qu'il irait au premier jour faire connaissance avec le diable de la Ramée...

A ces mots, la châtelaine changea de figure et perdit subitement son assurance... Elle pâlit et ne put venir à bout de maintenir le sourire sur ses lèvres. — Il fallut que le docteur prît la parole pour lui donner le temps de se remettre... et l'amiral fut le seul qui ne s'aperçut point de cette révolution...

— Ah beau-père, dit-elle enfin d'une voix

encore émue... vous ne ferez pas une chose indigne de votre âge et de votre nom!... vous n'irez pas vous risquer dans cette ferme perdue, et contre quelques mauvais plaisants peut-être...

— J'irai, vous dis-je, réprit l'amiral.

— Non, beau-père!

— Et pourquoi pas?...

— Parce que je vous le défends!...

Madame de Kerdaniel prononça ces derniers mots avec une dignité mêlée de tant de grâce, qu'au grand désappointement de ces dames l'impérieux amiral s'inclina et se soumit...

— Au reste, je vous l'ai dit et je vous le répète, mesdames, reprit alors la châtelaine triomphante, c'est moi qui me charge des mystères de la Ramée. — J'ai mon idée pour les découvrir, et je m'engage à vous les révéler avant un mois... — A demain matin,

mesdames, ajouta-t-elle de l'air le plus aimable; — c'est M. de Grandmaison qui aura la parole.

M. de Grandmaison était le jeune avocat de Rennes amené au château par M. de Kerdaniel avec sa famille.

VII.

LE DERNIER AMOUR DE BOCCACE.

— L'amiral vous a parlé d'un célèbre marin, dit M. de Grandmaison ; moi je vais vous parler d'un illustre amoureux. Si l'intérêt fait défaut à mon histoire, du moins elle ne manquera pas d'à-propos ; je vais présenter à notre Décaméron l'auteur du *Décaméron*

par excellence, le digne élève de Pétrarque, Géronimo Boccacio.

Un soir d'avril de l'an 1349, au fond d'une chambre retirée du palais des Médicis, à Florence, un homme dans la force de l'âge était seul avec une femme d'environ vingt-cinq ans. Belle autant que le pays et l'époque peuvent le faire imaginer, la femme avait encore relevé la grâce et la majesté de sa personne par une toilette dont la soie et le velours étaient les moindres accessoires, et où l'éclat de l'or s'effaçait devant le feu des diamants. L'homme était vêtu avec une simplicité pleine d'élégance et de grandeur. Une ample robe rouge couvrait à demi son pourpoint noir à crevées de satin brun, et, délivrés d'une toque où se mêlaient ces trois couleurs, ses cheveux tombaient en mille boucles sur son cou, en dépit de la mode du temps qui exigeait le sacrifice complet de cette parure na-

turelle. Il tenait à la main un volume richement relié, dans lequel il faisait une lecture, écoutée avec la plus flatteuse attention par sa belle compagne, et interrompue, de moment en moment, par de tendres regards ou des paroles plus tendres encore.

Cet homme était Boccace, le plus grand poète de son siècle après Pétrarque, en attendant qu'il en devînt le premier prosateur. Cette femme était Blanche de Médicis, belle-sœur du duc régnant, et ce volume était le *Décaméron*.

De ces contes, récemment publiés, qui devaient bientôt faire les délices de l'Europe entière, Boccace lisait à la duchesse le plus galant et le plus voluptueux. Il en avait le droit, car il avait su se faire aimer de la fille d'un Médina-Cœli, veuve d'un Médicis. Espagnole par la coquetterie et Italienne par les passions, Blanche avait remarqué le poète

florentin parmi ses courtisans, du vivant même de son vieux mari, et elle avait profité de la liberté du veuvage pour sacrifier à l'élu de son cœur tous les préjugés de la naissance et du rang. Si elle n'avait pas encore mis le comble à son bonheur, cela tenait plutôt à lui qu'à elle-même; car elle l'aimait à la fois en jeune fille et en femme, avec tout l'abandon d'un premier amour, comme avec toute l'ardeur d'une affection coupable. Mais, d'un autre caractère et d'un autre âge, Boccace comprenait que sa passion pour la duchesse serait en même temps la plus belle et la dernière de sa vie, et il mettait une discrétion tout épicurienne à en éloigner le terme le plus désiré, pour en prolonger les plus exquises jouissances. Cette discrétion avait encore l'avantage d'entourer ses relations avec son illustre amante d'un mystère impénétrable à tout le monde.

Ce jour-là, cependant, il semblait oublier la retenue qu'il s'était imposée. Soit qu'il devinât l'intention secrète qui avait inpiré à Blanche de le recevoir dans une parure extraordinaire, soit qu'il cédât, enfin, malgré lui, à la violence de ses propres sentiments, il y avait plus d'expression et plus de hardiesse que de coutume dans les regards fréquents qu'il arrêtait sur la jeune femme; et une flamme invisible s'échappait de ses lèvres, avec les mots passionnés qu'il lui adressait à demi-voix. De son côté, cette dernière laissait lire, dans son trouble naïf et sa rougeur charmante, tout le sens qu'elle attachait à la nouvelle éloquence de cet amoureux langage.

—Madame, dit le poète, en posant son manuscrit, après avoir achevé sa lecture, mes amis prétendent que le *Décaméron* sera mon plus beau titre à l'immortalité. Il faut

bien que je les croie, puisque leur avis est aussi le vôtre; mais assurément tous les honneurs que cet ouvrage pourra valoir à mon nom n'égaleront jamais le bonheur qu'il aura procuré à ma vie.

— C'est cependant chose grande et rare que la gloire! répondit la duchesse, qui regarda avec orgueil son amant...

—Moins rare et moins grande que l'amour, reprit vivement celui-ci.

— Que l'amour de Blanche surtout, ajouta-t-il d'une voix tendrement familière.

Pour la première fois, il osait appeler de ce nom la belle-sœur du duc de Médicis. Elle lui apprit qu'elle le préférait à tout autre, par le sourire le plus encourageant qu'il eût encore reçu d'elle; puis elle lui dit avec bonheur :

— Vous êtes donc aussi fier de moi que je le suis de vous, mon glorieux ami?...

Pour toute réponse, Boccace se rapprocha d'elle et se mit à la contempler en silence.

— Eh! qui ne me porterait envie en ce moment, s'écria-t-il tout à coup avec transport? N'êtes-vous pas la femme la plus divine qu'aient jamais rêvée les poètes, la plus haute princesse que puissent courtiser les rois? Florence et l'Italie ne sont-elles pas orgueilleuses de vous posséder, comme l'Espagne de vous avoir fait naître? Et celui que vous voulez bien souffrir à vos pieds ne doit-il pas être plus glorieux que si le monde entier était aux siens?

En achevant cette phrase, prononcée avec l'accent le plus irrésistible, l'auteur du *Décaméron* avait joint l'action à la parole, et s'était, en effet, laissé glisser de son siége aux genoux de la duchesse. Elle rougit davantage, mais ne lui ordonna point de se relever, et se prit à le considérer à son tour,

comme si elle ne se fût pas aperçue qu'il couvrait de baisers ses mains tremblantes. La tête et le cœur bouleversés par des regards qui plongeaient jusqu'au fond de son âme, Boccace ne fut plus maître de lui. Il exhala son amour dans les expressions les plus voluptueuses de l'incomparable idiome qu'il connaissait si bien ; de sorte que Blanche, enivrée, ne voyant plus que lui dans l'univers, commençait à s'oublier elle-même, et laissait déjà s'appuyer contre son cœur le front brûlant dont ses doigts distraits effleuraient les cheveux noirs... quand un léger bruit, sensible à elle seule, lui fit brusquement détourner les yeux. Elle avait cru entendre venir quelqu'un derrière la portière de son escalier dérobé. Une minute d'attente lui démontra qu'il n'en était rien. Mais cet incident avait rompu le charme délicieux qui agissait sur elle; et, soit que sa

conscience eût élevé la voix dans l'intervalle, soit plutôt que son amour trouvât désormais des raisons pour attendre :

— *Demain, mio caro, demain à la même heure,* dit-elle à son amant, d'un ton qui lui promettait plus de joies encore qu'il n'en avait ambitionné dans son délire.

Docile, comme on peut le croire, à un ordre aussi doux, Boccace se releva lentement, pressa avec une nouvelle ardeur les belles mains qui n'avaient point quitté les siennes, jeta sur ses épaules et sur sa tête un froc de moine, sous lequel il était impossible de reconnaître le galant rival de Pétrarque, et disparut par le petit escalier dont il a été question, non sans répéter plus d'une fois en lui-même le ravissant mot d'ordre qui lui avait été donné pour le lendemain.

Son départ eût été moins joyeux, s'il eût

aperçu l'espèce de spectre, vêtu d'un habit pareil au sien, qui, après l'avoir guetté dans l'ombre d'un pilier, pour remarquer sa figure au passage, le suivit de loin, à travers les places et les rues de Florence, jusqu'à la porte de sa modeste demeure.

Mais les amants heureux ne sont pas clairvoyants, et l'imagination enchantée de notre poète avait bien autre chose à faire que de lui peindre un fantôme habillé en frère de la Trinité.

L'amour étant de toutes les époques, la date ne fait rien à la scène qui précède. Il n'en est pas ainsi de celle qu'on va lire; indépendamment des écrits qui en établissent la vérité incontestable, il est bon de rappeler, pour en sauver la vraisemblance, qu'elle se passe au milieu du quatorzième siècle, c'est-à-dire au temps de la crédulité la plus aveugle et du fanatisme le plus exalté.

Il était à peu près huit heures du soir. Soigneusement enfermé dans sa chambre, Boccace se préparait à se rendre au rendez-vous de la duchesse de Médicis. Déjà il avait mis en œuvre, pour faire fête à cette grande occasion, toutes les ressources que lui offraient la mode du temps et l'élégance florentine, combinées savamment avec son goût particulier. Il avait endossé le pourpoint qui convenait le mieux à sa taille, et la robe qui ajoutait le plus de noblesse à sa tournure. Il ne lui restait plus qu'à mêler à ses cheveux les essences parfumées qui furent toujours recherchées des amours depuis Héro et Léandre; et il allait se mettre à cet important ouvrage devant un joli miroir de Venise, lorsque trois coups violents ébranlèrent sa porte, et une voix formidable lui cria d'ouvrir *au nom de Dieu.* Trop bon catholique pour ne pas répondre à une pareille sommation, Boc-

çace s'empressa d'obéir... et recula de surprise en voyant paraître un religieux de l'ordre de la Trinité, dans lequel il reconnut avec effroi un frère puîné du duc de Médicis, célèbre dans toute l'Italie par la piété austère qui lui avait fait embrasser la vie monastique.

— Signor Géronimo, demanda le poète décontenancé, qui peut me procurer l'honneur de votre visite ?

— Je vous ai déjà dit que je viens au nom de Dieu, répondit solennellement le moine; voici ce qu'il m'a chargé de vous transmettre, continua-t-il, sans autre transition, en prenant le ton et l'air inspirés d'un prophète qui va prononcer un oracle. Il y a trop longtemps que vous scandalisez Florence par vos amours criminels, et le monde entier par vos écrits licencieux. Si vous ne renoncez pas aujourd'hui même aux uns et

aux autres, vous passerez avant un an des infâmes délices de votre vie libertine aux tourments éternels de l'enfer !

Le moine n'avait pas achevé ces paroles, qu'il put juger, au trouble extrême de Boccace, de l'effet terrible qu'elles avaient produit. L'épouvante de Balthazar fut moins grande, lorsqu'au milieu de son festin royal il lut sur le mur de son palais le fameux : *Mane Thecel Phares.* Ce rapprochement est d'autant plus juste que l'amant de Blanche le fit lui-même dans son esprit. Non-seulement Boccace était, ainsi que nous l'avons dit, un bon catholique dans toute l'acception du mot à cette époque, mais il mêlait encore à ses croyances toutes les superstitions, plus ou moins poétiques, que peut enfanter la faiblesse de caractère attribuée aux hommes d'imagination. Enfin il tenait à la vie comme tous ceux qui la réduisent en impressions et

en plaisirs. Ce fut donc uniquement pour se défendre contre sa propre frayeur qu'il essaya d'exprimer au frère Géronimo quelques doutes sur l'authenticité de sa mission, le sommant ainsi indirectement de lui en fournir des preuves.

Le moine prévint sa pensée.

— Vous voulez des preuves, homme sans foi ? s'écria-t-il en se rapprochant du poète et en lui serrant le bras de ses doigts nerveux ; eh bien ! écoutez et tremblez de nouveau. Vous aimez la duchesse Blanche de Médicis, la veuve de mon frère...

— Malheureux ! interrompit Boccace avec énergie, qui a pu vous instruire...

— Dieu, vous dis-je ! reprit le religieux d'une voix tonnante, pendant que son interlocuteur, réduit au silence, tombait anéanti sur un siége. Et quel autre que celui qui sait tout, poursuivit-il en levant les mains au

ciel, m'eût révélé un secret connu de vous seul et de votre complice !... Oui, de votre complice ! car l'alliée des souverains de Florence a oublié le nom sacré qu'elle porte, au point de répondre à votre indigne amour, et elle ne rougit pas de vous recevoir, sous un déguisement sacrilége, au sein même du palais ducal. Hier encore, vous avez passé deux heures auprès d'elle ; elle vous attend au moment où je vous parle ; et c'est pour aller mettre le comble à sa honte et à votre iniquité que vous faisiez tous ces vains préparatifs au milieu desquels je suis venu vous surprendre. Vous voyez que j'ai reçu mes instructions d'en haut, et que le Seigneur ne m'a pas épargné les moyens de vous convaincre que c'est lui qui m'envoie. Apprenez donc jusqu'au bout ses volontés suprêmes : non-seulement vous mourrez impénitent avant la fin de l'année, si vos égarements ne cessent

pas dès aujourd'hui, mais la duchesse même sera condamnée à périr comme vous, du jour où elle aura mis une tache à l'écusson des Médicis. Voilà ce que j'avais à vous annoncer ; ma mission est remplie ; voyez maintenant si vous tenez à cette vie et à l'autre, et pour vous et pour votre amante.

Ayant parlé ainsi, le frère Géronimo se retira comme il était venu, et Boccace se retrouva seul dans sa chambre, plus pâle et plus tremblant que s'il eût vu passer la foudre sur sa tête. Convaincu que le religieux n'avait pas appris naturellement ce qu'il savait, et ne pouvant, en conséquence, révoquer en doute la vérité de ses prédictions, il oubliait à la fois et son amour et ses projets, et la duchesse et son rendez-vous, pour ne plus voir que le bras de Dieu prêt à l'anéantir à la première pensée coupable. La révolution qui s'opéra dans ses idées fut donc

aussi complète que rapide. Avec l'inconstance et la vivacité qui le caractérisaient, toute son ardeur pour le plaisir se tourna instantanément vers le repentir et la pénitence, et, au lieu d'aller chercher le bonheur qui l'attendait au palais Médicis, il courut à l'église remercier le ciel de l'avoir averti à temps.

Encore une fois, ceci se passait au quatorzième siècle.

Quant à la fanatique jonglerie du frère Géronimo, nous n'avons besoin pour en découvrir les fils grossiers que du sang-froid qui manquait à Boccace. Depuis son entrée en religion, bien qu'il appartînt à un ordre séculier, le Médicis en froc visitait assez rarement le palais ducal, lorsqu'il apprit par hasard que son ombre y apparaissait presque tous les soirs. Il fut curieux de vérifier la chose, et il ne tarda pas, en effet, à voir se diriger vers les appartements de la duchesse

Blanche un personnage absolument semblable à lui, à cette différence près qu'il était plus soigneusement encapuchonné.

Intrigué, comme on le conçoit, par cette découverte, le moine en profita insensiblement pour espionner le visiteur mystérieux de sa parente; et, caché derrière la portière de l'escalier dérobé, le jour de l'entrevue que nous avons décrite, il fut mis par les amants eux-mêmes au courant de toute leur intrigue. Deux idées fixes s'emparèrent aussitôt de son esprit : épargner à tout prix à sa belle-sœur une faute roturière qui déshonorerait à jamais le nom des Médicis, et ramener au giron de la sainte église la plus dissipée de ses ouailles, dans la personne de Boccace. Ce double projet n'avait rien que d'assez louable au fond, et aurait pu s'exécuter raisonnablement, si le prétendu prophète ne l'eût gâté par l'invention qu'on a vue, invention, du

reste, qui convenait à son caractère comme à son époque, et qui, après tout, fut couronnée du plus foudroyant succès.

Au bout de quelques jours, toute la ville de Florence sut la conversion soudaine de Boccace, et la duchesse Blanche l'apprit comme les autres, sans pouvoir en soupçonner la cause. Après avoir attendu près d'un mois quelque explication de cette étrange aventure, elle renonça tout à coup, de son côté, aux vanités du monde, refusa plusieurs mariages qui l'auraient élevée au trône, et ne se montra plus hors du palais Médicis que vêtue de noir des pieds à la tête.

Il y avait huit mois qu'elle portait ainsi le deuil de son amour, n'entendant plus parler de Boccace, qui vivait retiré dans une sorte d'ermitage, à deux lieues de la ville, lorsqu'elle reçut un soir le billet suivant :

« *Demain, mio caro, demain à la même heure!*

» Celui qui eût offert sa vie autrefois pour
» ces paroles, et qui va payer de cette même
» vie l'oubli insensé qu'il a voulu en faire,
» donnerait aujourd'hui le salut de son âme
» pour vous revoir avant de mourir. »

— Mourir ! s'écria Blanche épouvantée.

Devant ce mot fatal, son abandon de huit mois s'était effacé de sa mémoire, et toute sa passion s'était réveillée dans son cœur, plus vive et plus ardente que jamais.

Elle relut vingt fois la lettre de Boccace, passant des transports de la plus folle espérance à l'abattement de la plus profonde douleur, versant une larme sur chaque mot, après l'avoir salué d'un sourire, maudissant tour à tour et bénissant le ciel, s'écriant avec terreur : Il va mourir ! et ajoutant avec ivresse : Il m'aime toujours ! il vivra !

Cette première agitation calmée, elle se demanda ce qu'elle allait faire, et sa résolu-

tion fut bientôt prise. Elle commença par quitter à la hâte ses vêtements de deuil, qui n'étaient plus de saison, et qui lui semblaient d'un effrayant augure. Elle mit à leur place le costume, moitié viril, moitié féminin, qu'elle revêtait habituellement pour se promener à cheval, demanda et monta, au tomber du jour, le meilleur palefroi de ses écuries, traversa tranquillement la ville avec un seul page, le renvoya sous un prétexte à quelque distance des portes, et, gagnant celles-ci par un chemin détourné, s'élança au galop dans la campagne.

La soirée était obscure, et la duchesse soupçonnait à peine sa route; mais le guide qui ne trompe jamais la conduisait invisiblement, et elle arriva en moins d'une heure au terme de sa course. Une vieille femme l'introduisit dans une maisonnette à demi cachée sous le feuillage; et, sur le seuil

d'une petite chambre, qui s'ouvrit immédiatement devant elle, elle s'arrêta, défaillante d'émotion, à la vue du spectacle inattendu qui s'offrit à ses regards.

Boccace était assis dans un fauteuil de velours rouge; une robe noire de la même étoffe retombait à sa droite et à sa gauche, et le reste de sa toilette était de la plus grande magnificence. Tout ce qui l'entourait avait le même caractère. Sa chambre était illuminée et parée comme pour une fête; des fleurs, répandues à profusion, en parfumaient tous les meubles, depuis son lit, tendu de pourpre, jusqu'au bahut d'ébène qui portait ses livres et ses écrits, et jusqu'à sa petite table, couverte des mets et des vins les plus exquis de l'époque. Au milieu de tous ces signes de vie et de toutes ces images de plaisir, une seule chose rappelait la tristesse et la mort: c'était la figure de Boccace. En écrivant à la

duchesse qu'il était mourant, il ne s'était pas fait illusion; son excessive pâleur et sa faiblesse plus excessive encore indiquaient, en effet, qu'il touchait au terme de son existence; que son âme, un instant ranimée, allait s'éteindre en jetant ses derniers feux. A la vue de Blanche, un sourire ineffable éclaira son visage, et il éleva une main vers le ciel, tandis qu'il appuyait l'autre sur son cœur, comme s'il se fût senti renaître.

— Je savais bien qu'elle viendrait! dit-il avec ravissement.

Et, retrouvant dans sa joie les forces qu'il avait perdues, il allait se lever pour recevoir la duchesse, si celle-ci ne l'en eût empêché en se précipitant vers lui. Pour le remettre dans son fauteuil, il fallut qu'elle l'entourât de ses bras, et, soit qu'elle fût retenue par lui ou par elle-même dans cette position, aussi douce à l'un qu'à l'autre, elle se laissa

tomber à deux genoux, à sa droite, les mains dans ses mains et la tête près de la sienne. Boccace se souvint alors que huit mois plus tôt il avait été devant elle dans une situation toute semblable, et ce rapprochement lui rappelant les joies réelles qu'il avait sacrifiées à des craintes chimériques :

— Oh ! insensé ! insensé que j'étais ! s'écria-t-il avec désespoir, pendant qu'il sentait pleuvoir sur ses doigts glacés les larmes brûlantes de la duchesse, j'ai immolé la plus belle espérance de ma vie à la plus folle terreur de la mort ! je me suis arrêté à la porte du paradis comme si je devais y trouver l'enfer ! Et voilà que j'ai perdu mon bonheur sans sauver mon existence ; que j'ai fui le paradis qui s'ouvrait à moi, sans éviter l'enfer dont j'étais menacé ! Pourquoi vous ai-je appelée ici, Blanche ? poursuivit-il d'une voix pleine de remords, et pourquoi avez-vous

daigné y venir? J'ai eu tort d'implorer votre compassion, et vous n'auriez pas dû me l'accorder; car mon supplice est aussi juste que mon crime est irréparable!...

Et, calmé peu à peu par son amante, il lui raconta en détail la visite du frère Géronimo, toutes les circonstances de sa conversion, et la vie sombre et désenchantée qu'il menait depuis huit mois. Il lui dit comment son âme et son corps s'étaient épuisés dans une lutte incessante entre elle et Dieu, entre l'amour et la religion; par quel chemin rétrograde, s'apercevant enfin qu'il courait à sa perte en croyant aller à son salut, et qu'il se mourait du changement même qui devait assurer sa vie, il avait passé du remords de ses fautes au remords de sa vertu, et était arrivé à vouloir consacrer ses derniers moments à celle qui aurait dû occuper seule toute son existence. Voilà pourquoi il avait demandé Blan-

che, et lui avait préparé une réception qui pût leur rappeler leurs beaux jours, en jetant un voile de fête sur sa lente agonie... Mais hélas! il craignait bien d'avoir voulu trop tard se rattacher au bonheur, et de s'être créé une illusion suprême au bord de la tombe où il allait descendre...

En parlant ainsi, il soulevait lourdement sa tête, et promenait autour de sa chambre un long regard, qu'il ramenait vers la duchesse avec un triste sourire.

Après l'avoir écouté, silencieuse et pensive, comme si les paroles qu'elle entendait avaient fait germer dans son âme un projet mystérieux, Blanche se rapprocha de lui, arrêta ses yeux sur les siens, lui serra les mains avec ardeur, et lui dit d'une voix profonde:

— Non, vous ne mourrez pas, mon bien-aimé! l'amour a aussi ses inspirations, et ses prophéties ne sont point trompeuses; vous

ne mourrez pas, vous dis-je!... Vous revivrez pour moi qui veux vous faire renaître, pour notre amour qui n'a pas perdu ses droits, pour le bonheur qui nous fut enlevé en vain, pour votre destinée qui n'est pas accomplie!

Alors, la duchesse s'assit aux pieds du poète, lui prodigua les regards et les paroles dont elle l'avait enivré, un instant, la veille de leur séparation, et lui fit si bien oublier la douleur et la mort par les mille soins de son amour, qu'elle vit, au milieu de la nuit, descendre sur les paupières souriantes et le front rasséréné du mala de le sommei salutaire qui le fuyait depuis plus d'un mois.

Quand le soleil se leva, Boccace aperçut, en même temps que ses rayons vermeils, le doux regard de Blanche qui n'avait pas cessé de veiller sur lui.

— Ah! je suis sauvé! s'écria-t-il, en s'é-

panouissant à la fois à la lumière, au bonheur, à la vie, et en ouvrant ses deux bras au bel ange gardien qui s'y précipita avec transport.

Deux semaines s'écoulèrent sans que la duchesse de Médicis quittât la petite maison du poète convalescent. Un soir enfin, elle retourna au palais ducal, mais c'était pour revenir, le lendemain matin, près de son amant, et prendre avec lui le chemin de la France. (Boccace était né à Paris, d'une Française avec qui son père avait eu une liaison d'amour, et jusqu'à sa mort il désira revoir son pays natal.) Le jour fixé pour ce départ mystérieux, Boccace attendait depuis plusieurs heures le retour de celle qui allait lui appartenir tout entière et à jamais, lorsqu'il apprit de son page qu'elle avait été assassinée dans la nuit.

Le frère Géronimo, ayant découvert le

nouveau complot tramé par l'amour contre l'honneur des Médicis, n'avait pas trouvé d'autre moyen de sauver l'âme et le nom de sa belle-sœur que de la tuer de sa propre main.

Soit qu'il fût inconnu, soit qu'il fût excusé, ce crime demeura dans l'ombre où il avait été commis; et, rejeté par les regrets et les remords plus profondément que jamais dans la religion, l'auteur du *Décaméron* se fit prêtre et fut déclaré à sa mort, par le pape Urbain, *le modèle et l'honneur du clergé d'Italie.*

VIII.

LA VÉRITÉ SOUS LE MASQUE.

Pour la troisième fois, les convives de la *Chambre de la Reine* étaient réunis autour de madame de Kerdaniel, et ils s'occupaient beaucoup moins de l'histoire qu'ils allaient entendre que du drame muet qui se développait sous leurs yeux. Les physionomies

offraient trois expressions particulières, dont les contrastes étaient piquants à observer. C'étaient d'abord les acteurs du drame, madame de Kerdaniel et le docteur Valinski, enveloppés de silence et de mystère comme le drame lui-même, dominant le cercle de toute la hauteur de deux personnages dont le secret n'est partagé par personne, à peine échangeant quelques regards d'intelligence empreints de la plus froide réserve ou de la plus agaçante ironie. Puis le capitaine s'efforçant en vain de s'étourdir et d'étouffer la voix intérieure qui lui disait : « Tu es » trompé ! » et s'interrompant au milieu d'un sourire pour darder un œil perçant sur sa femme ou sur le docteur. Ensuite tous ces messieurs et toutes ces dames de Saint-Marc épiant avec une ardeur souvent indiscrète, toujours infatigable, la moindre parole, le moindre coup d'œil, le moindre geste qui

pût leur expliquer les énigmes de la Ramée. Enfin la digne famille de l'amiral, ignorant tout encore, ne soupçonnant ni les préoccupations des uns, ni l'embarras des autres, ne voyant dans les matinées de la *Chambre de la Reine* qu'une belle occasion d'écouter des histoires, et s'apprêtant de la meilleure foi du monde à payer aussi leur plaisir aux autres.

Au milieu de toutes ces figures, celle de Gachet présentait une expression à part et qu'il était difficile de s'expliquer. Tantôt il avait l'air d'être initié aux secrets de la châtelaine et du docteur, et alors rien n'égalait son aplomb et son outrecuidance; tantôt il semblait aussi perplexe et même aussi jaloux que le capitaine, et alors l'infortuné faisait véritablement pitié à voir!...

Ce jour-là surtout il s'agitait sur sa chaise, il considérait tour à tour le mari, la femme

et les convives, comme s'il eût été plus tourmenté que personne des évènements survenus le matin.

Ces évènements étaient de trois ordres divers, également faits pour intriguer les esprits.

1° On avait vu madame de Kerdaniel sortir à cheval, dès le point du jour, par la petite porte du parc, seule avec son grand chien montagnard;

2° Ce chien n'était point rentré avec elle au château, et on l'avait en vain cherché par tout le pays;

3° Enfin madame de Kernalo avait eu une scène très vive avec sa maîtresse, à l'issue du déjeuner. Le facteur, exact à l'heure de l'affût, avait entendu la gouvernante s'écrier jusqu'à cinq fois : « — *Je vous l'avais bien » dit, madame!... mais vous ne voulez jamais » me croire!* » Après quoi la bonne dame,

toute grommelante encore, avait demandé des chevaux de poste et pris la route de Paris!...

Pour couper court aux chuchotements, aux observations et aux commentaires provoqués par ces trois évènements, il fallut que madame de Kerdaniel agitât en riant sa sonnette de présidente, et qu'elle sommât trois fois M. Valinski de raconter une histoire.

Le docteur était plongé dans de graves méditations, lorsque l'ordre de la châtelaine parvint à ses oreilles. Tout le monde remarqua son tressaillement et l'affectation de son sourire; mais cette impression fit place à la plus vive curiosité, lorsqu'on l'entendit s'exprimer de la sorte :

— Vous vous souvenez peut-être, mesdames, que je me chargeai, l'année dernière, de vous raconter la chronique des bals masqués de Paris, d'après les renseignements

que m'avait transmis un ancien camarade du foyer de l'Opéra. Ce joyeux correspondant vient de m'adresser le récit d'une aventure plus importante et non moins originale que celle des *Cinquante bouquets*. Comme l'an passé, je me bornerai à vous lire sa lettre. Ceux de mes auditeurs qui ont vu le carnaval à Paris reconnaîtront peut-être les personnages dont mon ami a déguisé les noms...

En parlant ainsi, le docteur jeta un regard furtif à madame de Kerdaniel... Au seul mot de bal masqué, le capitaine était devenu pâle comme un mort... La châtelaine elle-même ne put s'empêcher de rougir, et toutes ces dames, se rappelant la fameuse aventure du bal de l'Opéra, prêtèrent au docteur une attention palpitante.

M. Valinski déploya la lettre de son correspondant, et lut l'anecdote que voici. Le narrateur l'avait intitulée : LA VÉRITÉ SOUS LE

MASQUE, ROMAN D'UNE HEURE, — non sans faire mille excuses à la jolie pièce de ce nom.

I.

UNE LETTRE ANONIME.

La veille du dernier bal masqué de l'Opéra, à onze heures du matin, les persiennes d'un appartement de la rue Lafitte étaient encore hermétiquement fermées.

Georges Saverny, habitant de cet appartement, ne dormait point toutefois sous l'édredon qui charmait sa paresse. Le chef à moitié englouti dans le duvet d'un large oreiller, les genoux voluptueusement relevés à deux pieds au-dessus du menton, dans cette position du corps qui fait descendre les idées à la tête, suivant la belle expression

d'un physiologiste de nos amis, Georges se livrait à cette occupation connue de tous les gens heureux, qui consiste à énumérer les ramages d'un couvre-pied de damas.

Après avoir vérifié vingt fois cette opération, il se mettait en devoir de l'appliquer à ses rideaux, lorsque son valet de chambre, entrant sur le bout du pied, posa sur la table de nuit ses journaux et ses lettres.

George les prit par un geste de merveilleuse insouciance, et, pendant qu'on rendait la lumière à son appartement, il jeta un coup d'œil aux affaires d'ici-bas.

Assuré bientôt que le monde allait toujours son train, en dépit des anciens prophètes et des astrologues modernes, il passa moins nonchalamment à ses propres affaires, et se mit à regarder la suscription de chacune de ses lettres.

Cet examen semblait lui suffire pour de-

viner le contenu de la plupart, quand tout à coup un petit billet, perdu dans la foule, attira son attention d'une façon particulière...

Papier, parfum, pli et cachet, tout indiquait à l'œil exercé une lettre de femme, et Georges, flairant même une jeune femme, daigna se mettre avec gravité sur son séant.

L'écriture du billet était contrefaite; il ne portait point de signature, et il contenait ces mots :

« Une personne qui a mille choses intéres-
» santes à vous dire, monsieur, désire vous
» parler une heure en particulier. Ne pou-
» vant le faire sans se compromettre, elle vous
» donne rendez-vous demain, au bal masqué
» de l'Opéra. Elle vous attendra entre une et
» deux heures après minuit, dans la seconde
» avant-scène de gauche. Vous la reconnaîtrez
» à un domino gris garni de rubans noirs,
» à deux camélias blancs qu'elle portera à la

» ceinture, et à ces mots qu'elle vous donne » pour devise : *La vérité sous le masque.* D'ici » là, ne jugez point sa démarche et ne cher- » chez point à connaître son nom; rien ne » serait plus faux que vos suppositions, si ce » n'est vos jugements, et vous perdriez le » seul avantage que vous puissiez partager » avec elle : celui de la franchise et de la » confiance.

» Du reste, elle s'engage à lever le mas- » que à la fin de l'entrevue, à ne point abu- » ser jusque-là des priviléges de l'incognito ; » et elle vous déclare qu'elle a autant à per- » dre à cette partie que vous pouvez avoir à » y gagner. »

Quand Georges Saverny eut rapidement parcouru cette lettre, il se remit à la lire avec attention, et passa un quart d'heure à en étudier chaque syllabe. Il revint sur le cachet, sur le parfum, sur les moindres dé-

tails de l'écriture, et jamais expert assermenté près les cours royales et les tribunaux ne disséqua plus minutieusement une lettre anonime.

Malheureusement, cette opération ne sembla point avoir le résultat qu'en espérait Saverny ; car il se laissa en soupirant retomber sur l'oreiller, et parut se plonger dans un abîme de réflexions.

Mais vous n'en pourrez mesurer la profondeur que quand je vous aurai esquissé le physique et le moral du personnage.

Tout le monde a rencontré, sur le boulevard des Italiens, devant le café Tortoni, à l'avant-scène et au foyer de l'Opéra ou des Bouffes, dans les allées du bois de Boulogne, ou à l'hippodrome du Champ-de-Mars, un jeune homme de vingt-sept à trente ans, à la taille haute et dégagée, au visage expressif, encadré d'un collier de barbe noire, aux yeux

légèrement éteints et cernés par les veilles, aux cheveux négligemment groupés sous un chapeau à la dernière mode; maniant avec dextérité, s'il est en voiture, les guides d'un attelage prompt comme le vent; portant d'une façon particulière, s'il est à pied, sa canne imperceptible, à poignée d'ambre gris; cachant, s'il est au spectacle ou dans le monde, un tout petit lorgnon d'écaille au coin de son œil droit, enfin se distinguant partout à certains signes qui le font reconnaître au premier abord entre mille.

Ce jeune homme n'est autre que notre héros, Georges Saverny, membre fondateur du Jockey's-Club, président de plusieurs sociétés pour l'amélioration des chevaux, un des six lions privilégiés de la loge infernale.

Si un tel homme était préoccupé de la lettre qu'on vient de lire, il est inutile de

dire qu'il n'en était nullement surpris. Habitué de longue main à toutes les aventures possibles, celle-ci n'était certes point pour le trouver au dépourvu.

Entre les femmes qui pouvaient lui écrire des lettres anonimes, lui demander des rendez-vous et des entretiens particuliers, avoir à se venger de lui ou à se venger avec lui, l'engager dans toutes les suites de la jalousie ou de la passion, son amour-propre n'avait que l'embarras du choix et ne pouvait qu'hésiter fort agréablement.

Mais il faut dire que depuis huit jours (période notable), toute cette vie galante de Georges était devenue de l'histoire ancienne. Une réforme radicale était près de s'opérer dans ses affaires, une révolution complète dans sa destinée.

Georges allait—et *ce bruit assez étrange* scandalisait déjà le club et la loge, — Georges al-

lait passer des ruineuses licences de la vie de garçon aux liens paisibles et dorés d'un superbe mariage.

Une reine du faubourg Saint-Honoré, une veuve jeune et jolie, et sans famille, une héritière de deux millions enfin, avait entrepris d'apprivoiser le lion de la rue Lafitte ; et déjà, pour parler le langage de ses amis, elle lui avait considérablement rogné les griffes.

Non pas que Georges eût dégénéré au point de tomber amoureux de madame de Launoy (tel sera, si vous voulez bien le permettre, le nom de sa séduisante ennemie) ; mais, homme de sens au fond, malgré tous ses égarements de jeunesse, il était arrivé à cette phase de la vie où l'esprit le plus agité aspire au calme et au repos ; en d'autres termes, Georges Saverny sentait la nécessité de faire une fin ; en d'autres termes encore, il voulait mettre ordre à ses affaires.

Lorsqu'un industriel se voit ruiné, il a recours à la commandite; quand le patrimoine d'un célibataire est en péril, sa commandite est un bon mariage.

Il faut cependant rendre cette justice à Saverny, que le mérite de madame de Launoy était son motif déterminant; qu'avant de songer à devenir le gérant d'une nouvelle fortune, il avait été charmé par l'attrait d'un bonheur nouveau.

Madame de Launoy, en effet, était une femme accomplie sous tous les rapports; trop accomplie même peut-être, suivant l'opinion secrète de Georges, qui eût voulu trouver en elle, à un plus haut degré, ce qu'il appelait *la poésie du caprice.*

— Louise a trop de jugement et pas assez d'imagination, trop de qualités et pas assez de défauts, disait-il quelquefois à madame de R..., amie intime de la jeune veuve.

Pour qu'il ne manque rien à une femme, ajoutait-il sententieusement, il faut qu'elle ait quelques grains de folie dans la tête, qu'elle joigne le piquant d'une maîtresse au sérieux d'une épouse.

— Vous ne connaissez pas Louise, monsieur, répondait madame de R... en souriant, prenez garde de vous repentir de ce que vous dites, et que l'épouse ne soit un jour par trop maîtresse !

Le fait est que, malgré toute sa perspicacité, Saverny ne pouvait connaître intimement madame de Launoy. Présenté chez elle et captivé en quelque sorte à l'improviste, il ne fréquentait guère son salon que depuis une vingtaine de jours ; isolée de son côté dans un monde cérémonieux, sans famille aucune, et obligée d'être son propre chaperon, tant que leur mariage n'était pas encore irrévocable, la veuve ne pouvait

le recevoir qu'en présence d'un tiers.

Tout en maudissant ce préjugé mondain, qui fait de la plus grande affaire d'ici-bas une sorte de loterie, — préjugé, d'ailleurs, que, chez une femme scrupuleuse, la brillante réputation de Georges rendait assez raisonnable, — Saverny avait oublié les perfections idéales qu'il désirait à madame de Lannoy, pour ne rêver que les qualités réelles dont elle lui donnait chaque jour la preuve, et, remettant diplomatiquement ses pouvoirs à un ami commun, il lui avait abandonné le soin de minuter les clauses du contrat.

Une de celles qui lui tenaient le plus au cœur était la suivante, qu'il avait articulée nettement comme son ultimatum :

— Mon mariage étant, bien malgré moi, un évènement qui fera sensation dans le monde, je veux éviter surtout les reproches et les compliments de mes innombrables

amis intimes. Ce n'est donc point au grand jour de Paris que j'entends me marier, mais à l'abri obscur de quelque honnête province, voire à l'étranger. Si madame de Launoy consent au voyage, le plus long et le plus lointain sera le meilleur à mon gré.

La réponse de madame de Launoy se faisait attendre, et les choses en étaient là depuis plusieurs jours, lorsque le billet qui causait les méditations de Georges était venu réveiller le lion de son sommeil.

Entre ce piquant appel de son passé et ces graves engagements de son avenir, on conçoit maintenant les perplexités de Saverny, et combien cette lettre anonime excitait sa curiosité.

— Était-ce une simple mystification qu'on lui préparait? Personne ne lui avait donné sujet de le craindre.

Était-ce un avertissement ou une punition?

Un service d'amie ou une vengeance de jalouse?

Voulait-on l'éprouver touchant son prochain mariage?

Le compromettre avec quelque amourette oubliée?

Était-ce mademoiselle de V.., ou madame de N..., ou madame de H..., qui conspirait contre lui?

Fanny, Atala, Juliette, Léontine, ou vingt autres, allaient-elles lui rappeler ses serments?

Un rival amoureux de madame de Launoy lui tendait-il un piége de sa façon?

Ou bien, enfin, sa réputation lui valait-elle encore une bonne fortune, et le carnaval lui jetait-il à la tête une aimable inconnue?

Malgré les premiers mots de la lettre, la vanité de Georges penchait fort vers cette der-

nière hypothèse, et ce ne fut pas sans un sourire de satisfaction qu'il se demanda :

— Puis-je aller à ce galant rendez-vous sans forfaire à mon prochain mariage ?

Comme cette question ramenait son esprit vers madame de Launoy, une idée miraculeuse lui sauta tout à coup à la tête !

« Une personne qui a mille choses à me » dire, répéta Georges en relisant le billet, » qui ne peut me demander rendez-vous » sans se compromettre! qui me donne pour » devise : *La vérité sous le masque!* qui me » recommande uniquement la franchise et » la confiance?... »

— Oh! ravissant! ravissant! s'écria t-il en faisant un bond prodigieux, c'est madame de Launoy qui veut éprouver ma fidélité, et qui me prépare une bonne fortune matrimoniale !!...

Quoique cette supposition fût un échec

pour l'amour-propre de Georges, elle lui plut si fort par sa bizarrerie qu'il s'en prouva longuement la vraisemblance.

Restait à s'assurer positivement du fait, et c'est à quoi il fallait procéder immédiatement.

Saverny se fit habiller pour rassembler ses idées à cet effet, et voici le moyen qu'il imagina en achevant le nœud de sa cravate.

— Aux grandes difficultés les grands expédients! se dit-il, je vais rendre épreuve pour épreuve à madame de Launoy, et lui conter toute l'affaire à brûle-pourpoint! Si la lettre est d'elle, je m'en apercevrai à son trouble; si elle n'est pas d'elle, je connaîtrai le fond de son âme. Dans les termes de réserve forcée où nous sommes, voilà une belle occasion de rompre la glace; si elle a autant d'esprit et de sens que je lui en

suppose, elle s'empressera d'en profiter comme moi!...

II.

L'HOMME ENTRE DEUX FEMMES.

Une heure après, Georges était chez madame de Launoy, où il ne manqua pas de trouver l'amie accoutumée, madame de R...

Il maudit d'autant plus cordialement le préjugé, qu'il ne crut pas être seul à le maudire; et, en homme habitué à franchir tous les obstacles, il amena la conversation sur le carnaval.

Jouant alors une scène fort usitée dans les comédies, et observant avec attention la jolie veuve, devant laquelle il s'était placé :

— Un de mes amis, dit-il, m'a consulté sur un singulier cas de conscience. Plus compétentes que moi-même pour le juger, mesdames, je vous prie de vouloir bien en être les arbitres.

— Ah! voyons! s'écrièrent aussitôt les deux femmes.

Et madame de Launoy ne montra pas la moindre émotion.

Georges alors déduisit en détail sa propre aventure, de façon à rendre l'allégorie transparente à qui de droit. Madame de R... la trouva passablement scabreuse, et fut sur le point de se scandaliser; mais la veuve s'en divertit si sincèrement, que Georges dut revenir de sa belle découverte.

— Il paraît que la lettre n'est pas d'elle, pensa-t-il avec regret, et il s'agit maintenant d'obtenir confiance pour confiance.

Reprenant alors sa prétendue consultation,

de façon à se mettre clairement à la place de son ami :

— Eh bien, mesdames, demanda-t-il en souriant à la veuve, dois-je conseiller à mon futur époux de se rendre à l'appel de l'inconnue?

Ici madame de R... se scandalisa tout-à-fait et s'écria : « Y songez-vous, monsieur? Non-seulement vous devez détourner votre ami d'aller à ce bal, mais vous devez l'en empêcher par tous les moyens possibles!

— Je crois que monsieur en viendrait à bout sans violence, dit la veuve, indiquant qu'elle avait tout compris; mais je l'engage à donner à son ami un conseil moins extrême, ajouta-t-elle tandis que Georges la regardait dans les yeux. Vous dites, monsieur, reprit-elle avec une intention extrêmement aimable, que ce jeune homme est sincèrement aimé de sa prétendue?

— Il l'espère, madame, dit Saverny.

— Il a quelque raison pour cela sans doute, continua madame de Launoy en rougissant un peu. Eh bien! il ne doit dès lors s'inspirer que d'elle seule, dit-elle avec un regard qui alla au cœur de Georges. Ce qu'il a de mieux à faire est donc de la consulter en toute confiance, absolument comme vous venez de me consulter moi-même.

— En vérité! s'écria l'heureux Saverny, qui dut se tenir à quatre pour ne pas baiser la main de la veuve.

Il l'avait jugée spirituelle et délicate effectivement, mais pas aussi délicate et spirituelle qu'elle se montrait.

— Et que pensez-vous donc, madame, reprit-il, que pensez-vous qu'on répondra à mon ami, lorsqu'il aura suivi votre conseil?

— On lui répondra, dit tendrement ma-

dame de Launoy : — Vous êtes libre, monsieur, et vous le serez toujours. L'amour n'est qu'un supplice lorsqu'il peut s'appeler jalousie, et le mariage serait un enfer s'il avait d'autre lien que la confiance!... Allez donc, — c'est la prétendue de votre ami qui lui parle, monsieur, — allez donc à ce bal et à ce rendez-vous, si la moindre curiosité vous y appelle. Promettez-moi seulement de venir ensuite me conter l'aventure, et nous nous amuserons bien ensemble de celle qui m'aura disputé votre cœur! — Voilà ce qu'on répondra à votre ami, s'il est aimé, monsieur; et voilà la consultation que vous pouvez lui porter de ma part.

— Je la reçois pour lui avec ravissement, madame, s'écria Saverny exalté d'admiration ; et je puis vous annoncer à mon tour, ajouta-t-il solennellement, ce que mon ami répondra à cette noble réponse :

— Madame, dira-t-il à sa fiancée, s'il est digne d'elle, je voudrais être attendu à l'Opéra par toutes les houris de Mahomet, afin de sacrifier le paradis du prophète au plaisir de vous baiser la main.

En parlant ainsi, Saverny joignit l'action à la parole; puis il se retira enthousiasmé de madame de Launoy, et replongé dans toutes ses incertitudes.

Mais à peine avait-il fait trois pas dans la rue, que son exaltation tombait au contact de l'air, et qu'une intuition soudaine, lui montrant qu'il était dupe, le ramenait brusquement à sa première idée.

—Madame de Launoy est une femme charmante, se dit-il, mais, par Dieu, c'est une femme plus habile encore! Puisqu'elle m'aime, en effet, comme je n'en puis douter, n'eût-elle pas été jalouse de me voir appelé par une autre à ce bal? Et puisqu'elle

m'a si délicatement engagé à m'y rendre, n'est-ce pas qu'elle-même et elle seule m'y attendra? Ainsi donc, plus de doute, morbleu! c'est elle, c'est bien elle! Et il s'agit maintenant, ceci posé, de me tirer de cette épreuve en jouant au plus fin.

Arrivé chez lui sous l'impression de cette rechute, Georges examina derechef la lettre anonime. Il s'aperçut, avec une finesse qui faisait le plus grand honneur à son odorat, qu'elle exhalait le même parfum qu'une autre lettre de la veuve. Et ce rapport concluant allait mettre le dernier sceau à sa conviction, lorsque cette conviction même fut anéantie tout à coup par la nouvelle lettre que voici :

« J'ai hâte de vous remercier de votre aimable confiance, écrivait à Georges madame de Launoy; j'entends, dévouement à part, que vous alliez demain à l'Opéra, et je vous

demande d'être de la partie avec madame de R***. Nous aurons des masques et des dominos; ce sera charmant. Venez donc nous prendre à minuit à mon hôtel. Vous nous placerez dans une loge, d'où je suivrai votre inconnue; et lorsque l'entrevue sera terminée, vous reviendrez rire avec nous deux.

» LOUISE DE LAUNOY. »

— Allons, ce n'est pas elle ! s'écria Georges, faisant pour la troisième fois la navette. — Et ma prétendue, ajouta-t-il, entièrement dérouté, sera décidément une femme sans pareille !... Mais alors cette aventure redevient fort grave, reprit-il, tandis qu'elle lui semblait en effet redevenir fort amusante.

Puis, se replongeant dans ses souvenirs de garçon avec une ardeur qui n'avait rien de matrimonial :

— Mais qui diable peut être cette femme ?

dit-il, en allant chercher quelque mauvais conseil au club.

Le domino gris devait attendre Georges à la seconde avant-scène de gauche, Georges arrêta donc pour madame de Launoy une première loge de droite...

— Quand une femme veut assister aux rendez-vous galants de son mari, pensa-t-il, c'est bien le moins que celui-ci la place au meilleur point de vue ?

Cependant le samedi soir arriva sans que Georges fùt fixé sur son inconnue, et il hésitait entre trois actrices et cinq femmes du monde, lorsqu'il fallut aller prendre madame de Launoy.

Peu s'en fallut alors, tant cette intrigue l'excitait, qu'il ne se repentît d'y avoir embarqué la veuve...

Mais il se dit :

— Ce sera mon apprentissage conjugal,

résignons-nous, et n'ayons pas de remords d'un premier acte de vertu !...

La singularité de sa situation, d'ailleurs, ne manquerait pas d'un certain charme, et, si peu qu'il touchât au fruit défendu, le péril y ajouterait une piquante saveur !...

Madame de Launoy et madame de R*** étaient prêtes lorsque Georges arriva près d'elles.

Tous trois partirent, encapuchonnés de dominos noirs, et la veuve ne cessa chemin faisant de montrer la gaîté la plus sincère...

— Caractère adorable ! se disait Saverny émerveillé. Comment ne l'avais-je pas apprécié plus tôt ? Et quel fortuné mari je vais devenir !...

Il était à peine une heure après minuit ; l'inconnue se fit attendre quelques instants.

— Pourvu que ceci ne soit pas un rêve ! pensa Georges, — dont la curiosité était ar-

rivée au paroxysme, et qui se plaisait fort à l'agitation qu'il éprouvait.

— La voilà enfin! dit-il tout à coup en tressaillant.

— Où est-elle ? où est-elle? demanda vivement la veuve.

— A l'avant-scène des secondes. Ce domino gris avec des rubans noirs et deux camélias blancs à la ceinture. Tels sont les signes de reconnaissance qu'on m'a donnés.

— Bien! bien! je la vois!... dit madame de Launoy avec quelque trouble. — Allez donc vite au rendez-vous, monsieur! ajouta-t-elle en se remettant aussitôt; prenez du plaisir pour trois, sans oublier qu'on vous suit des yeux; et jetez parfois un regard de mon côté, pour indiquer que vous me restez fidèle...

Elle donna un coup d'œil et un sourire charmant à Saverny, lui serra tendrement

la main, et lui dit encore : Bonne chance!...

—Allons! pensa Georges, en traversant les corridors, me voici comme un aveugle sans bâton, qui marche tremblant vers l'inconnu.

Georges tremblait, en effet, malgré lui-même, agité de mille divers sentiments; et devant cet incompréhensible mystère, le lion démonté ne trouvait plus son sang-froid.

Il voulut passer par le foyer pour y jeter un coup d'œil; mais la foule était si compacte qu'il y renonça, et il gagna l'autre côté de la salle par les escaliers.

D'abord il ne vit pas le domino à son poste, et il se crut puni de s'être fait attendre. Mais bientôt il l'aperçut immobile devant lui, et il l'aborda avec le mot d'ordre : *La vérité sous le masque.*

— *La vérité sous le masque*, répondit l'inconnue en lui prenant vivement le bras.

Saverny, avant de circuler avec le domino, se tourna vers madame de Launoy; il s'assura qu'elle suivait l'intrigue avec intérêt, et il en reçut un signe de tête encourageant.

Au bout de deux minutes, Georges eut fait toutes les observations qui ne prouvent rien.

L'inconnue avait la taille fine et bien prise, la main délicate et le pied mignon, les cheveux d'un brun presque noir.

Cette dernière particularité eût suffi pour détruire toute identité avec madame de Launoy, — laquelle avait, en effet, les cheveux du blond le plus clair, — quand bien même Georges n'eût pas à chaque instant remarqué la veuve, épiant, à l'aide d'une lorgnette, ses moindres mouvements dans la salle...

A défaut d'en savoir plus long, l'essentiel

était que l'inconnue fût jolie, et Saverny, qui n'était pas homme à s'y méprendre, eût le dangereux privilége de n'en pouvoir douter.

De peur de s'en trop réjouir, il regarda madame de Launoy; puis il en appela à toute la finesse de son organe, afin d'étudier la voix qui lui parlait à l'oreille.

Malheureusement, rien ne change la parole humaine comme le masque, et les femmes ont un talent particulier pour user de cet avantage. Lancée à dessein du fond d'une gorge harmonieuse, la voix du domino devint pour Georges un chant aussi doux que méconnaissable.

Il ne lui resta donc plus qu'à porter ses investigations du corps à l'esprit; et c'est ce qu'il fit en engageant vivement la conversation.

Ce fut d'abord un rapide échange de ces

questions réciproques, dont les réponses sont encore des questions détournées. Puis vinrent de subtils commentaires sur la lettre anonime, sur les motifs du rendez-vous, sur la devise de ralliement.

L'intrépide façon dont l'inconnue soutint cette escarmouche prouva à Georges qu'il n'était pas au bout de ses recherches, et il commença à redouter la justesse de cètte recommandation :

« Ne cherchez ni à supposer qui je suis,
» ni à juger ma démarche ; rien ne serait
» plus faux que vos jugements, si ce n'est vos
» suppositions ! »

Se laissant donc aller au courant de l'aventure, et mettant l'entretien sur le ton qu'elle comportait :

— Que me veux-tu définitivement, beau masque ? demanda Georges, si ce n'est me montrer que ton visage est aussi joli que je

le suppose, et que ton nom ne m'agréerait pas moins que ton visage?

— Je t'ai promis, et je te promets encore que tu verras mon visage, que tu sauras mon nom dans une heure. Ce que je veux en attendant, c'est te plaire par ma franchise et t'aimer pour la tienne.

— Me plaire et m'aimer!

— Te plaire et t'aimer! est-ce donc l'impossible? Je veux, en un mot, me confesser à toi, pour avoir le droit de te confesser à mon tour. Le veux-tu comme moi, Saverny?

— Me confesser à toi, sans te connaître! s'écria Georges avec une sorte d'effroi. La partie serait par trop inégale, beau masque!

— Tu oublies les derniers mots de ma lettre et il faut que je te les rappelle :

« Je m'engage à ne point abuser du pri-

» vilége de l'incognito, et j'ai autant à per-
» dre à cette partie que vous pouvez avoir à
» y gagner. » — N'est-ce pas cela ?

— C'est cela, en effet ; mais qui me force d'y croire ?

— De la méfiance, Saverny ? Allons ! je vais te prouver ma franchise, voici ma confession.

— Femme singulière ! se dit Georges, perdu dans ses conjectures et déjà fort intrigué par le domino.

Il jeta rapidement un troisième regard à madame de Launoy, et il prêta une oreille avide aux paroles suivantes.

III.

ÉPOUSE ET MAITRESSE.

— Je ne te dirai point mon âge ; tu le vois à travers mon masque ; je ne dirai point que je suis jolie, personne ne me l'a dit mieux que toi-même ; mais je te dirai que j'ai une qualité dont nul ne se vante et dont je me vante, moi : je suis bonne ! Étrange confession ! vas-tu penser, que celle qui commence par l'énumération des vertus ! Après mes vertus viendront mes défauts, et ces doubles aveux s'expliqueront les uns par les autres. Jamais donc je n'ai fait sciemment de mal à qui que ce soit, et il y aurait la plus grande cruauté à m'en faire. Aussi la méchanceté

parvient à me rendre méchante; l'ingratitude, impitoyable. Voilà pour le fond de mon caractère. Quant aux détails, j'ai l'esprit fantasque par nature et sérieux par position, l'imagination vagabonde, mais contenue, le cœur capricieux, mais fidèle. Je reviens avec bonne foi de mes jugements, difficilement de mes amitiés, jamais de mes antipathies. Je suis assez patiente pour ne point m'offenser sans raison, quoique je sois vive et parfois emportée; mais si je me sens offensée réellement, mon unique pardon peut être l'oubli... Je ne supporte qu'en le détestant tout ce qui est faux ou exagéré : le sentiment qui se prodigue, l'enthousiasme à froid, le dévouement en paroles, l'admiration complimenteuse, la critique par insinuation. J'appartiens au monde et je l'honore par esprit de parti, quoique je le méprise en secret; je maudis intérieurement ses préjugés

et ses usages, mais je les respecte et j'en suis l'esclave à l'extérieur, comme je suis l'esclave de la mode, dont je ne fais aucun cas, ne pouvant me décider à être ridicule pour le meilleur motif, et aimant mieux imiter que révolter tout le monde. Peu m'importe d'être soumise en apparence et dans la forme, pourvu qu'au fond et en réalité je demeure libre et indépendante!... C'est de la faiblesse, sans doute : c'est même de l'égoïsme. Mon égoïsme consiste à être heureuse sans offenser Dieu ni les hommes. Veux-tu des détails plus particuliers sur mes opinions, sur mes goûts, sur mes fantaisies, sur mes habitudes? Je ne te les épargnerai pas!

Ici l'inconnue, dévoilant ces replis de l'âme où se cachent les mystères les plus sacrés, analysant ces petites choses dont l'ensemble a une si grande importance, énumérant ces riens de chaque jour et de chaque

minute dont la somme fait le fond de la vie et du caractère, compléta un portrait fort éloigné sans doute de la perfection, mais qui réalisait l'idéal piquant rêvé par Saverny.

— Femme singulière ! avait d'abord pensé Georges ; — femme charmante ! pensa-t-il cette fois; non plus intrigué, mais captivé par le domino, et se retournant à peine vers la loge de la veuve.

Ce fut bien autre chose encore quand l'inconnue lui dit comment elle entendait l'amour, quand, lui confiant toutes les délicatesses et tous les caprices d'une âme naïve et ingénieuse, toutes ces coquetteries naturellement raffinées qui sont l'apanage des femmes tendres et spirituelles, elle rendit non-seulement au lion blasé le parfum délicat des illusions flétries, mais éveilla dans ce cœur qui croyait avoir tout expérimenté

le pressentiment exquis de jouissances inconnues.

— Femme adorable ! se dit-il alors, séduit par tant de charmes, et oubliant tout-à-fait, pour le coup, de regarder madame de Launoy.

— A ton tour, maintenant ! reprit le domino ; j'espère que ma franchise a provoqué la tienne.

— Ta franchise m'a enchanté, et la mienne pourra te déplaire, répondit Georges avec hésitation...

— Je t'ai dit que la fausseté seule me déplaît, Saverny ; mais je vois, mon cher pénitent, que tu as de gros péchés sur la conscience. Je vais donc te questionner en confesseur indulgent, et tu n'auras que la peine de répondre oui ou non.

— Morbleu ! que veut dire ceci ? se demanda Georges éperdu ; quelle est cette femme

qui ne ressemble à nulle que je sache, et où diable veut-elle en venir avec ses confessions ?

— Pardonne-moi, mon père, si je t'interromps, dit-il, et il fixa sur le masque un œil de lynx ; — mais je te prie d'écouter d'abord plusieurs questions auxquelles tu répondras suivant ta fantaisie.

Et prononçant les huit ou dix noms de femmes qui pouvaient s'appliquer par quelque point à ce qu'il venait d'entendre :

— Connais-tu mademoiselle de V... ? demanda-t-il en épiant le moindre geste du domino.

Le domino hocha froidement la tête.

— Connais tu madame de N?...

Même silence et même mouvement.

— Madame de R... et madame de M. ?... — Connais-tu Fanny ?... Atala ?... Léontine ?... connais-tu Thérésa ?... Juliette ?...

— Même réponse négative de l'inconnue, et pas le plus léger tressaillement de sa personne.

— Allons, je m'y perds de plus en plus, dit Saverny complétement désorienté. Récitons notre *Confiteor* à notre tour, et...

— Je connais les neuf personnes que tu viens de nommer, reprit le domino qui n'attendait que la fin de la liste; ces personnes sont tes neuf derniers sentiments!

— Plaisantes-tu, beau masque? s'écria Georges pris à son piége.

— Au contraire, je reviens à ta confession. Laquelle de ces femmes as-tu le plus aimée, Saverny?

— Elle est une des neuf, pensa Georges.

Et il se garda bien de répondre à une pareille question.

Mais l'inconnue fit si bien qu'elle ôta cette entrave à sa franchise, et que d'insinuations

en insinuations elle lui arracha tous les aveux qu'elle désirait. Des sentiments passés elle vint aux sentimens actuels, au caractère de Georges, à ses habitudes, à ses projets. Interrogé dans le plus grand détail sur les choses les moins importantes, Saverny, qui avait autant de sincérité que d'amour-propre, et qui courait d'ailleurs au dénouement de cette singulière intrigue, se fit tour à tour connaître ou deviner non moins complétement que le domino lui-même ; il n'y eut pas jusqu'à ses opinions et à ses goûts les plus intimes en matière de politique, de littérature, d'art, de monde, de luxe, d'habitation, de voyages, d'emploi de la vie, en un mot, qui ne furent l'objet d'une investigation à laquelle lui-même ne s'était jamais soumis.

Bref, il ne manqua rien à la réciprocité de cette confession singulière, si ce n'est la réciprocité de l'absolution.

— Tes amours n'ont été que des amourettes, lui dit l'inconnue, et tu es encore digne de cette vraie passion qui se nomme le dernier amour. Ton caractère me plaît avec ses bons défauts, malgré ses mauvaises qualités; je serais contente de toi enfin, si tu n'allais pas faire une insigne folie.

— Une folie! s'écria Georges, que veux-tu dire?

— Tu vas te marier!

A ce mot décoché à bout portant, Saverny, qui avait parfaitement oublié madame de Launoy, ne put s'empêcher de tressaillir et de relever les yeux vers la loge.

La veuve le lorgnait toujours, et elle le remercia de son souvenir par un signe de tête.

— Tu vas te marier, reprit le masque, avec cette femme que tu regardes, et dont l'œil te suit de là haut.

Georges fut tellement étourdi du coup

qu'il s'arrêta immobile au milieu de la foule. Il considéra le masque des pieds à la tête, essaya de lui opposer une dénégation, et dit en lui serrant fortement le bras :

— Ah! çà, tu es donc une sorcière en domino?

— Sorcière, soit! reprit l'inconnue; mais alors écoute mes oracles, et sois docile à mes conseils.

Georges s'y engagea d'autant plus facilement qu'il ne s'appartenait déjà plus guère.

— Tu as tort de te marier, Saverny, dit le masque, tu n'es pas fait pour le mariage. Quelques belles qualités que possède madame de Launoy (je connais ta prétendue mieux que toi-même), toutes ces qualités ne s'éclipseront-elles pas avec la lune de miel, et ta femme sera-t-elle alors autre chose que ta femme?

Tout effrayé qu'il fût de ce fatal pronostic,

Georges eut la vertu de défendre la veuve, sans froisser la jalousie de l'inconnue.

— A côté de ce que tu trouveras, vois ce que tu perds, continua celle-ci avec solennité. Et, à la perspective calme et sévère du bonheur et des devoirs de ménage et de famille, opposant le tableau brillant et magique de la vie qu'abandonnait Georges; de cette vie toute pleine de liberté, d'insouciance et de fantaisie, de triomphes charmants et de piquantes vicissitudes, de faciles amours et de passions entraînantes, de jouissances continuelles variées à chaque caprice; elle acheva si bien de le fasciner et de l'éblouir, qu'il fut pris en effet d'un regret violent pour son passé.

—Allons, Georges, allons! poursuivit-elle en accélérant le pas, comme si elle eût voulu l'entraîner corps et âme, romps ces lourds engagements pendant qu'il en est temps en-

core, et que je sois le riant génie qui te ramène au plaisir ! C'est là un trait digne de toi, digne du carnaval et digne de moi-même ! laisse là cette pauvre femme qui veut t'enchaîner à un avenir vulgaire, et reviens avec moi, Saverny, à ce brillant passé que tu regretterais trop tard ! J'ai rêvé pour nous deux, vois-tu, une de ces aventures qui immortalisent un homme ; une voiture nous attend à la porte de l'Opéra, prête à nous transporter sous un autre ciel, si tu le veux ! dis que tu es toujours Georges Saverny, le lion du Club et de la Loge, et enlève toi-même ce masque du visage d'une lionne digne de toi !

En parlant ainsi l'inconnue avait entraîné Georges. Frémissant, hors de lui, il l'avait suivie jusqu'auprès de l'escalier, et c'est là qu'immobile, le masque dénoué, elle attendait le geste qui devait terminer cette scène.

Avec une hésitation impossible à décrire, trois fois Saverny avança la main, trois fois il la retira. La douce image de la veuve s'était replacée entre lui et le domino, et jamais le combat de Jacob avec l'esprit ne fut plus fantastique et plus terrible.

Enfin, également attiré par ces deux fantômes si différents; ne pouvant se partager entre le remords et la tentation qui se disputaient son âme, entre ce paisible bonheur qu'il laissait dans la salle et cet ardent plaisir qui lui montrait la porte; sentant toutefois qu'il succomberait infailliblement à la fascination de la dernière surprise :

— Ravissant démon! dit-il à l'inconnue, en détournant à demi la tête, garde ton masque et ton secret, puisque aussi bien tu m'as fait faire un rêve qui n'est plus de ce temps : celui de garder madame de Launoy pour femme et de te prendre pour maîtresse!...

— Ce rêve est encore de ce temps, car voici l'une et l'autre ! répondit le domino en ôtant son masque, et en montrant le visage souriant de madame de Launoy !...

Georges faillit tomber à la renverse, et poussa un tel cri qu'il ameuta tout le bal. Peu s'en fallut qu'il ne se jetât publiquement aux pieds de la veuve, qui n'eut que le temps de remettre son masque et de se précipiter avec lui sur l'escalier.

— Où allons-nous, Louise? demanda Saverny.

— Nous allons nous marier à Naples, suivant votre désir, Georges ! répondit madame de Launoy en lui montrant deux chaises de poste.

Dans l'une, madame de R... était déjà installée avec une demoiselle de compagnie.

— Route de Marseille ! dit la veuve en montant dans l'autre avec Georges.

Saverny n'avait pas eu le temps de revenir de son rêve avant de le voir réalisé, et deux mots de madame de Launoy lui expliquèrent sa charmante mystification.

Pour rompre la glace qui les empêchait de s'éprouver l'un l'autre, la veuve avait imaginé un rendez-vous à l'Opéra. Madame de R... et la demoiselle de compagnie avaient été ses complices, la première en prenant sa place dans la loge, la seconde en figurant le domino de l'avant-scène. Pendant que Georges était descendu par les corridors et les escaliers, madame de Launoy avait retourné son costume doublé de gris, posé deux camélias blancs à sa ceinture, caché ses cheveux blonds sous des cheveux bruns, et remplacé la demoiselle de compagnie dans la salle. L'épreuve réciproque avait ensuite eu lieu, comme on a vu, et Georges, confessé et ravi, n'avait plus, pour épouser,

qu'à demander ses papiers à qui de droit.

C'est ce qu'il fit le matin même, à la première poste; et quinze jours après il se mariait à Naples.

Avec la meilleure volonté du monde, les auditeurs de M. Valinski n'avaient pu découvrir dans le récit de son correspondant aucune allusion à madame de Kerdaniel, encore moins aucun éclaircissement sur l'aventure de celle-ci à l'Opéra... Tous se retirèrent cependant, en se creusant la tête sur le ROMAN D'UNE HEURE; et comme ils arrivaient à la grille du château, reconduits par M. et madame de Kerdaniel, l'incident le plus bizarre vint achever d'embrouiller les esprits.

Un chien, harcelé par Merluchon, par le facteur, par le notaire et par toute sa meute,

traversait vivement le pont de Saint-Marc.

Il arriva ainsi, tout haletant, jusqu'à la grille; il la franchit en lançant un grognement dérisoire à ses persécuteurs, et il s'élança en bondissant de joie vers madame de Kerdaniel...

Tout le monde reconnut alors le beau chien montagnard, fidèle compagnon de la châtelaine, et qui pour la première fois était disparu le matin du château...

Si la surprise fut grande à ce retour imprévu, elle fut bien plus grande encore lorsqu'on vit l'animal se dresser devant sa maîtresse, lui montrer un petit portefeuille de chagrin rouge qu'il tenait entre ses dents, et le lui remettre dans les mains en poussant un aboiement joyeux!...

Ce portefeuille était un souvenir précieux, que tout le monde avait vu mille fois consulté par la châtelaine... D'ailleurs elle

n'avait pu cacher son trouble extrême en le reconnaissant, et elle l'avait repris avec un empressement mêlé d'effroi; puis le capitaine avait détourné son front couvert d'une pâleur mortelle, en retenant à peine sa main frémissante, prête à s'élancer sur l'objet fatal...

— D'où revenait ce chien couvert de poussière?..... que contenait ce portefeuille?... qui le renvoyait ainsi à la jeune femme?...

Chacun restait confondu, stupéfait, bouche béante, devant cette nouvelle énigme... lorsque madame Kerdaniel raconta qu'elle avait perdu ce souvenir pendant sa promenade du matin, que son gardien fidèle l'avait quittée pour le chercher sans doute... et que ce n'était pas la première fois qu'il lui rendait de pareils services...

Quelque plausible que fût cette interprétation, et malgré le sang-froid qu'avait re-

trouvé la châtelaine, son trouble avait parlé plus éloquemment que ses lèvres ; — si bien que personne ne crut à son explication... et M. de Kerdaniel moins que personne...

IX.

SARAH MAWBRAY.

— Allons, M. de Preuil! à votre tour, dit madame de Kerdaniel, dont l'humeur n'avait jamais été plus charmante. Il nous faut une histoire sentimentale, quelque amour à l'anglaise, et c'est là votre spécialité. Nous n'avons point oublié votre Georges Ellis, si fata-

lement épris de la belle reine de Grèce ; racontez-nous quelque histoire du même genre, et tâchez seulement que votre héros ne finisse pas par un suicide.

— Cela est difficile dans une histoire anglaise, répondit l'ancien attaché d'ambassade; cependant je puis vous servir à souhait. Voici le dernier chapitre de la chronique de Londres. Il s'agit d'un original moins sinistre que sir Georges Ellis, mais tout aussi passionné, comme vous allez voir.

I.

Dans un riche hôtel de Regent-Strett, au commencement du printemps dernier, huit gentlemen déjeunaient ensemble, en s'en-

tretenant des affaires du jour. Après avoir parlé politique jusqu'au troisième service, ils parlaient galanterie aux approches du dessert, et la grande nouvelle des théâtres venait de tomber sur le tapis.

Cette grande nouvelle était la récente apparition d'une cantatrice sur les planches de l'Opéra italien. Une orpheline pauvre et inconnue, du nom de Sarah Mawbray, avait débuté, la semaine précédente, dans le rôle de Desdemona. Étrangère aux deux plus puissants mobiles des succès, les journaux et les coteries, miss Sarah avait enlevé tous les suffrages par la seule révélation de son talent, et il n'était question depuis huit jours, dans les premiers cercles de la capitale, que de cet astre sans aurore, épanoui au milieu du ciel de l'art.

Nos gentlemen, au reste, parlaient de la *prima donna* en galants amateurs plutôt qu'en

profonds *dilettanti*, et se préoccupaient beaucoup moins de son admirable voix que des charmes de sa figure plus admirable encore. C'était à qui en analyserait les moindres détails avec la perspicacité la plus britannique.

— On assure qu'elle n'a que dix-sept ans, disait le rédacteur d'un journal de théâtres, et cela me semble vraisemblable, à en juger par la fraîcheur de son visage; mais cela m'étonne prodigieusement, à considérer les charmes de sa taille.

— Vous oubliez, répondit un jeune lord, que Sarah est originaire d'Amérique, et que la beauté est plus précoce aux colonies qu'en Angleterre.

— Physiquement parlant, milord, vous avez entièrement raison, fit observer un membre du club des Jockeys; mais sous le rapport de l'intelligence, que j'appellerais

volontiers la beauté morale, la jeune miss Mawbray me paraît avoir vingt ans.

— Eh! qu'importe son âge, reprit le lord avec enthousiasme, qu'importe son âge, si elle a moins d'années que de perfections? Je l'ai vue de plus près que vous tous, messieurs, le soir qu'elle a été présentée à la reine, et je vous assure que c'est la plus délicieuse créature qui soit jamais apparue au théâtre.

— C'est vrai! c'est vrai! n'en parlons plus! dit un gros banquier de quarante ans, en se faisant verser à boire.

— Comment, n'en parlons plus? s'écria le journaliste; libre à vous, sir Georges Brock. Videz ce flacon de vin de Chypre tout à votre aise; mais laissez-nous, s'il vous plaît, la belle Sarah Mawbay!

Et la conversation, ranimée par cet incident, commençait à s'engager de nouveau sur

les attraits de la prima donna, lorsqu'un jeune homme à la tête blonde et mélancolique, qui avait jusqu'alors tout écouté sans rien dire, se leva en souriant à l'extrémité de la table, et interpella ainsi tous les convives enthousiasmés :

— Permettez-moi, messieurs, de vous faire une simple observation. L'admiration seule ne saurait vous inspirer ce que vous dites, et vous me semblez tous amoureux de la personne dont il est question.

Le banquier de quarante ans poussa un énorme éclat de rire, tandis que les bouillants gentlemen se regardaient en rougissant.

— N'est-il pas vrai, messieurs, reprit tranquillement sir Francis (tel était le nom du jeune homme mélancolique), n'est-il pas vrai que vous êtes tous amoureux de miss Sarah Mawbray ?

— Au fait, pourquoi pas ? s'écria le journaliste, après un moment de silence, en s'exécutant le premier de la meilleure grâce du monde, — qu'en dites-vous, lord Talbot?

— Ma foi, je ne dis pas non, répondit lestement le jeune pair.

— Ni moi, messieurs, ajouta son voisin.

— Ni moi, certes, repartirent tous les autres.

— Eh bien ! ni moi non plus, dit enfin Georges Brock, en frappant résolument sur ses goussets gonflés d'or...

— J'en étais sûr, poursuivit sir Francis. Alors, messieurs, j'ai un conseil d'ami à vous donner à tous...

— Quel conseil ?

— C'est de garder vos belles passions prudemment enfermées dans vos âmes, à moins que vous ne veuilliez les déclarer à miss Sarah en tout bien tout honneur.

— Juste ciel ! et pourquoi cela ?

— Parce que miss Mawbray est aussi sage que jolie.

Le jeune homme se rassit, en achevant ces paroles, et le ton de conviction dont il les avait prononcées ne laissa pas que d'ébranler un peu là confiance des gentlemen.

Le banquier Georges Brock fut celui qui se rassura le premier.

— Voilà une terrible nouvelle ! dit-il ironiquement à sir Francis ; veuillez seulement, mon cher, nous prouver qu'elle est authentique.

— Monsieur le banquier, repartit finement le jeune convive, il est des choses qui s'éprouvent et qui ne se prouvent point.

— Avez-vous donc éprouvé la vertu de la prima dona ?

— Je ne l'ai vue qu'en scène et j'en parle

avec sang-froid. Mais on peut avoir sur tout ses opinions et ses pressentiments.

— Et vous pressentez que Sarah est une Lucrèce !

— Je gagerais qu'elle est vertueuse et que personne ne la séduira.

— Oh ! oh ! ceci ressemble à un défi.

— C'en est un, si vous voulez !

— Alors , morbleu, je le tiens, dit lord Talbot, se levant de table.

— Eh bien ! je le tiens aussi, ajouta vivement le journaliste.

— Tenons-le tous, goddam ! dit le banquier en frappant du poing ; j'y engage mille guinées, reprit-il avec exaltation.

— Et moi , dix articles pyramidaux dans mon journal.

— Et moi, le nom de mes cinquante aïeux, y compris le vainqueur de Jeanne d'Arc !

— Et moi, la plus belle jument de mes

haras, que je nomme, dès demain, Sarah Mawbray.

— Et moi, dit sir Francis d'une voix profonde, mon honneur de gentleman!

La gageure fut réglée aussitôt sur le pied de cinq mille livres sterling, et le terme en fut fixé à trois mois d'intervalle.

Si, à cette époque décisive, tous les amoureux avaient échoué, sir Francis était vainqueur et Sarah déclarée sage; mais si un seul au contraire prouvait la défaite de la cantatrice, sir Francis avait perdu et payait les cinq mille livres.

Quant à l'ouverture de la lice, il promit de l'effectuer lui-même, en faisant présenter dès le lendemain ses ennemis à la prima donna par le directeur du théâtre, avec lequel il se trouvait lié.

III.

A part l'exagération, qui est la fille naturelle de l'amour, miss Mawbray était à la hauteur de la passion des gentlemen. Sa personne était un composé des contrastes les plus séduisants. Le type anglais et le type américain semblaient s'être fondus en elle dans une création toute capricieuse. A côté des cheveux noirs et des yeux ardents de la créole, brillait sur son visage la pâle fraîcheur britannique, et avec les charmes développés qui faisaient l'admiration du journaliste sa taille conciliait délicieusement la plus enfantine désinvolture.

Une opposition semblable pouvait se remarquer dans son caractère. C'était le sé-

rieux le plus profond, sous l'apparence de la frivolité, je ne sais quoi de naïf qui vous attirait tout d'abord, et je ne sais quoi de majestueux qui vous imprimait le respect, quelque chose, en un mot, de la comédie et du drame, dont elle faisait dans ses rôles un incomparable mélange.

Mais si la beauté de Sarah justifiait les éloges exaltés des gentlemen, sa vertu ne justifiait pas moins les simples louanges de sir Francis.

Le banquier Georges Brock en fit le premier l'épreuve. Prenant pour point de départ la maigre fortune de sa nouvelle connaissance, et l'infaillibilité de l'or pour principe universel, il loua toute une maison près du Théâtre-Italien ; la fit meubler du haut en bas avec autant de confort que d'élégance ; mit une livrée dans les antichambres et un équipage sous les remsies ; puis, quand le

temple fut prêt à recevoir la divinité, envoya à miss Mawbray une lettre ainsi conçue :

« Je suis Américain, chère miss, et vous » êtes Américaine. A ce titre, qui m'honore » particulièrement autant qu'il honore notre » pays, permettez-moi de vous offrir, en compatriote, une position digne de vous, et » veuillez monter nationalement dans la calèche qui vous attend à votre porte. »

Sarah répondit à cette lettre par un refus plein de politesse, et le gros banquier en fut quitte pour ses frais patriotiques.

Le membre du *Jockey's-Club* eut le même sort peu de temps après. Ayant fait déposer secrètement une riche parure de tête, avec une déclaration d'amour, dans la loge particulière où s'habillait la cantatrice, il eut l'humiliation de lire le lendemain dans tous les journaux de Londres qu'un diadème de pierreries avait été perdu au théâtre, et que

le concierge le remettrait, *moyennant une récompense honnête*, à la personne qui le réclamerait en le décrivant selon l'usage. Le mercure galant qui avait été chargé de l'envoi fit faire la réclamation par un compère habile, et la générosité du gentleman n'enrichit que deux *industriels*.

Lord Talbot ne fut pas plus heureux dans une tentative d'un autre genre. Miss Mawbray se plaignit un jour devant lui de la médiocrité des bouquets de Londres. Voilà aussitôt le jeune pair qui organise un service accéléré pour faire venir de Paris des bouquets de madame Provost. Les premiers furent acceptés pour l'originalité du fait; mais Sarah s'empressa de reprendre les fleurs anglaises, dès que la galanterie du lord se montra intéressée.

Dans toutes ces petites luttes, au reste, l'actrice se gardait de faire la prude. Sa-

chant parler en femme d'esprit non moins qu'agir en fille sensée, elle jouait cartes sur table et se défendait galamment.

Pendant que la fierté de sa vertu tenait ses ennemis à distance, l'instinct de sa coquetterie les empêchait de s'éloigner d'elle, de sorte qu'ils travaillaient à son plaisir en croyant travailler au leur.

Il y avait deux mois cependant que cet état de choses durait. Miss Sarah s'obstinait à rester sage et modeste. Sa réputation s'étendait sans que sa position s'agrandit, et deux phénomènes au lieu d'un s'offraient au monde en sa personne.

Étourdis d'une telle perfection, les gentlemen avaient voulu en douter. Ils avaient supposé d'abord quelque passion secrète, et avaient épié l'actrice en véritables inquisiteurs. Mais bientôt leur amour-propre avait dû renoncer à cette consolation, et ils allaient

se déclarer vaincus lorsqu'un incident leur rendit l'espérance.

Un deux remarqua un soir, en suivant l'actrice au théâtre, qu'un autre homme la suivait aussi, enfermé dans une voiture de place. Grande alerte, comme on pense, pour les amoureux conspirateurs. Chacun de se mettre à l'affût et de guetter le rival mystérieux. Huit jours de suite on le retrouva à son poste, toujours caché dans sa voiture et suivant la cantatrice.

Quel pouvait être cet homme et quelles étaient ses intentions? c'est ce qu'il s'agissait de savoir, et c'est ce qu'on découvrit.

Cet homme était sir Francis...

III.

Sir Francis poursuivant miss Mawbray !... Voilà qui était inattendu et difficile à comprendre. Lui faisait-il la cour, ou surveillait-il sa conduite ? Était-il son amant, ou était-elle sa complice ? Voulait-il gagner à la fois et le pari de trente mille livres, et le cœur de celle qui en était l'objet ?

Autant de secrets qu'on ne pouvait deviner qu'en opposant la ruse à la ruse, et le mystère au mystère. Les gentlemen prirent ce parti, et épièrent sir Francis comme il épiait Sarah.

Sir Francis Walkin, fils unique d'un très riche membre des communes, était un de ces héros accomplis dont l'Angleterre défraie

tous les romans européens : cœur délicat et passionné, âme profonde et mélancolique, caractère éminemment sérieux sous des formes tout aimables, personnage, enfin, taillé tout exprès pour l'héroïque dénouement de quelque drame sentimental.

Sir Francis aimait Sarah autant et plus que ses rivaux; mais, loin de l'aimer, à leur exemple, dans l'espoir de la rendre coupable, il l'aimait précisément à cause de son inébranlable vertu. Devinant une femme supérieure sous la piquante originalité de l'actrice, sa passion se nourrissait d'estime et s'élevait jusqu'à la foi la plus chevaleresque. Voilà pourquoi il s'était fait un plaisir d'engager son honneur sur celui de miss Mawbray.

Dès le commencement de leurs relations, celle-ci remarqua sa réserve, et elle le préféra d'autant plus qu'elle ne s'en crut pas

aimée. Mais elle avait trop de finesse dans le cœur et dans l'esprit pour qu'une erreur pareille se prolongeât longtemps.

La passion de sir Francis se trahit malgré lui-même, et la belle miss redevint froide à mesure qu'il devenait ardent. Soit qu'il voulût l'éprouver alors, soit qu'il agît sans réflexion, il ne la quitta pas des yeux et l'entoura de mille soins secrets. Il ne tarda pas à remarquer qu'elle commençait à s'émouvoir, et que son amour, offert tout seul, ne partageait pas les disgrâces de la galanterie dorée de ses rivaux. Il crut l'occasion favorable pour s'expliquer enfin sans réserve, et il se rendit un soir chez Sarah, armé d'une résolution décisive...

IV.

C'était peu de jours avant le terme fixé pour la gageure, et une semaine environ après la découverte des gentlemen. Miss Mawbray donnait un *raout* où ils devaient se trouver réunis, et sir Francis eut soin d'arriver une heure avant tous les convives.

Il trouva la cantatrice seule dans son boudoir, et, n'ayant pas une minute à perdre, il commença par se jeter à ses genoux. Là, sa bouche exprima tout ce que sentait son cœur et interpréta ouvertement le langage de ses yeux depuis un mois.

Les protestations les plus vives d'amour, de dévouement et de discrétion, furent prodiguées avec une éloquence dont Sarah n'a-

vait pas encore l'idée. Enfin, l'émotion de celui qui parlait fut si irrésistible et si entraînante, qu'elle se communiqua insensiblement à celle qui ne pouvait s'empêcher d'entendre, et qu'une larme ayant étincelé sous la paupière de sir Francis, il la vit se refléter aussitôt dans la prunelle humide de miss Mawbray.

Se relevant à l'instant même avec l'espoir d'un pilote qui a vu briller une étoile dans l'orage :

— Vous m'aimez, Sarah? s'écria-t-il d'une voix palpitante.

L'actrice hésita une minute avant de se décider à répondre, comprenant que sa réponse pouvait donner la vie ou la mort à celui qui l'attendait...

— Sir Francis, dit-elle enfin avec la plus grande douceur, je voudrais vous aimer, vous en êtes digne assurément; mais je ne le puis

ni ne le dois, et ma confiance va vous en faire juge.

— Que voulez-vous dire, miss ?

— Écoutez-moi loyalement comme je vais vous parler, et vous prononcerez ensuite sur mon devoir et sur le vôtre.

Sir Francis se laissa tomber sur une chaise, dans l'attitude de la plus profonde impatience, et, sans oser tourner les yeux vers lui, la cantatrice reprit en ces termes :

— C'était huit jours environ après celui de mon premier début. J'étais assise devant cette petite table que voici, avec une vingtaine de lettres sous la main. A en juger par deux ou trois que j'avais parcourues rapidement, toutes ces lettres étaient des déclarations d'amour plus ou moins intéressées. Après m'être assurée de combien de façons les hommes peuvent dire et demander la même chose, j'allais brûler cette masse de papiers

destinés à m'incendier le cœur, lorsque j'en remarquai un dont la simplicité attira mon attention. C'était une lettre sans prétention et sans caractère, qui portait le timbre de la poste pour tout enjolivement, et qui était aussi volumineuse, à elle seule, que le tiers des petits billets dont elle était escortée. Je n'en eus pas plus tôt brisé le cachet que je rougis de honte et d'indignation, à la vue de je ne sais combien de bank-notes formant trois cents livres sterling. Peu s'en fallut, ma foi, dans le premier moment de ma colère, que lettre et bank-notes ne rejoignissent au feu les billets d'amour. Heureusement la réflexion arrêta ma main, et je songeai que sur les plus mauvaises apparences il ne faut juger personne sans l'entendre. Je dis heureusement, car voici le contenu de cette lettre.

L'actrice tira un papier de la petite table et lut avec émotion les lignes suivantes :

« Pendant que tout le monde, jeune miss, ne songe qu'à votre beauté, un inconnu ne vous offensera pas en s'occupant de votre vertu. Elle est pure et sans tache encore, et c'est à qui y mettra la première. Quelles que soient la pureté de votre âme et votre résolution de rester sage, cette conspiration universelle contre vous cache des piéges que vous ne sauriez connaître; encore moins pourrez-vous les éviter, si vous n'avez d'autres défenseurs que vous-même. Votre manque de fortune, jeune miss, peut devenir un écueil redoutable. Gardez-vous bien de voir une injure dans ce que je vous dis là comme à une sœur. Je connais le monde autant que vous l'ignorez; et ce monde est ainsi fait, hélas! que l'or seul y est respectable. Laissez donc mettre votre beauté, jeune miss, sous ce bouclier brillant et infaillible. Jouissez légitimement de tous les avantages qui

vous seraient offerts par la séduction ; soyez aussi riche que vos ennemis, afin de leur résister avec leurs propres armes, et n'ayez, s'il le faut, que de la reconnaissance pour le défenseur inconnu qui ne vous parle point d'amour. »

— Vous le dirai-je, sir Francis, poursuivit Sarah en repliant la lettre, ces mots qui semblaient éviter de s'adresser à mon cœur en trouvèrent malgré moi le chemin et m'attendrirent jusqu'aux larmes. Cet ami véritable qui s'occupait naïvement de mon bonheur, à l'instant même où tant de faux amants cherchaient à le détruire ; ce protecteur mystérieux et désintéressé qui me tendait la main dans mon intérêt le plus précieux, je ne pus m'empêcher de croire à la sincérité de son offre et à la pureté de ses intentions. Et penser autrement eût été le méconnaître et lui faire injure ; car deux fois

depuis cette époque, au commencement de chaque mois, il a renouvelé son présent avec la même discrétion et la même délicatesse.

— Et comment se fait-il alors, demanda sir Walkin avec une curiosité timide, comment se fait-il, miss, que vous ayez profité si peu, du moins en apparence, d'une générosité dont vous daignez approuver le motif?

Miss Mawbray sourit doucement, et une légère rougeur vint effleurer ses joues.

—C'est que, tout en appréciant, répondit-elle, l'action de mon bienfaiteur inconnu, j'ai osé ne pas partager son opinion sur les dangers de ma médiocre fortune. Jalouse de maintenir ma vertu à la hauteur de sa délicatesse, j'ai voulu prouver que je saurais vaincre avec mes seules et propres armes, et j'ai donné les neuf cents livres sterling qui

m'ont été envoyées depuis trois mois aux malheureux réduits à défendre à la fois leur vie et leur honneur. La bonne œuvre de mon protecteur s'est multipliée ainsi indéfiniment ; les veuves et les orphelins d'Angleterre ont eu quelques moments de bien-être, et Sarah Mawbray est restée sans fortune et sans reproche.

— Sarah Mawbray n'a pas son égale au monde ! s'écria le jeune homme avec enthousiasme, en joignant les mains devant la cantatrice comme devant une idole adorée. Mais ce que vous me dites là, miss, reprit-il d'une voix plus émue, ne saurait rien m'ôter, ce me semble, de mes titres à votre amour.

A cette nouvelle question, la rougeur de Sarah devint plus vive ; elle passa une main sur son front, comme pour méditer une réponse, et acheva ainsi sa confidence en tenant ses yeux fixés à terre :

— Je serai franche jusqu'au bout, sir Francis, quoi qu'il puisse nous en coûter à tous les deux. Si l'auteur de cette lettre m'est inconnu, il est loin de m'être indifférent. Je m'en suis formé une image avant de vous connaître et de vous apprécier, et j'ai embelli cette image des plus chères illusions de mon âme. Nous sommes rêveuses, nous autres femmes, et notre imagination est la moitié de notre cœur. Je me suis donc peint cet homme invisible comme une personnification de mon ange gardien. Quelque chose m'a dit que je le verrais un jour et que je le reconnaîtrais au premier coup d'œil, et je me suis fait le serment de l'attendre et de ne pas être infidèle à son souvenir. Vous devez lui ressembler, sir Francis, et voilà pourquoi je vous ai distingué entre tous. Oui, vous avez comme lui l'âme pure et généreuse; vous avez compris comme lui la délicatesse de la

mienne; je vous aimerais enfin... si je ne l'aimais pas!...

— Aimez-moi donc Sarah! dit sir Walkin ivre de joie; car c'est moi qui suis cet ange gardien veillant sur vous depuis le premier jour!...

— Vous! s'écria miss Mawbray, en tendant les deux mains au jeune homme. Ah! pardonnez-moi, Francis, de ne vous avoir pas deviné tout d'abord!...

— N'est-ce pas à vous de me pardonner d'avoir osé vous mettre à l'épreuve?

V.

Sir Francis tomba aux pieds de Sarah; et tous deux oubliaient l'heure, lorsqu'un éclat de rire poussé près d'eux les rappela tout à coup à eux-mêmes.....

Le banquier Georges Brock venait d'ouvrir la porte du boudoir, et les sept gentlemen de la gageure se pressaient derrière lui dans le salon.

— Avez-vous perdu ? sir Walkin, demanda l'Américain triomphant.

—Au contraire, messieurs! répondit tranquillement le jeune homme ; c'est moi qui ai gagné, ce me semble, et je puis m'en rapporter à vous.

Il calma aussitôt la cantatrice, en lui racontant de bonne foi la gageure ; et, se retournant vers ses adversaires de l'air le plus rassuré du monde :

— Vous avez parié, leur dit-il, que Sarah Mawbray aurait un amant ? Elle en a si peu, messieurs, que c'est son mari légitime qui est devant vous, et que j'aurai l'honneur de vous présenter mistress Wâlkin... si miss veut bien me donner la main.

L'actrice obéit sans peine à une si douce invitation, et, étourdis d'un pareil dénouement, les gentlemen s'avouèrent vaincus.

Ce mariage éminemment britannique fut célébré au bout de deux semaines, et mistress Walkin était l'autre jour à Paris, aux premières loges de l'Opéra-Comique, où elle applaudissait nationalement sa compatriote, madame Anna Thillon.

X.

LA BELLE INDIENNE.

Pour la cinquième fois, les habitués de la *Chambre de la Reine* se rendaient près de madame de Kerdaniel. Jamais l'empressement n'avait été plus général, la curiosité plus vive, l'attente plus impatiente, les imaginations plus exaltées... Et voilà qu'une nouvelle

affligeante vint tomber sur ces messieurs et sur ces dames, comme une douche d'eau glacée sur des têtes en feu.

Madame de Kerdaniel, prise le matin d'une indisposition grave, était dans l'impossibilité de recevoir. Elle faisait à ces dames mille excuses de n'avoir pu les prévenir plus tôt.

Le capitaine, d'un air distrait, préoccupé, annonça cette nouvelle aux premiers convives qui arrivèrent au château... Puis il remonta près de sa femme en s'excusant à son tour... et l'amiral de Kerdaniel se chargea, assez maussadement, de remplacer son fils...

Quoique la nouvelle se répandît, de proche en proche, dans la ville, la plupart de ces dames, feignant de l'ignorer, se rendirent au château. Là, elles multiplièrent les questions, sous prétexte d'avoir des détails sur la précieuse santé de la châtelaine ; mais,

en réalité, pour découvrir quel nouveau mystère cachait cette indisposition subite? Dans l'état de paroxysme chronique où elles étaient, on conçoit que tout devenait pour elles un évènement capital. D'ailleurs, les apparitions et les disparitions du capitaine, la mauvaise humeur mal dissimulée de l'amiral, l'agitation qui semblait régner dans le château, tout cela était bien fait pour rendre les soupçons légitimes.

Devant la porte du *Lion-d'Argent*, le travail des esprits n'était pas moins ardent que devant la grille du château...

Le notaire et ses compagnons, tout en riant de la contrariété des châtelaines, faisaient aussi leurs conjectures; et Dieu sait où elles s'arrêtaient! Ils rapprochaient de cette réclusion subite de madame de Kerdaniel ce retour étrange du chien du manoir, ce portefeuille rouge qu'eux aussi avaient par-

faitement reconnu entre les dents de l'animal ; et le facteur assurait qu'à la suite de cette aventure une scène terrible avait eu lieu entre le mari et la femme. Merluchon ne se pardonnait pas de n'avoir pu intercepter ce portefeuille, qui devait renfermer tant de secrets précieux ! Ses regrets et ses remords s'étaient encore accrus à la suite des informations qu'il avait prises, et qui lui avaient donné la certitude que le chien arrivait directement de la Ramée !....

Pendant qu'on s'agitait ainsi des deux parts, une dernière preuve vint démontrer la gravité des circonstances. On entendit sortir de la salle basse de l'auberge une voix chevrotante, qui détonnait le refrain breton :

Et mon moulin tourne,
Diga diga di,
Et mon moulin va,
Diga diga da.

Le chanteur suivit de près la chanson, et Guénolé parut sur la rive dans un tel état d'ivresse qu'il ne pouvait mettre un pied devant l'autre.

Merluchon s'empressa de lui offrir son bras dans l'espoir de lui arracher quelque aveu ; mais il n'en put obtenir deux paroles raisonnables ; et le Breton n'eut pas plus tôt franchi la grille de Cernan, qu'il alla tomber sur le gazon du petit bois. Qu'avait-il donc vu et entendu, le malheureux ! pour se jeter volontairement dans un abrutissement pareil?...

En quittant le château pour rentrer chez elles, ces dames éprouvèrent un dernier désenchantement. M. Potiron-Gachet fut reçu près de madame de Kerdaniel pendant qu'elles étaient consignées à la porte. Le receveur profita de cet avantage avec assez d'affectation pour ne le laisser ignorer à personne.

Une telle préférence réveilla toutes les ran-

cunes qui dormaient depuis l'expédition de la Ramée, et les vengeances les plus féminines, c'est-à-dire les plus atroces, furent méditées contre l'innocence de la châtelaine.

Est-ce donc à dire que Gachet en savait sur madame de Kerdaniel plus que ceux qui ne savaient rien du tout? Hélas! ses incertitudes et ses tourments semblaient démontrer le contraire!... Peut-être le ménageait-on à Cernan, parce que sa folle passion le rendait dangereux. Peut-être son silence affecté n'était-il qu'un moyen de dissimuler sa profonde ignorance? et peut-être enfin ne songeait-il qu'à étouffer ses propres soupçons, en bravant ceux de tout le monde à l'endroit de la châtelaine?

Quoi qu'il en soit, on verra que le receveur ne fut pas moins bouleversé que les autres par le dernier incident qui devait signaler ce jour mémorable.

Il était près de huit heures du soir; la nuit commençait à tomber. Le juge de paix, le facteur, le notaire et Merluchon se promenaient devant la porte du *Lion-d'Argent*. Le receveur, assis au-dessus d'eux, devant sa fenêtre ouverte, prêtait une oreille attentive à leur conversation, prêt à leur demander raison du moindre mot qui offenserait madame de Kerdaniel. Un peu plus loin, sous l'avenue de marroniers qui longeait la Seine, en face de la grille et du bois de Cernan, madame de Preuil se promenait en char-à-banc avec mesdames de Saint-Vital et d'Acigné. Leurs maris, leurs frères et leurs fils les escortaient à cheval. Il va sans dire que de part et d'autre on s'entretenait des derniers événements du manoir.

Tout à coup, au moment où les deux groupes de promeneurs se trouvaient rapprochés du pont qui joint la ville au château,

un homme à cheval, vêtu de la façon la plus singulière, un grand chapeau de paille rabattu sur le front, le collet de son paletot jaune boutonné jusqu'aux yeux, arriva de la campagne avant qu'on l'eût aperçu, et sembla sortir d'un tourbillon de poussière. Cette rapidité était d'autant plus surprenante, que l'inconnu montait un gros cheval de ferme, sans autre selle qu'un sac de paille, avec un licou pour bride et deux bouts de corde pour étriers. La pauvreté de cet équipage contrastait fortement avec le luxe de certains détails de costume, notamment d'une paire de manchettes de la plus fine baptiste, et d'une chevelure qui remplissait l'air du parfum le plus exquis.

Le premier mouvement de tous les promeneurs fut d'entourer le cavalier. C'était sans doute une aventure nouvelle, peut-être une révélation inattendue qui leur tombait

du ciel! Le receveur, non moins intrigué que les autres, se pencha à la fenêtre, et braqua son lorgnon sur l'inconnu...

Celui-ci parut fort contrarié de se trouver au milieu de tant de monde. Il rabattit encore son chapeau sur ses yeux, s'enfonça de plus en plus dans son paletot, et sembla chercher, parmi les visages qui l'entouraient, celui auquel il pourrait accorder sa confiance.

Une fenêtre du château s'étant ouverte en ce moment, le cavalier tressaillit des pieds à la tête... Quelques-uns même crurent saisir au passage l'échange d'un signe rapide, et dans la blanche main qui dépassa le balcon du manoir reconnaître celle de madame de Kerdaniel...

Cependant l'inconnu hésitait encore. Une exclamation de Gachet le détermina. Il tira de sa poche un papier grossier, cacheté de mie de pain, et adressé à madame de Kerda-

niel... Il le remit dans la première main qui s'avança vers la sienne (il va sans dire que ce fut celle de Merluchon), et il pria le clerc de porter immédiatement ce mot à la châtelaine de Cernan... Athanase partit comme un trait, convaincu qu'il y avait une réponse à rapporter, et que cette double commission l'initierait à quelque mystère... Mais quelle fut sa surprise et celle de tout le monde... — lorsque le cavalier repartit comme il était arrivé, au triple galop de son cheval de village!

Tous les yeux le suivirent aussi loin que possible, et s'assurèrent qu'il prenait le chemin de la Ramée...

Au même instant, le soupçon de chacun fut confirmé par une nouvelle exclamation involontairement échappée à Gachet.

— L'espagnol de la ferme!... s'était écrié le receveur du haut de sa fenêtre.

Il avait en effet parfaitement reconnu l'Es-

pagnol, malgré toutes ses précautions pour se cacher.

— L'Espagnol de la Ramée! C'est l'Espagnol de la Ramée!... répétèrent tous nos curieux en se rapprochant les uns des autres.

Et pour la première fois les deux camps de Saint-Marc n'en formèrent qu'un, tant la curiosité étouffait tout autre sentiment!...

Bientôt Merluchon reparut effaré, hors d'haleine; et ce fut à qui sauterait sur lui pour l'interroger.

Il avait remis la lettre à la châtelaine, qui était accourue au devant de lui... Elle avait failli s'évanouir en la lisant... puis, appelant son cocher, son piqueur, tous ses domestiques :

— Les chevaux! la calèche! s'était-elle écriée. Un homme chez le docteur!... qu'il vienne à l'instant même! et qu'il apporte tout

ce qu'il faut pour panser une blessure mortelle!...

Athanase parlait encore... lorsque M. Valinski passa comme l'éclair et entra au château...

Au bout de cinq minutes, qui furent pour nos curieux un siècle d'attente, la calèche de madame de Kerdaniel s'élança dans la direction de la Ramée...

La châtelaine s'y trouvait avec le docteur, et, chose inconcevable, avec le capitaine!...

— La femme, le mari et l'amant! s'écria le clerc, vengeant sa curiosité trompée par ce trait d'insolence; — que le diable les emporte tous les trois! ajouta-t-il avec colère... Je renonce à y rien comprendre et je donne ma langue aux chiens!...

Trois quarts d'heure se passèrent. Nos curieux n'avaient pas quitté la tête du pont,

le receveur était toujours sur sa fenêtre, le front plongé dans ses deux mains. Soudain le roulement de la calèche se fit entendre ; elle ne revenait point au galop, mais au pas. Elle était entièrement découverte... Le capitaine, sa femme et le docteur se tenaient sur le devant dans le plus grand silence... Sur le derrière, une jeune femme aux longs cheveux noirs, au teint doré, une inconnue, était assise ou plutôt couchée sur les coussins... Un bandeau de mousseline, tacheté de sang, cachait la moitié de son front. Son bras gauche, émprisonné dans un appareil, était soutenu par un foulard en écharpe... Le feu qui s'échappait de ses grands yeux contrastait avec la langueur de son attitude et donnait quelque chose d'effrayant à l'étrange pâleur de son visage...

Nos Bourguignons regardaient tout cela, rangés sur deux haies, bouche béante, éper-

dus de surprise, croyant rêver tout debout, et n'ayant pas la force de prononcer une parole.

Tout à coup, un cri poussé au-dessus d'eux par Gachet vint détourner leur attention...

Ils aperçurent le receveur culbuté sur sa chaise, les deux bras en l'air, comme un homme frappé d'une commotion électrique...

Et qu'on juge, en effet, de la violence de cette commotion... Gachet venait de reconnaître dans la jeune femme blessée la BELLE INDIENNE qui lui avait sauvé la vie!...

La calèche franchit lentement la grille et disparut dans l'avenue du château... Puis des lumières courant dans la grosse tour indiquèrent que l'inconnue occupait la *Chambre de la Reine.*

— Qu'était-ce donc que cette inconnue?

D'où venait-elle? Comment cet accident lui était-il arrivé? Pourquoi la recevait-on ainsi au château de Cernan ?...

Nouvel Océan d'incertitudes, où nos Bourguignons allaient voguer sans boussole.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DU TOME TROISIÈME.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

